

EX BIBLIOTHECA
FRIDERICI IACOBI.

~~He 44.~~
He 154. o. 2.

ЛУГИНОВА

Анна Ольга Федоровна

INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQUE,
des Finances & du Commerce.

Tome II.

INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQUE,
des Finances & du Commerce,

PAR
M. DE BEAUSOBRE
CONSEILLER PRIVÉ DU ROI, MEMBRE DE
L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE PRUSSE, &c.

Tome II.



NOUVELLE EDITION.

A BERLIN,
CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.

1771.

AN DER UNIVERSITÄT
IN HALLE
POLITIQUE





§. XLIV.

Les Monnoies.

Les premières monnoies furent très-imparfaites: on parvint, avec le temps, à leur donner une forme plus régulière, & une valeur plus sûre. On les frappa longtemps au marteau: mais aujourd'hui on ne se sert plus guere que du balancier ¹⁾). Le métal étant préparé on en fait des lames, qu'on coupe avec un coupoir d'acier: ces morceaux de métal sont appelés flans; après leur avoir donné l'empreinte, c'est à dire y avoir imprimé l'effigie & l'écusson, on en fait le contour avec la lime,

a) A Venise on s'est servi du marteau jusqu'en 1755, où M. du Bois de Chateau-Vari, directeur des monnaies de l'Infant Duc de Parme, vint mettre les choses sur un meilleur pié, & introduisit l'usage du balancier, invention due à Nicolas Briot, qui la trouva à la fin du siècle passé.

Tome II.

A

& on les blanchit en les trempant dans une certaine eau. Ce fut M. Caftaing, Ingenieur François, qui inventa, en 1685, une machine par le moyen de laquelle un seul ouvrier frappe 20

b) C'est une machine pour imprimer une legende sur le tranchant des monnoies: comme le *Domine salvum fac Regem* sur le tranchant des écus de six francs.

c) La Monnoie est à la Tour de Londres. Par un Acte du Parlement de 1665, il fut ordonné, que toutes les especes au coin de l'Angleterre feroient frappées aux dépens de l'Etat; & on accorda à cet effet un revenu annuel de 15 mille livres st. Par ce même Acte il fut statué que les especes d'or feroient à la taille de 44 guinées & demi (ou 934 $\frac{1}{2}$ schelling) à la livre poids de Troies; & les especes d'argent à la taille de 62 schellings; l'argent au titre de 11 onces 2 pennys de fin, & 18 pennys d'alliage, & l'or a 11 onces (ou 22 carats) de fin & une d'alliage. Le Parlement vouloit empêcher que les especes monnayées en Angleterre n'eussent cours au-dessus de leur valeur intrinseque; c'est à dire qu'il vouloit, qu'en chargeant la nation des frais de fabrication, on rendit aux particuliers, poids pour poids, en especes, tout l'or ou l'argent qu'ils porteroient à la Tour. Ce nouvel édit engagea le Parlement à défendre la sortie de toutes les especes frappées en Angleterre. Il y avoit déjà quelque temps qu'on avoit révoqué l'édit qui défendoit la sortie de toutes les especes monnayées, à quelque coin que ce fut; on crut trouver ainsi un milieu favorable au commerce: mais cette défense devint par la suite une perte réelle pour l'Etat; elle fit hausser le prix de toutes les especes étrangères, que les Anglois furent obligés, & sont encore obligés d'acheter pour payer l'étranger; & elle porta au-dessus de sa valeur intrinseque le prix de l'or

mille flans par jour ⁴). Aussi cet habile homme fut-il magnifiquement récompensé par Louis XIV. C'est en Angleterre qu'on a la meilleure & la plus belle monnoie ⁵): celle de Portugal

& de l'argent en barres. Ce n'est pas tout: sans compter la contrebande, on trouva moyen d'échapper la loi, & pour ne pas acheter l'argent en barres, ou des especes étrangères, au-dessus de leur valeur réelle, les négocians Anglois se mirent à refondre leurs especes. Ce profit devoit naturellement les séduire; il étoit de six à neuf pour cent, & dans le commerce on fait beaucoup d'entreprises qui ne rendent pas autant: l'once d'argent en barres montoit souvent à cinq schellings, huit pennys; tandis qu'elle n'étoit monnayée qu'à raison de cinq schellings deux pennys; & l'once d'or monnayée sur le pié de 78 schellings se vendoit quelque fois en barres jusqu'à 80. La refonte des especes d'argent fut la plus considérable: premierement, parce que la proportion entre l'or & l'argent étant fort haute en Angleterre, les Anglois trouvoient du profit à payer l'étranger en argent; & secondement, à cause de la quantité d'argent que demande le commerce des Indes orientales. On s'apperçut bientôt de cette refonte: les especes d'argent devenoient tous les jours plus rares, & on ne portoit presque plus d'argent en barres à la Monnoie. Suivant la liste des especes monnayées à la Tour, il paroît, que depuis 1713 jusqu'en 1726 on monnoya pour 9105950 l. St. d'espèces d'or, & seulement pour 236375 d'espèces d'argent. D'après la même liste l'or monnayé depuis 1727 jusqu'en 1734 monta à 1955330 l. St. & l'argent à 27100 l. St. Le Parlement avoit cependant consulté le célèbre Neuton, & ce grand homme avoit présenté en 1717 aux Lords Tresoriers un long memoire, où il prouvoit „que l'argent devoit ser-

4

en approche beaucoup ⁴⁾): celle d'Espagne ⁵⁾),
est d'une forme & d'une empreinte moins bel-

„tir naturellement des endroits où il est, proportion
„gardée, à un plus bas prix que l'or; qu'ainsi il pa-
„soit de l'Espagne dans le reste de l'Europe, & de là
„aux Indes Orientales: que par la même raison il fal-
„loit que l'or se trouvât en plus grande abondance dans
„les endroits d'où l'argent sortoit: que la grande quan-
„tité d'argent en barres, que l'Angleterre exportoit,
„étoit cause que l'once en valoit 2 à 3 pennys plus quo
„l'once d'argent monnoyé; que par conséquent un né-
„gociant préféroit de fondre ses espèces d'argent, à
„payer ce surplus de 2 à 3 pennys; qu'ainsi il ne fau-
„droit que faire baisser le prix de l'or en Angleterre,
„ou baïsser celui de l'argent aux Indes, pour couper
„cours au mal dont la Nation se plaignoit.“ Le Par-
lement perfista dans la défense de l'exportation des espe-
ces monnoyées en Angleterre; & défendit le cours de
toutes les espèces de monnaies étrangères, excepté des
monnaies d'or de Portugal. Ce système de monnaie
seroit excellent si l'Angleterre étoit une île qui n'eût
aucun commerce avec l'étranger, ou qui n'eût jamais
besoin d'exporter ni or ni argent. Nous aurons lieu
de nous en convaincre par les remarques suivantes.
J'ajouterai seulement qu'en 1723 les Anglois firent pa-
sser en Hollande 18107030 onces d'argent; & 255753 on-
ces d'or, (sur cette somme de cinq millions 660 mille
l. st. la nation perdoit quatre pour cent) & que la mê-
me année ils firent embarquer pour les Indes orienta-
les 2143086 onces d'argent & 119120 onces d'or. Les
papiers publics assuroient, en 1735, que l'Angleterre ex-
portoit, année commune, pour quatre millions de l. st.
tant en or qu'en argent, & que cette exportation don-
noit aux negocians un profit de 80 mille l. St. La na-
tion ne pouvoit qu'y perdre. On prétend que sous l'in-

les que ne le font la plus part des monnoies qui se fabriquent en Europe. La Russie ne

tendance de Chauvelin, il passa en une seule année à la Monnoie d'Amiens pour la valeur de quatre millions de livres de France d'espèces monnayées en Angleterre.

d) Cela étoit ainsi autrefois: mais je doute que la monnoie de Portugal soit au titre de celle d'Angleterre, puisque le Roi tire 20 pour cent de droits sur tout l'or monnayé.

e) Il y a trois Cours de monnoies en Espagne: une à Séville, une à Madrid, & la troisième à Ségovia. Outre cela il vient une grande quantité d'espèces monnayées du Mexique, du Pérou, & du Chili: on en frappe à Lima, à Potosi, à Mexico, & à Guatimala, au même titre qu'en Espagne; il s'en frappe même sur les vaisseaux qui reviennent des Indes, afin d'occuper l'équipage dont l'oisiveté est à craindre. Ces espèces d'or frappées sur les vaisseaux sont d'une forme très-irrégulièrre, & ne sont marquées que par une lettre. Autrefois l'or & l'argent monnayé en Espagne étoient au même titre qu'en Angleterre: mais depuis le commencement de l'année 1726 les Espagnols ont altéré leur ancienne monnoye, & aujourd'hui ils frappent l'or à raison de 21 carats, 9 grains de fin: (il y a bien des espèces qui ont quelques grains de moins) & l'argent ils le frappent au-dessous de 10 deniers de fin. Les Génois ont eu le privilége de faire sortir d'Espagne une certaine quantité d'espèces, & comme ce qu'ils entretoient excédoit leurs besoins, ils vendoient souvent cette permission. J'ignore si elle subsiste aujourd'hui: ce qu'il y a de certain, c'est que la sortie des espèces est dépendue. Un des grands inconveniens en Espagne vient de ce qu'on n'a jamais fait de réduction, quand on a introduit de nouvelles espèces: de là une foule d'espèces imaginaires, de là la différence des espèces dans les

fait guere battre que de la monnoie d'argent
L'Allemagne ¹⁾), inondée d'especes de tout

differentes provinces, de là la difficulté de l'évaluation, la facilité de répandre de la fausse monnoie, &c. La monnoie de cuivre est très-mauvaise: une partie n'a pas même une forme réguliere. Il s'en trouve une quantité étonnante; il y a quelques années que le Ministere étoit occupé du projet d'en supprimer une grande partie, & de l'envoyer dans les colonies de l'Amérique. Dans les provinces les payemens se faisant presque tous en cette monnoie, le commerce en souffre beaucoup.

f) L'Impératrice Reine, qui achetoit le marc (poids de Cologne) d'argent fin à raison de 16 florins & demi, le fit monnoyer jusqu'en 1753 sur le pied de 22 florins & demi. Depuis, en vertu du Traité fait avec la Baviere, elle fait monnoyer sur le pied de 20 fl. On convint alors de fixer la proportion entre l'or & l'argent à $14\frac{11}{12}$, & de faire frapper les ducats sur le pié de $67\frac{67}{71}$ à la taille, & à 23 carats 8 grains de fin, c'est à dire le marc d'or à 283 florins, 5 Kreutzers $3\frac{47}{71}$ deniers. La Baviere a suspendu l'exécution du Traité de 1753, & il n'y a eu que l'Archevêque de Salzbourg qui s'y soit effectivement conformé.

g) Si y eut jamais matiere sur laquelle les raisonnemens des politiques, des financiers, & des négocians ayent répandu plus d'obscurité, c'est bien celle des monnoies. Pour s'en convaincre il suffira d'en appeler à ce qui a été écrit sur le changement des especes. La plupart de ces auteurs, conduits tour à tour par les préjugés, par l'erreur & par l'intérêt, ont rendu cette question si embrouillée qu'il seroit à souhaiter qu'on ne l'eût jamais traitée: à la faveur de quelques suppositions gratuites, & de quelques calculs séduisans, ils en

alloi, est sous le joug des Hollandois & des François. La Perse ²⁾) & toute l'Asie frappent leurs

ont imposé aux plus éclairés. Sans entrer ici dans de trop longues discussions, & sans attaquer personne en particulier, j'essayerai d'indiquer quelques erreurs, en m'appuyant sur des principes assez simples, pour n'avoir pas besoin de preuves. L'or & l'argent ont été regardés comme les valeurs représentatives de tout ce qui peut entrer dans le commerce. La sûreté & la commodité ne se trouvant pas parfaites, lorsqu'il falloit, à chaque échange, peser & éprouver le métal qu'on donnoit, ou s'en fier à l'acheteur qui devoit savoir le poids & le titre du lingot qu'il offroit, on eut recours aux monnoies, dont l'écusson devoit indiquer le poids & le titre. Il paroît donc que nous n'aurons pas tort d'établir, pour premier principe, que le soin de faire frapper des monnoies qui indiquent au juste ce titre & ce poids, est ce qui importe le plus à la sûreté publique. Dès qu'on est assuré de la valeur réelle des espèces, le commerce est aisé; chaque particulier fait ce qu'il possede, & il n'est plus exposé aux frauduleux commerce des agioiteurs: il n'y a pour lors de différence entre les espèces fortes & les espèces faibles, que le plus ou le moins de commodité qu'on trouve à acheter ou à payer avec une plus grande ou une moindre quantité d'espèces. Donnez du plomb, du fer, du cuir, si vous voulez, ou donnez l'or le plus fin, peu importe: la quantité pourra vous dédommager de la qualité. Comme il y a cependant pour l'Etat de grandes dépenses à faire, qu'il y a beaucoup de marchandises de très-grand prix, & qu'il y en a d'autres qu'il faut faire venir de loin, le transport d'une grande quantité d'espèces faibles devient très-incommode, & le particulier est fort embarrassé de la garde d'un trésor petit en valeur, & grand par la place qu'il occupe: il paroît par là que

A 4

espèces au marteau. Les Européens ont porté

le commerce est plus aisément par le moyen des espèces fortes, & que le particulier est plus en état de mettre en sûreté ce qu'il peut avoir amassé: c'est ce qui a engagé toutes les nations à préférer les métaux précieux aux métaux vils, & les espèces fortes aux espèces faibles. Le second principe seroit donc de donner aux espèces monnayées le moins d'alliage qu'il est possible: on épargnera une partie des frais de fabrication; l'étranger préférera ces espèces à toutes les autres, elles circuleront partout préférablement aux espèces faibles. Ce qui est recherché haussé de prix, elles seront donc bientôt, dans le cours ordinaire, au-dessus même de leur valeur. Ce seroit le moyen le plus légitime, le plus sûr, & le plus durable de lever un impôt sur toutes les nations étrangères. Ceux qui n'ont pas bien senti la vérité de ce principe, se sont imaginés que cette prodigieuse quantité de louis de France qui circulent en Allemagne prouve combien il est sorti d'argent de ce royaume par les guerres continues, que la France a faites en Allemagne. Mais ceux qui suivent les principes dans leurs conséquences, ont vu aisément que comme ces monnaies françoises avoient cours dans le commerce beaucoup au-dessus de leur valeur intrinsèque, il y avoit eu nécessairement un profit pour la France à les répandre en Allemagne. Un troisième principe, suite naturelle du précédent, c'est qu'un état est non-seulement intéressé à permettre la sortie de ses espèces, mais encore à la favoriser. Qu'on suppose en effet la balance du commerce pour ou contre l'Etat, il y aura toujours un gain réel. Si la balance est pour lui, c'est à dire s'il vend plus qu'il n'achète, l'excédent de ce qu'il vend lui est payé en espèces étrangères, qu'il ne prend qu'au-dessous de leur valeur, ou en espèces frappées à son coin, & que l'étranger a achetées au-



dans le reste de l'Afrique & dans l'Amérique

dessus de leur valeur, parcequ'il en avoit besoin; tandis que l'Etat ne les prend que pour la valeur réelle. Si au contraire la balance est contre l'Etat, l'excédent de ce qu'il achete il le paye en espèces qu'on prend volontiers: s'il le payoit en espèces réprouvées, il seroit obligé de les donner à si bas prix qu'il y perdroit nécessairement: s'il le payoit en espèces étrangères, il seroit obligé de les acheter à perte. M. du Tot prétend qu'après la refonte des espèces, arrivée à la suite des derangemens de la Minorité, la France gagna sur l'étranger, par le moyen de ses nouvelles espèces, la valeur de 127 millions 500 mille livres. Je ne voudrois pas garantir la vérité de ce calcul, mais quelque forte que soit cette somme, il ne seroit pas difficile de rendre ce fait très-probable. Un quatrième principe est la nécessité d'éviter avec soin, des changemens quels qu'ils soient: la variation dans le poids & dans le titre des espèces doit être envisagée sous différens point de vue; je n'indiquerai ici que ce qui est le plus essentiel à mon sujet. Avant la découverte des mines de l'Amérique, la rareté de l'or & de l'argent étoit cause que la quantité des espèces étoit fort petite; il en falloit peu pour suffire à de grands besoins: l'alteration eût donc été trop sensible: elle eût eu de trop grands effets, pour qu'on y songeât. A mesure que l'Europe s'est enrichie aux dépens du nouveau Monde, les espèces aussi se sont multipliées, & ont été alterées insensiblement. Outre ces changemens, considérés comme une suite naturelle de l'abondance des métaux précieux, il s'en fit d'autres, que les besoins de l'Etat sembloient demander: on eut recours à deux moyens, l'un de surhausser la valeur imaginaire des espèces, l'autre de les altérer. Les Vénitiens se servirent souvent du premier, & en France Charles VII porta la valeur du

A 5

marc d'argent monnoyé de 18 livres 15 sols à 361 livres 10 sols. Ce surhaussement des espèces est un impôt déguisé: le Souverain achète à ses sujets leurs denrées, ou paye leurs services avec une plus petite quantité d'or & d'argent: si tout le commerce étoit intérieur, ce surhaussement ne seroit pas même un impôt: le prix de tout pouvant alors être fixé sur la valeur imaginaire, le sujet qui vend au Souverain ses services ou ses denrées, achetteroit à son tour, sur le même pié, tout ce dont il a besoin. Dès qu'on suppose un commerce avec l'étranger, c'est un impôt, celui de tous peut-être le plus profitable à l'Etat & aux particuliers. Quant à l'altération des monnaies, c'est la même chose, lorsque l'Etat est sans commerce avec l'étranger; mais c'est plus qu'un impôt, lorsque ce commerce subsiste. Le moindre de tous les maux est la désiance de l'étranger, & le prix exorbitant qu'il met à ce qu'il vend: la perte du change n'est encore rien au prix des suites épouvantables de l'agiotage des Usuriers. On a trouvé en Suède que l'Etat avoit perdu un million d'écus d'Allemagne aux monnaies frappées à Stralsund pendant la dernière guerre: l'agio vis à vis de l'argent de banque de Hambourg monta alors de 137 à 437 pour cent. On fait les opérations du Régent; elles durerent depuis 1718 jusqu'en 1720: il altéra les espèces, il en surhausça le prix, & trouva par là le secret de mettre le Royaume à deux doigts de sa perte: la fertilité de son sol & l'abondance de ses marchandises suffirent à peine pour le retirer du précipice. C'est un fait, que le Régent surhausçant le prix des espèces, lorsqu'il étoit obligé de faire des payemens, & diminuant leur valeur imaginaire, lorsque le peuple avoit à payer, il se trouva que lorsque le Roi recevoit dix millions, le peuple en payoit trente. Law assura que par l'opération que la Cour des monnaies fit en recevant le louis à treize livres, & le rendant à quatorze

le Roi avoit gagné par cette taxe vingt à vingt cinq millions. Les mêmes abus se virent en Espagne: sous Philippe IV, en 1642, tout étoit dans une si grande confusion, qu'on vit au mois d'Avril la pièce de huit à douze réales, & le doublon à quarante cinq, au mois d'Octobre la première à vingt cinq, & la seconde à quatre vingt-dix-huit; & au mois de Decembre, celle-là à vingt quatre, & celle-ci à quatre vingt sept. On juge ordinairement de l'étendue du commerce, & du profit que l'Etat en retire, par la quantité des espèces qui circulent; cela est vrai à quelques exceptions près. Les espèces peuvent être rares, malgré un commerce étendu & lucratif: des guerres dispendieuses faites hors du pays, de mauvais arrangements dans les finances, qui concentrent entre les mains de quelques particuliers les richesses de l'Etat, des trésors accumulés par le Souverain, la refonte frauduleuse des espèces, une trop grande abundance de vaisselle, & les richesses des Eglises dans les pays catholiques, sont autant de moyens d'enlever à la circulation les espèces que le commerce y porte. De là je tire un cinquième principe, c'est que le soin d'entretenir la circulation des espèces est un moyen de faire fleurir un Etat. Un sixième principe, qui n'est qu'un corollaire du précédent, c'est qu'une grande abundance d'espèces est un bien réel, pourvu que cette abundance ne soit pas moins un fruit de l'industrie, qu'un présent de la nature. Il est vrai que le prix des denrées & des marchandises est non-seulement en proportion de leur abundance, mais encore en proportion de l'abondance des espèces. Cependant, comme le peuple proportionne le prix de son travail au prix des denrées qu'il faut à sa subsistance, l'abondance des espèces n'est point un mal quoiqu'elle renchérisse quelque peu les denrées & les marchandises. Je dis quelque peu, vu que cette augmentation est presque insensible dans ses accroissemens. Je doute que ceux qui

soutiennent que depuis 1500 jusqu'en 1650 les biens fonds en France ont doublé de prix tous les trente ans, ayant bien calculé: mais quand ils auroient raison, cela ne prouveroit pas que l'augmentation du prix des denrées ne soit insensible dans l'état actuel: l'augmentation de l'or & de l'argent fut trop rapide dans le seizième siècle pour n'avoir pas eu des effets bien sensibles. Une nation riche en espèces est toujours respectable à ses voisins, à moins que les vices de l'administration ne l'éner�ent. Enfin un dernier principe que j'ai à proposer c'est la nécessité de faire frapper des espèces dont le coin soit beau & net, & dont le poids soit parfaitement égal. Lorsque le coin est mal fait, il est plus difficile de découvrir les fausses monnaies, & lorsque les espèces de même valeur ne sont pas du même poids, il y a lieu de craindre les resfontes frauduleuses, & il n'est plus possible de juger exactement de la quantité de la somme par le poids. Ces principes établis, j'en viens à quelque chose de plus particulier. Nous avons dit que l'argent fixant le prix de l'or, étoit la véritable mesure invariable de tout ce qui peut entrer en estimation: le prix de l'or varie, c'est à dire que la proportion entre l'or & l'argent n'est pas la même partout. Rome, qui, jusqu'à l'an 484 de sa fondation, ne se servit que de cuivre estimoit alors la livre d'argent 72 livres de cuivre; l'an 512 cette proportion étoit comme 80 à 1: au milieu du premier siècle comme 60 à 1; sous Constantin comme 100 à 1; c'est à peu près celle qui subsiste aujourd'hui en Europe. Quant à la proportion entre l'or & l'argent elle étoit, l'an 310 de Rome, comme 13 à 1; l'an 460 comme 10 à 1; sous Constantin comme 13, ou 12 $\frac{1}{2}$, ou 12 à 1. Sous Saint Louis comme 10 à 1. En 1500 comme 12 à 1. Après la découverte du Pérou l'abondance de l'argent fit hausser le prix de l'or, & la proportion fut alors en Espagne de 16 à 1. Les autres nations ne s'en éloignèrent

guere: mais depuis que le Brésil a donné beaucoup d'or elle a baissé. Aujourdui cette proportion est en quelques endroits de l'Allemagne de $15\frac{1}{10}$ à 1, & en vertu d'un Traité entre la Cour de Vienne & la Baviere elle fut fixée à $14\frac{1}{2}$ à 1; en Hollande elle est de $14\frac{1}{5}$ à 1; en Angleterre de $15\frac{1}{2}$ à 1; en France de $14\frac{4}{100}$ à 1; au Japon de 8 à 1, à la Chine de 10 à 1, aux Indes en deça du Gange de 11 à 1. On a remarqué que c'est à mesure qu'on s'approche des pays occidentaux, que le prix de l'or augmente. Au fond il y a beaucoup d'arbitraire dans cette proportion. Il est bien avéré que la quantité d'or est au-dessous de la quantité d'argent: mais est-il prouvé qu'il y ait 10, 12 ou 15 fois plus d'argent que d'or? De très-habiles gens soutiennent qu'avant la découverte de l'or du Brésil, il entroit en Europe pour trois millions & demi d'argent de plus qu'il n'y entroit d'or: & Mr. Achenwal a calculé que depuis cette découverte, l'augmentation annuelle de l'or en Europe étoit à celle de l'argent comme 2 à 5. Cette proportion seroit encore plus forte si les Indes Orientales, le Levant, la vaisselle, & les manufactures n'emportoient une si grande quantité d'argent. Il importe toujours de la fixer sagement, puisqu'il est impossible d'empêcher que par le commerce l'étranger n'enleve préférablement l'un ou l'autre si la proportion qu'on suit diffère trop de la sienne. C'est ainsi que les François enlevent aux Anglois leur argent, & que les Anglois enlèveroient aux François leur or, si dans le commerce qu'il y a entre ces deux nations, les François achetoient aux Anglois plus qu'ils ne leur vendent. C'est ainsi que les négocians de France, de Hollande, & de Hambourg tirent leurs fonds de Lisbonne en or, les font passer à Londres par le Packbot, & les retirent de-là en argent. C'est encore cette raison qui explique pourquoi l'or monnoyé de France se trouve en si grande abondance en Allemagne, tandis que l'argent monnoyé d'Al-

les monnoies qui avoient cours chez eux. La monnoie est ou réelle & effective ¹⁾ , ou imaginaire & de compte. On appelle fausse monnoie, celle qui n'est pas du métal ordonné par les loix ; altérée celle qui n'est pas du titre ou au poids ordonnés, ou celle qui a été diminuée après la fabrication ; la monnoie fourrée est celle qui est faite d'un métal défendu, couvert

l'Allemagne passe dans les monnoies de France. L'Allemagne perd tous les ans considérablement à cet échange : le louis neuf y a cours pour 10 florins 24 kreutzers, & ne vaut que 9 florins 30 kr. Ainsi, si le François achete, il donne son louis neuf pour la valeur qu'il a en Allemagne, & sur cent louis il en gagne 7 $\frac{9}{13}$: s'il vend il ne prend le louis que pour la valeur qu'il a en France, & l'Allemand perd le surplus. J'éclaircirai ceci par un exemple : & je prendrai pour cela les anciennes espèces de France, qui étoient au même titre que celles d'Angleterre. Les écus, ou croons d'Angleterre pèsent une once trois deniers treize grains : l'écu de France peseit un peu moins qu'une demi-once, savoir 277 grains ; le croon vaut 5 schellings ou 60 pennys : donc l'écu de France vaut 29 pennys & demi. La guinée pese 156 grains & vaut 21 schellings ou 252 pennys ; le louïs pese 153 grains, & vaut par consequent 247 $\frac{1}{5}$ pennys. Donc on donne en France 153 grains d'or pour 2216 grains d'argent, que pèsent les 8 écus de France ou 24 livres que le louïs y vaut : & l'on donne en Angleterre 156 grains d'or pour 2373 grains d'argent, c'est à dire 113 $\frac{1}{3}$ grains de plus qu'on ne fait en France. Il paroît donc que les négocians Anglois gagnent à payer en France avec de l'argent blanc, puisque la guinée ne représente en

d'une lame de métal conforme aux loix. La monnoie réelle est ou d'or, ou d'argent ¹⁾, ou de cuivre, ou d'étain, ou de plomb, ou d'un mélange de ces métaux; il y a des coquillages ²⁾ & des fruits qui en tiennent lieu. Le droit de battre monnoie est un droit affecté à la Souveraineté, si ce n'est à Fez & à Tunis, où chaque particulier est le maître d'en faire,

France que 22 livres 14 sols 7 deniers en argent; au lieu que 21 schellings en argent, prix de la guinée en Angleterre, valent en France 24 livres 2 sols 10 deniers en argent. Au reste que le payement se fasse en barres ou en espèces, c'est la même chose.

h) On considère dans la monnoie effective, 1) la matière, qui est en Europe ou de l'or, ou de l'argent, ou du cuivre, ou du billon, c'est à dire un métal composé de cuivre & d'argent, 2) le poids de la pièce, 3) la taille, c'est à dire la quantité de pièces faites d'un marc d'or d'argent ou de cuivre, 4) l'empreinte, 5) la valeur, qu'il faut distinguer de la valeur intrinsèque, parce qu'on y ajoute le droit du Prince, qu'on appelle droit de seigneurage; & le prix de la fabrication qu'on appelle droit de brassage, 6) le nom donné à la pièce, 7) le grenetis ou le cordon, 8) la légende ou l'inscription qui se trouve à l'effigie & à l'écusson, 9) le millésime ou l'année, 10) le différent ou la marque du tailleur, 11) le point secret, ou la lettre qui indique le lieu de la fabrication. La valeur intrinsèque est le poids & le titre pris ensemble.

i) Dans quelques endroits des Indes Orientales on se sert de plomb & d'étain, pour frapper des espèces.

k) Des coquilles & des fruits tiennent lieu de monnaie dans quelques endroits de l'Asie, de l'Afrique &

ce qui jette beaucoup d'embarras dans le commerce. La monnoie de compte¹⁾ est à l'abri

de l'Amérique. Les coquillages, qui ont cours en Asie, viennent des îles Maldives, & sont appelés aux Indes *Cauris*: sur les côtes d'Afrique on les appelle *bouges*; en Amérique *porcelaine*. Quant aux fruits l'Amérique que se sert du cacao & du maïs, & aux Indes Orientales on emploie les amandes au même usage: elles viennent des environs d'Ormus & des déserts du royaume de Lar; comme les arbres qui les portent n'en rendent pas toujours une égale quantité, cette monnoie hausse & baisse de prix. Les *Cauris* des Indes valent dans l'Indostan la 60^{me} partie du *pécha*, monnoie de cuivre évaluée à 6 deniers de France. En Ethiopie le sel tient lieu de monnoie: l'or n'y est pas marqué, on ne fait que le peser; le sel se tire d'une montagne, on le coupe en forme de tablettes longues d'un pied, larges & épaisse de trois pouces: on les brise pour les besoins de détail. Dix tablettes valent une dragine d'or.

¹⁾ La monnoie de compte est une monnoie idéale, sous le nom de laquelle on comprend ou une partie de quelque pièce de monnoie réelle, ou plusieurs pièces, & dont on se sert dans le commerce pour déterminer la quantité d'espèces à donner ou à recevoir. La réduction des différentes monnaies de compte est fondée sur celle des différentes monnaies effectives: c'est une partie assez difficile de l'art de la banque.

^{m)} Il y a en Hollande deux sortes de monnaies effectives; l'une qui a cours dans le pays, & l'autre qui n'est que marchandise; celle-ci est destinée pour les pays étrangers. Les ducats & les Reuters sont les seules monnaies d'or frappées au coin de la République. Le ducat est marchandise: son prix hausse & baisse suivant le besoin, & les Hollandais tirent de cette espèce

de l'altération: les peuples de l'Europe & de l'Asie ont chacun la leur. Les Hollandois ")

de commerce un profit très-considérable: ils ont eu l'art de faire rechercher les ducats partout, & le credit une fois établi ils ont su en tirer tout le parti possible. Les ducats passent en Allemagne pour être à 23 carats, huit grains de fin; tandis qu'ils ne passent dans les monnoies de la République que pour 23 carats sept grains de fin, & qu'il s'en trouve beaucoup qui ne sont qu'à 23 carats un ou deux grains: ils doivent être à la taille de 67 sur le marc, & on n'a en Allemagne d'autres balances que celles où ces ducats ont le poids qu'ils doivent avoir, lorsqu'ils font de 68 à la taille; les négocians les prennent même pour leur valeur entière, lorsqu'ils se trouvent à la taille de 70. Sans compter ce profit, on fait qu'il est d'usage, chez les officiers de la monnoie, de demander à ceux qui veulent acheter des ducats, pour quel endroit ils les destinent: on distingue ceux qui sont pour la Russie de ceux qui sont pour l'Allemagne, & pour la Pologne; lorsqu'on en demande pour la Pologne on les achète à meilleur prix, preuve que le titre en est plus bas: aussi nous vient il de là des ducats qui n'ont que 23 carats & un ou deux grains de fin.

Le Ducaton est une monnoie d'argent que les Espagnols furent les premiers à frapper, & que les Hollandois contrefirent, mais qu'ils eurent bien de la peine à faire passer aux Indes orientales, pour lesquelles ils la destinaient: il vaut trois florins de Hollande; suivant l'ancien piè il devroit être à 7 onces & demi de fin, *funfzehn läthig*, & 200 pieces devroient peser 26 mares, 3 onces & 15 engels: mais ils ne sont plus qu'au titre de sept onces & pas tout à fait $\frac{1}{5}$ de fin. La Compagnie des Indes en exporte beaucoup, ce qui fait qu'ils gagnent sur l'argent de banque. Les écus de Hollan-

& les François *) sont ceux qui ont tiré le
de, dits *Alberts Dahler*, sont dans le même cas: les
anciens valent plus que les nouveaux: ils n'ont que
6 onces & demie & un sixième de fin; ils ont cours dans
tout le Nord, & ceux qui font le commerce de la Bal-
tique sont obligés de s'en pourvoir; aussi ces écus ga-
gnent-ils huit pour cent sur la monnoie courante &
quatre p. c. sur l'argent de banque de Hambourg. Les
Hollandois, pour écarter du cours toutes les pieces ro-
gnées, les pesent en sacs, & la banque a son tarif que
tout le monde connaît. Toutes les Provinces ne frap-
pent pas au même taux, celle d'Utrecht fait battre les
espèces les moins fortes. Parmi tous les moyens dont
la République de Hollande s'est servie pour s'enrichir,
il faut surtout compter le soin qu'elle a eu de donner
cours chez l'étranger aux espèces frappées à son coin.
On persuada à Pierre le Grand, qu'il gagneroit à faire
fondre les écus d'Albert, & à en faire frapper des rou-
bles; il le fit, & pour avoir un plus grand nombre de
ces écus, il ordonna que tous les péages fussent payés
en cette monnoie: c'est à dire, qu'à bien prendre les
choses, il donna aux Hollandois un profit réel pour avoir
un gain imaginaire. La liberté qu'ont les négocians
Hollandois de déposer à la banque les espèces étran-
geres qu'ils reçoivent, est un moyen très-propre à leur
faire tirer de ces espèces tout le profit possible: ils at-
tentent ainsi l'occasion de les placer; & cela ne man-
que pas dans un pays qui a un aussi grand commerce.
On excepte de ces espèces étrangères celles d'Angle-
terre, & une partie de celles d'Allemagne: la raison
n'en est point cachée: comme ces espèces sont très-
bonnes, on en veut défavoriser le debit chez l'étranger;
& obliger ceux qui en ont à les porter à la monnoie;
or c'est les faire baisser de prix que de ne les pas rece-
voir à la banque, puisque les *recopisse* de la banque ga-

plus de profit des especes qu'ils ont fait frap-

gnant sur l'argent courant, tout le monde cherche à y avoir un compte ouvert. Comme l'argent de France a cours presque dans toute l'Europe, les Hollandois le reçoivent à la banque pour tirer le profit du débit. On fait aujourd'hui ce commerce à Vienne. La cour fait livrer au Sieur Wries des écus & des demi-écus à raison de trois pour cent de profit, & ce négociant les fait passer en Turquie avec un bénéfice de cinq à six: son privilége est exclusif. Les Hollandois gagnerent aussi beaucoup au commencement de ce siècle avec les pièces de cinq sols. Les Turcs s'en dégoutterent à la fin du siècle passé, & la plus grande partie en passa en Barbarie, où ces pieces eurent un cours extraordinaire, & furent contrefaites en Europe par les Chrétiens, & en Barbarie par les Juifs. L'entêtement alla si loin qu'on ne s'aperçut pas que l'inscription que les Hollandois y firent mettre, *voluit hanc Africa mercem,* marquoit assez le peu de peine qu'on trouvoit à tromper toute une nation. Le refus que firent les Anglois de prendre ces pièces à quelque prix que ce fût, lui ouvrit les yeux.

n) En France les réglemens de 1726 avoient fixé les droits de seigneurage & de brassage pour l'or à $7\frac{7}{10}$ pour cert, & pour l'argent à $7\frac{8}{10}$. Depuis on a trouvé que le poids & le titre des especes d'or avoient été altérés: le marc poids de Cologne devoit avoir 28 $\frac{9}{10}$ louis neufs, & il en a $29\frac{1}{4}$: le titre devoit être à 21 carats 8 grains de fin, & il n'est qu'à 21 carats 3 grains, par où il paroit que les droits de seigneurage & de brassage sont montés à $11\frac{2}{4}\frac{3}{10}$. Cela est d'autant plus sur, que depuis quelques années on paye aux Cours des monnoies 768 livres du marc d'or, tandis qu'on n'en payoit, ci-devant que 740 livres 9 francs. Une au-

per. Les différentes especes connues en Europe ^{*)} peuvent être réduites à une mesure commune. Les médailles ne sont point monnoies ^{*)}.

§. XLV.

La Banque.

Nous avons vu que l'or & l'argent, ainsi que quelques autres métaux, avoient été choi-

tre preuve de ce que j'avance, c'est qu'en 1755 on promit un prix de huit deniers par livre à ceux qui délivreroient de l'or & de l'argent aux monnoies, tandis qu'on n'en donnoit autrefois que quatre.

o) Pour comparer & réduire toutes les différentes especes de monnoies effectives, il faut en considérer le poids & le titre : & pour juger de l'un & de l'autre il faut connoître les différens poids dont on se fert ; & la maniere dont on exprime l'alliage dans les différens pays de l'Europe. Nous avons déjà touché à ces deux articles, autant qu'il pouvoit convenir à la nature de cet ouvrage. Je pourrois encore joindre ici une liste des différentes especes monnayées en Europe & en Asie : mais cette nomenclature seroit assez inutile, & une table où leur valeur seroit réduite à un prix commun ferait d'une trop grande étendue.

p) Les médailles ressemblent aux monnoies par la forme, & en différent par l'usage : leur utilité est de constater la vérité de quelques faits, & d'en fixer le temps. On distingue les médailles antiques des médailles modernes : les Savans ne sont pas d'accord sur le temps où les premières commencent, ils ne le sont pas non plus sur le temps où elles finissent. Quand on veut remonter jus-

sis pour faciliter l'échange de tout ce qui peut entrer dans le commerce. Mais l'argent ne circule qu'avec lenteur, & la quantité du Numéraire est insuffisante pour représenter même la dixième partie des valeurs de l'agriculture & de l'industrie. Pour suppléer à l'incommodité d'un transport onéreux des espèces, & à l'insuffisance de leur quantité, on a eu recours à des signes qui les représentent. C'est ainsi

qu'à leur origine, les conjectures tiennent lieu de raisons, & si l'histoire des temps où elles doivent finir est plus connue, on n'est pas moins embarrassé à se décider pour un temps plutôt que pour un autre. Une grande partie des antiquaires fait finir les médailles anciennes à la fin de l'Empire Romain, les autres au règne de Gallien, quelques uns à celui de Constantin, d'autres à celui d'Auguste, plusieurs enfin à celui de Charlemagne. Pour ce qui regarde les médailles modernes, elles ne commencent point où finissent les anciennes: on rejette même toutes celles des trois ou quatre premiers siècles qui suivirent le règne de Charlemagne, parcequ'elles se ressemblent trop de la barbarie des temps; la première des médailles modernes qu'on a coutume de citer, est celle de Jean Hus, frappée en 1415. On divise les médailles en différentes classes: il y a des médailles grecques, romaines, hébraïques, puniques, gothiques: il y a des médailles consulaires, impériales, petit, moyen & grand bronze, il y en a d'or, d'argent, de cuivre, &c. Les médailles grecques sont les plus rares, nous en avons d'Archélaus, d'Amynatas, de Philippe, &c. La plus ancienne de toutes celles qui nous sont connues est

que les papiers sont devenus les signes représentatifs de l'argent. On peut dire en quelque maniere, que la quantité des métaux précieux a été augmentée par ce moyen, puisque les papiers ont eu le même effet, qu'auroit eu l'explotation de quelques nouvelles mines ;

d'Amintas VI, & elle se trouve dans le cabinet de Berlin : il y en a une d'Amintas dans le cabinet du Roi de France, mais elle se rapporte à un temps moins reculé ; elle est de l'ayeul d'Alexandre le grand. Celles qui ont été frappées du temps de ce prince sont les plus belles. Les médailles Romaines, frappées depuis Neron jusqu'à Pertinax, sont les plus estimées. Les médailles grecques sont moins utiles pour l'histoire que les medailles Romaines. Il y en a d'une excessive rareté, comme par exemple les Ottons, & les médailles des colonies Romaines. Parmi les médailles modernes celles de Cromwel, qui sont d'or, sont extrêmement rares. On appelle médailles incusées celles qui ne sont marquées que d'un côté par la négligence de l'ouvrier : il s'en trouve de telles parmi celles du bas-Empire. On remarque dans une médaille le champ ou cette surface plate & polie où il n'y a rien de gravé, & qui fert de fond aux types ; la Tête, qui est le côté principal où se trouve l'effigie, & le revers qui est le côté opposé. On appelle légende ce qui est au tour du revers & de l'effigie ; & exergue ce qui est au bas dans une espace ménagé. On entend par médailles saucées, celles qui sont de bronze & couvertes d'une feuille d'étain ; par médailles restituées, celles qui ont été frappées pour renouveler la mémoire de quelque personnage illustre ; par médailles quinaires les plus petites & les moins épaisses, & enfin par Bractéates, de simples feuilles de metal, chargées d'une grossière empreinte,

ils ont également augmenté le prix des matières premières & de la main-d'œuvre ²⁾). Le crédit ³⁾ est ce qui décide de l'abondance ou de la rareté de ces papiers de commerce. L'espèce la plus simple de ces papiers est ce qu'on appelle lettre de change ⁴⁾: le négoce de

& qui parurent pour la première fois en Suède au VIII^e siècle. Une grande médaille est appelée medaillon. C'est surtout à Augsbourg & à Nuremberg que se trouvent des gens fort habiles dans l'art de graver des médailles: parmi les hommes célèbres en cet art il faut placer le fameux Varin, qui a fait honneur à la France, & le célèbre Natter mort il y a quelques années.

q) Ces richesses artificielles ont fait un autre mal: il a fallu payer les intérêts des emprunts que l'on a faits, & pour les payer il a fallu charger le peuple de nouveaux impôts: c'est à dire que pour faire fleurir le commerce, assurer la puissance de l'Etat au dehors, faire des conquêtes, il a fallu accabler l'agriculture, affoiblir la population, & jeter les premiers fondemens de la ruine des Etats. L'Angleterre a perdu une grande partie du commerce de ses manufactures & de ses fabriques par le moyen de ces emprunts: en effet la cherté de la main d'œuvre, produite par les impôts, réduit la consommation de ces marchandises à la consommation intérieure. Avec le temps l'Angleterre ne pourra, comme la Hollande, soutenir la concurrence d'aucune nation en fait de marchandises.

r) Le crédit est ou civil ou mercantil: le premier regarde la sûreté, le second la bonne foi. Avec du crédit on a toujours de l'argent, mais avec de l'argent on n'a pas toujours du crédit.

s) Ce furent les Juifs, chassés de France sous le rè-

ces papiers de commerce a donné lieu à un trafic qu'on nomme commerce de change. Le change est au pair, lorsque la lettre de change rend au porteur, en or ou en argent du même titre, un poids égal à celui qu'elle a coûté à l'acheteur; il est au-dessus du pair, lorsque l'acheteur paye plus que la valeur énoncée sur le papier; & au-dessous lorsqu'il paye moins. Celui qui perd a fait ce qu'on appelle un change de nécessité. Le change varie, c'est ce qu'on nomme son cours: il haussé & baissé ¹⁾, par différentes raisons, qui se réduisent à une seule, c'est à dire qu'il se règle sur le nombre de ceux qui demandent des lettres de change, ou qui en offrent: il est donc en proportion de la quantité d'argent qu'un pays doit à l'autre, ou bien en rapport des dettes & des créances réciproques d'un état. Quelquefois une ville, un état propose à l'autre un prix certain pour un prix incertain; c'est ainsi que Paris propose à Am-

gne de Philippe Auguste, & de Philippe le long, qui inventerent l'usage des lettres de change. Ils avoient laissé, en sortant du royaume, à quelques personnes de confiance, tout ce qu'ils n'avoient pu emporter. Retirés en Lombardie, ils donnerent des lettres secrètes à des amis, qui étoient chargés de retirer leurs effets, & ces lettres furent les premières lettres de change. Les tribunaux de justice ont établi des loix fort rigoureuses pour la sûreté des lettres de change, dont le



à Amsterdam un écu de 60 sous pour une quantité indéterminée de deniers de gros; l'écu vaudra quelquefois plus, quelquefois moins, suivant que Paris ou Amsterdam sera dans le cas de payer. Cette quantité indéterminée a pourtant ses bornes, au-delà des quelles elle ne sauroit ni augmenter ni diminuer: mais ces bornes ne sont point le pair réel. Ces variations du change offrent une ample matière aux spéculations des négocians: les différentes affaires qu'ils ont dans les pays étrangers, leur font remettre ou tirer de l'argent à propos. C'est dans la comparaison perpétuelle des différens cours de change que gît tout le secret. S'il ne s'agissoit que de faire des remises à droiture, cette comparaison feroit inutile: mais comme on gagne souvent à chercher des circuits, un homme attentif à profiter des inégalités du change, fait passer ses créances des places où elles sont le moins payées sur celles où elles le sont

payement ne sauroit être retardé, & peut s'exiger par la prise de corps.

La Suède entreprit, en 1745, de fixer, par des édits, le cours du change: cette entreprise n'a pu paraître possible qu'à des personnes peu instruites de la nature de cette espèce de commerce. Le cours du change est ordinairement le baromètre du commerce, dont il indique la balance: parce qu'il prouve combien il y a plus ou moins à payer qu'à recevoir pour un état.

Tome II.

B

d'avantage. Ce virement ") est plus important qu'on ne pourroit penser, & plus aisé dans les

Il est vrai cependant qu'individuellement du commerce, quelques circonstances momentanées peuvent influer sur le change: par exemple il se peut qu'il y ait de grosses remises à faire pour d'anciennes dettes, pour des intérêts de capitaux empruntés, pour des subsides, pour des frais d'ambassade; il se peut encore qu'on fasse passer sur une seule & même place les sommes à payer à différentes autres: toutes ces circonstances peuvent faire haussier le change, bien que le commerce en général soit avantageux. C'est ainsi que l'on auroit tort de croire que les Anglois ayent, dans leur commerce avec les Hollandais, la balance contre eux, parce qu'ils ont le cours du change sur la Hollande fort à leur désavantage: la véritable raison de ce fait est la nécessité où les Anglois se sont mis de payer l'étranger en monnaies étrangères, & l'habileté des Hollandais à faire valoir dans le Nord leurs ducats & leurs écus d'Albert. La France envoie beaucoup d'argent à Rome, & par conséquent elle a contre elle le cours du change sur cette place, cependant elle fait en général un commerce lucratif avec l'Italie. Il sera aisé, en se rappelant ce que nous venons de dire dans ce paragraphe & dans le précédent, de juger que le cours du change dépend 1) de l'abondance ou de la rareté des espèces, 2) de la confiance & du crédit, 3) des spéculations & des opérations des banquiers, 4) de la paix & de la guerre, 5) des dépenses extraordinaires, 6) de la différence réelle des espèces monnayées, 7) & enfin du commerce. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une singuliere erreur de Mun, qui, dans son *Traité sur le Commerce*, soutient que c'est un avantage pour une nation que d'avoir le change contre elle. „Si, dit-il, 100 livres „St. n'en valent à Amsterdam que 90, & que les Hol-

pays où l'intérêt de l'argent est bas. Le négoce des papiers prit une nouvelle vigueur par

,landois envoyent à Londres pour 500 m. livres de ,marchandises, lorsque les Anglois en envoyent à Am- ,sterdam pour 400 m. l'argent dû aux Anglois à Am- ,sterdam balancera de 44 m. livres la somme due à ,Londres aux Hollandois.“ Mais Mun devoit penser, que le change étant comme il le suppose, 500 m. l. St. de marchandises de Hollande valent à Londres 55555 l. St., & 400 mille l. St. de marchandises d'An- gleterre ne valent à Amsterdam que 360 mille l. St. ainsi la somme due aux Hollandois excede de 95555 l. St. celle qu'on leur devroit, si le change étoit au pair.

“) Un seul banquier mit la reine Elisabeth à couvert des desseins de l'Espagne, qui avoit armé la flotte invincible. Lorsque la Reine apprit ce qui la menaçoit, elle manquoit de vaisseaux à opposer aux Espagnols : quantité de ceux qui se trouvoient dans les ports ou sur les chantiers, ne pouvoient servir d'un an; on étoit dans de grandes inquiétudes. Un banquier, qui connoissoit l'état des finances d'Espagne, savoit que la flotte Espagnole ne pouvoit être mise en mer, que par les lettres qu'on tiroit sur la banque de Gènes: il imagina de tirer de toutes les places de l'Europe, pour remettre à cette seule banque toutes les sommes qu'il pourroit né- gocier, afin qu'elle fût à sa disposition par les grosies remises qu'il y auroit faites, & qu'elle vint à manquer aux Espagnols lorsqu'il le jugeroit à propos. Ce ban- quier comptant qu'il ne s'agissoit de garder ces remi- ses à Gènes, que jusqu'à ce que le temps de mettre la flotte en mer fût passé, supputa que ce virement coû- teroit 40 mille livres Sterlings, & il proposa à la rei- ne de la tirer d'embarras à ce prix. Le projet fut ac- cepté, & conduit avec tant de secret, que Philippe eut

l'établissement des banques *). On entend par là une caisse générale, ouverte à tout le monde, pour y déposer de l'argent, avec la liberté de faire passer à d'autres la propriété de ses fonds en tout ou en partie, ce qui s'appelle payer en banque. Par ce moyen un négociant fait & reçoit des payemens considérables, sans autre embarras que de faire écrire quelques lignes dans le livre de la banque. Ces établisse-

les mains liées, & ne put mettre la flotte en mer que l'année suivante.

v) Une banque demande du crédit, & cela dépend de l'administration; de l'argent, sans cela la banque est un être de raison; des fonds, pour payer les intérêts, de la sûreté, de la liberté, des exemptions, du secret, & de la facilité dans les opérations.

x) Du moins idéalement: par exemple l'agio entre l'argent courant & l'argent de banque est cause qu'on recherche celui ci: mais quand il ne s'en trouve plus, ou qu'il ne s'en trouve que peu, comme il arrive à Hambourg, ce n'est qu'un taux idéal qu'on conserve. Hambourg frappa, en 1726, des espèces de moindre valeur que les anciennes, & en fixa le cours à 116 contre l'argent de banque au lieu de 127: dans cette même supposition elle mit à 144 les frederics d'or, qui suivant la véritable proportion auroient du être mis à 130 $\frac{1}{2}$: cette ville s'écarta dans les espèces courantes de 7 $\frac{15}{16}$ à 8 p.C. de l'ancien pié, & son crédit l'emporta. Outre cela quand on cherche de l'argent de banque on est obligé de payer un ou un demi pour cent de plus. On peut juger par là le gain que font la banque & la ville de Hambourg.

mens servent à conserver le bon argent ²⁾), à assurer le bien des particuliers, à fixer un prix avantageux à la monnoie courante, à contenir dans de justes bornes le cours des monnoies étrangères, & enfin à attirer dans le pays les richesses des voisins. Il n'y a en Europe que quatre banques de cette espece, celle de Venise ³⁾, celle d'Amsterdam ⁴⁾, celle de Hambourg ⁵⁾, & celle de Nuremberg).

y) La banque de Venise est la plus ancienne. Toutes les marchandises en gros, & les lettres de change se payent en banque: son capital est de cinq millions de ducats; les écritures s'y tiennent en livres, sous & deniers de gros: la livre fait 20 ducats de banque: ces ducats sont une monnoie imaginaire, ils ont 20 pour cent de bénéfice sur les ducats courans, & font de 240 gros. Cette banque se ferme quatre fois par an: elle ne reçoit point de lettres de change endossées. Elle souffrit bientot après son établissement par de mauvais arrangemens, & par quelques malversations, ce fut ce qui engagea le Senat à lui donner de nouveaux réglements en 1663.

z) La banque d'Amsterdam fut autorisée par un placart des Etats du 31 Janvier 1609, sur le modèle de celle de Venise. Son fond est évalué à 300 millions de florins. Par un édit des Etats les marchandises en gros, & les lettres de change, excédant la somme de 300 florins, se payent en banque. Pour y payer une moindre somme il faut donner six sols: il n'y a que la compagnie des Indes, qui ait le privilege d'en recevoir ou d'en payer une au dessous de 300 florins, sans payer ce droit de six sols: elle est aussi exempte du droit de transport, c'est à dire de ce qu'il faut payer pour faire

porter une somme quelconque d'une feuille sur une autre. L'agio de la banque est de deux jusqu'à six pour cent: cela dépend du nombre de ceux qui veulent de l'argent de banque, & de l'espèce de monnoie qu'on offre: c'est à dire que l'argent de banque vaut depuis deux jusqu'à six pour cent de plus que l'argent courant de Hollande: en 1693 cet agio fut de 12 à 13 pour cent, & cela à cause des mauvais schelings de six fois qu'on réduisit peu après à cinq. Il est aisé de juger que celui qui offre des espèces reçues à la banque achète toujours à meilleur marché. La différence de l'argent de banque & de l'argent courant est fondée sur ce que la banque ne reçoit les espèces courantes que sur le pié d'environ cinq pour cent au dessous de leur valeur. Pour avoir compte en banque, on paye, une fois pour toutes, dix florins; & lorsqu'on fait effacer ou porter sur la feuille quelque somme que ce soit, on paye deux schelings. Si l'on y place son argent pour la garde, & pour le retirer en nature, on paye un demi pour cent, si c'est de l'or; & un quart si c'est de l'argent: & le payement de ce droit se fait tous les six mois, au bout desquels il faut faire renouveler les *recepisse*, faute de cette précaution les espèces restent à la banque, & on ne peut plus en disposer en nature. Le trésor de la banque est censé se trouver sous une grande voûte de la maison de ville; il consiste en espèces valant suivant le tarif de la banque moins qu'elles n'ont cours dans le pays, & en lingots qui ont été éprouvés par les Effageurs. On ne peut faire aucune saisie sur l'argent de banque. Il y a six Commissaires chargés de l'administration de la banque, quatre premiers Teneurs de livres, deux adjoints, quatre contrôleurs & deux assistants. La Banque est fermée le dimanche & les jours de fête; elle l'est aussi deux fois l'an pour régler les livres & les comptes.

J'ajouterai ici qu'il y a une banque à Rotterdam, qui fut établie le 18 Avril 1635; tous les négocians peuvent y avoir un compte ouvert, soit en argent de banque, ou en argent courant; en argent de banque pour les traites des pays étrangers, en argent courant pour les traites qui se font à Rotterdam sur les pays étrangers. La Banque régle journallement l'agio, & en instruit le public par des affiches. Les payemens en banque se font en argent courant.

a) La banque de Hambourg n'est pas aussi riche, que celle d'Amsterdam; mais elle s'est attiré une confiance égale. Elle fut établie en 1619 à deux fins différentes; car elle est tout à la fois une banque & un lombard. La ville elle même en est garant; il est difficile de juger de son fond, parceque les teneurs de livres sont obligés de faire serment de ne révéler à personne ce qui est dans la banque, ce qui y entre, & ce qui en sort. Il n'y a que les bourgeois de la ville, & ceux qui pour 50 écus en ont acheté le droit, qui puissent avoir compte en banque. L'on y prête sur gages, moyennant un intérêt fort modique, à la charge cependant de dégager, au bout de six mois, les effets déposés, saute de quoi ils sont mis en vente.

b) La banque de Nuremberg est dirigée par deux députés du Magistrat, deux Conseillers, & quatre Négocians. Le fond n'en est pas fort considérable; elle est à peu près sur le même pié que celle de Hambourg; mais elle a peu d'influence sur le commerce général de l'Allemagne, encore moins sur celui de l'Europe. Cette banque fut établie en 1621; il y avoit plus d'un siecle qu'un lombard y subsistoit sur le pié de celui de Venise. La banque se ferme quatre fois par an. Toute espece de marchandises, excédant la somme de 200 florins, tout argent déposé, & les lettres de change au dessus de 50 fl. doivent se payer en banque, sous peine d'une amande de dix pour cent de la somme negociée:

Les banques de Londres ¹⁾, de Genes ²⁾, de

il est encore ordonné de passer par la banque quand même on payeroit par parties une somme qui payée à la fois dévoit y passer. La banque ne reçoit en espèces d'or que des ducats. On paye trois kreutzers pour chaque centaine de fl. payés ou reçus en banque, ce qui est un demi pour mille. Les étrangers ont la liberté d'acheter des marchandises pour une somme excédant 200 fl. & de les payer en argent courant: mais si c'est eux qui vendent, l'acheteur, s'il n'est point étranger, est obligé de lui déduire trois kreutzers par cent florins, & d'en rendre compte à la banque en y en ajoutant autant. Cette banque souffrit quelques dérangements en 1693, elle fut fermée jusqu'en 1695.

c) La banque de Londres n'a pour fond que les sommes que lui doit le Gouvernement: on peut la regarder comme une compagnie mi-partie de commerce, & mi-partie de finances. Elle fut établie en 1694 avec le privilège exclusif d'escompter, c'est à dire de payer d'avance ou d'acheter les billets & lettres de change qui auroient un terme moindre de six mois à courir; on lui appropria encore le commerce exclusif des matières d'or & d'argent. Elle ne suivit point l'exemple de la banque de Venise, comme le fit celle de Hollande, & elle déclara que tous ses payemens se feroient en espèces courantes. Dès son établissement elle fit un prêt à l'Etat d'un million 200 mille livres st. à huit & un tiers pour cent d'intérêt, ce qui n'empêcha pas ses billets de perdre au commencement: en 1752 l'Etat lui devoit 39997874. livres 3. d. 5 f. st. Pour pouvoir fournir de pareilles sommes elle a eu besoin d'un immense crédit. Le capital qu'elle a emprunté est divisé en actions; les actions sont de 100 livres st. elles circulent pour 140 à 145, & portent un intérêt de 5 pour cent. La banque fait aussi des emprunts pour un temps

Stockholm ^o), de Vienne ^f), de Madrid ^s),

limité, ces actions sont alors appelées annuités, parce que tous les ans on en rembourse un certain nombre, jusqu'à l'entièbre extinction du capital : ces annuités sont aussi de 100 livres st., & circulent pour 105 jusqu'à 108 lorsque l'intérêt est de trois & demi pour cent, & pour 102 à 106 lorsque l'intérêt est de trois pour cent. Ordinairement lorsque l'Etat fait des emprunts à la banque, il lui délivre une somme en billets de l'Echiquier, ou de la Trésorerie, de 100 livres st. chacun, portant un intérêt de deux deniers par jour, ce qui fait trois livres 10 den. st. pour cent. La banque, lorsque l'emprunt est considérable, ouvre une souscription, & moyennant une portion du bénéfice qu'elle laisse aux souscripteurs, elle s'assure de tous les billets. Elle ne manque guere de souscripteurs, parce que la richesse de la nation fait qu'il se trouve un grand nombre de particuliers fort aise de pouvoir tirer trois ou trois & un quart pour cent de leur argent. Indépendamment de tout cela, la banque a en dépôt des sommes très-considérables, que les particuliers y portent, dont elle ne paye point d'intérêt, & dont elle n'exige rien pour la garde : ce dépôt est censé se trouver dans des souterrains, où effectivement il peut y avoir trois à quatre millions de livres st. Mais on s'aperçut en 1745 que cette somme est bien peu proportionnée aux dettes : plusieurs particuliers ayant voulu retirer leurs fonds, & la défiance commençant à devenir générale, la banque pour éviter la banqueroute se mit à payer en menues monnaies, & ne destina aux payemens qu'une partie de la journée : elle gagna du temps par là, & la confiance reprit le dessus. La caisse pour les besoins journaliers ne va point au delà de 120 mille tb. st. La banque d'Ecosse ne subsiste plus : elle fut établie avec un fond de 100 mil. liv. dont la di-

xième partie fut déposée. On fit circuler quatre ou cinq fois plus de billets qu'il n'y avoit d'argent pour y faire face; cependant ces billets passerent dans tout le pays en payement. Le bruit qui courut qu'on alloit frapper des espèces dont le cours devoit étre beaucoup au dessus de leur juste valeur, lui porta le coup mortel.

d) La république de Genes, ne pouvant suffire aux dépenses nécessaires, emprunta de ses citoyens des sommes très-considérables, elle leur engagea une partie de son revenu, & promit à d'autres un très-gros intérêt; ce fut là l'origine de la banque de St. George. Son fonds est considérable; puisque plusieurs bailliages, & des villes même, lui ont été assurées; l'île de Corse lui appartient presque en entier; ses priviléges sont en grand nombre; elle a sa cour de justice, qui ne dépend que de la république. Elle a fait de gros prêts à des provinces étrangères, d'où elle tire les revenus des biens fonds qui lui ont été hypothéqués. L'Etat actuel de l'île de Corse, & ce qui se passa en 1746 ont porté de rudes atteintes à cet établissement.

e) La banque de Stockholm fut établie en 1668: la direction en est entre les mains de quelques députés des Etats. Cette banque est tout à la fois une banque de change, & un lombard ou banque d'emprunt. On y prête sur tous les immeubles jusqu'aux trois quarts de leur valeur, sur l'or & l'argent jusqu'à la valeur entière, & sur tout autre métal, denrée, & marchandise, qui ne court pas risque de se gâter: il n'y a que les bijoux d'exceptés. Par ce moyen on a fait circuler au moins la valeur de la quatrième partie des fonds de terre du Royaume, c'est à dire plus de 50 millions d'écus. On a vu dans la suite que ces emprunts pourroient aller trop loin, & en 1752 on est convenu, que les prêts qu'on feroit annuellement sur de pareils fonds, n'excéderoient pas 300 mille plattes; & qu'à compter de l'année 1754 on payeroit à la banque, outre les in-

térêts, cinq pour cent des sommes prêtées sur les immeubles, jusqu'à pleine extinction de ces capitaux. En effet la banque recevant tous les six mois les intérêts qui lui sont dus, se trouve tous les ans en état de placer de nouvelles sommes, & feroit ainsi, au bout d'un siècle ou deux, en possession de tous les biens-fonds du Royaume. Tout le cuivre cru lui est remis, & tous les revenus de l'Etat passent entre ses mains. Il y a bien lieu de croire, que les sommes qu'elle fait circuler par le moyen de ses billets, excedent de beaucoup son trésor; mais il ne faut pas douter qu'on n'exagere en soutenant que son trésor n'excède pas six millions d'écus d'argent, & que la somme des capitaux qu'elle fait circuler monte à 70 millions.

f) La banque de Vienne fut établie en 1703 pour payer les dettes que la chambre Impériale avoit contractées: son fonds fut d'abord un revenu de quatre millions de florins. En 1705 il fut augmenté d'un million 500 mille florins. La banque fut d'abord remise entre les mains du Magistrat de Vienne. Mais la cour ayant senti la nécessité de veiller à son crédit, & à la levée des deniers qui lui étoient assignés, nomma une Commission à la tête de laquelle elle mit un Ministre, & le Corps de Ville ne fut plus qu'un préte-nom. En 1743 la banque devoit 49 millions de florins, sans compter les arrérages d'intérêts. En 1751 il parut par les comptes, que ces arrérages, & cinq millions du principal avoient été payés dans l'intervalle d'une couple d'années. On distingue parmi les emprunts de la banque, 1) les obligations remboursables à la réquisition du créancier, & portant aujourd'hui un intérêt de quatre pour cent, 2) les sommes placées à la banque en vertu de quelque ordonnance, comme par exemple l'argent des mineurs, les biens fonds des corps pieux, dont les uns y sont placés à perpétuité, & les autres seulement pour un temps, portant un intérêt de quatre ou cinq

de Copenhague ^{b)} , & de Saxe ^{c)} different des quatre autres, ce qui sera plus sensible par la courte description que nous en donnerons dans les remarques qui vont suivre. On appelle argent de banque celui qui est reçu à la banque, ou d'après lequel la banque fait ses calculs, & agio de banque la différence entre cet argent & l'argent courant. Le lieu où les négocians & les banquiers s'assemblent s'appelle à Paris

pour cent, 3) les dettes du Souverain assignées sur la banque, & remboursables au bout d'un certain terme fixé : elles portent un intérêt de quatre pour cent, 4) les billets de banque livrés en payement & non-remboursables : ils circulent dans le public, ont cours dans les payemens, & portent un intérêt de cinq pour cent. Il paroît par là que la banque ne paye cinq pour cent que d'un tiers de ses dettes: or à la fin de 1751, elle devoit 44 millions de fl. dont elle payoit annuellement 1534 mille florins d'intérêt. Les revenus qui lui sont assignés font une somme de 8965 mille fl. & la fabrique de Linz lui en rend 50 mille: à ce compte, la banque doit avoir un residu de 7481 mille fl. Les revenus, dont il est ici question, sont assignés sur la douane, sur l'impôt sur les vivres, ou *Landgrafen Amt*, sur la boisson, sur la viande de boucherie, & sur le sel. Tel étoit l'état de la banque de Vienne avant la dernière guerre, mais sept campagnes ont demandé des ressources, & il n'y a point de crédit inépuisable.

g) Il y a quelques années qu'on établit à Madrid une banque sur le modèle de celle d'Amsterdam.

h) La banque de Copenhague est tout à la fois une banque & un lombard: elle fut établie en 1736. La

la place du change, à Londres & en Hollande la-bourse, à Marfeille la loge, &c. Le lombard est une maison d'emprunt autorisée par l'Etat. De semblables établissemens sont très-utiles quand on ne les envifage que comme des moyens de favoriser les fabriques & le commerce, & non pas comme des voies indirections de lever un impôt sur le citoyen pauvre ou dérangé⁴).

premiere souscription fut de mille actions de 500 écus chacune: les billets qu'elle fait circuler sont de 100, de 50, & de 10 écus. On ne peut contraindre personne à les recevoir: mais le Roi a ordonné à ses caissiers de les prendre sans difficulté. Elle prête sur gages à raison de 4 pour cent, & ne prête jamais au dessous de 100 écus. Le Roi a promis de ne jamais demander à emprunter à la banque. Le dividende de la Compagnie a été de neuf jusqu'à douze pour cent. Pendant la dernière guerre le Baron Schimmelman, & le Banquier Stegeling sauverent la banque dont les billets perdirent déjà vingt cinq pour cent: les préparatifs contre les desseins réels ou apparens du feu Empereur Pierre II, furent la cause de cette crise.

4) La Steuer est une banque rentiere, & non dépôsitaire; en 1744 elle devoit 20 millions d'écus d'Allemagne: en 1749 elle en devoit 28.

5) On a reproché beaucoup d'abus aux Lombards de Hollande: ils sont ouverts tous les jours & à toute heure: on ne demande point le nom de l'emprunteur; au dessous de mille florins l'intérêt est à 15 & un quart pour cent, sans compter les frais pour le recepisse, & la garde du gage: au dessus de mille florins l'intérêt est

 §. XLVI.

Le Commerce.

Le commerce est un échange ou une vente de quelques marchandises ou denrées. On échange ou des denrées de consommation, ou des matériaux de construction, ou des matières crues destinées à être travaillées dans les ma-

à 6 pour cent. Quelques uns ont pensé que l'intérêt le plus bas auroit dû être pour les sommes les plus petites; cependant il me paroît que cela favoriseroit la paresse du peuple, & d'ailleurs il seroit aisément d'emprunter de grandes sommes pour de légers intérêts, il n'y auroit qu'à les prendre par parties. Dans la vérité on retient neuf pour cent du produit de la vente, & au tant de la somme à rendre par le lombard à l'emprunteur: on vend au rabais au lieu d'aller au plus offrant, & les estimateurs qui fixent le premier prix sont accusés de se faire adjuger très-souvent ce qu'ils ont estimé à leur gré.

2) La concurrence est le moyen le plus sûr d'avoir de bonnes marchandises & à bon prix: de là il s'ensuit que tout monopole est destructif de l'industrie & du commerce. Je conviens pourtant que certains établissements demandent, du moins pour un temps, des priviléges exclusifs: il faut quelquefois, pour parvenir à avoir de bonnes marchandises, & à les avoir à bon prix, commencer par en prendre de mauvaises, & par les payer cher. C'est à la prudence du Législateur à concilier l'intérêt de l'Etat avec la justice due au négociant, au fabricant, & à l'acheteur. Pour favoriser les fabriques & les manufactures on a trop gêné le commerce, de là cette soule d'objets de contrebande, qui

nusactures & dans les fabriques, ou enfin des ouvrages de manufactures & de fabriques. Le commerce a donc sept branches, l'agriculture, les manufactures & les fabriques, les arts libéraux & mécaniques, la pêche, la navigation, les colonies, & le change. Il y a cinq moyens pour le faire fleurir, la concurrence ¹⁾), l'économie du travail & de la main

est si grande dans quelques pays qu'on ne fait plus ce qui y est permis. Si l'on considere que la concurrence de l'étranger est utile au maintien même des fabriques; que les monopoles écrasent l'industrie, & foulent le peuple; que toute nation qui ne veut rien prendre à l'étranger, peut compter que l'étranger se passera le plus qu'il pourra de ses marchandises & de ses denrées; que la défense des marchandises étrangères est très-propre à animer l'industrie de l'étranger, qui ne songeoit pas à fabriquer chez lui ce qu'il venoit prendre chez nous; qu'il vaut mieux vendre en troc que de ne point vendre du tout, que si l'on veut se passer des autres, les autres se passeront de nous, que de se proposer de ne travailler que pour un pays, quelque grand qu'il soit, c'est toujours affoiblir l'activité de la circulation des espèces, & diminuer le credit; si dis je, on envisage toutes les fuites de la gêne, on verra que s'il est dangereux d'abandonner entièrement l'entrée & la sortie des marchandises aux vues bornées & intereffées des marchands, ou aux caprices frivoles du public, il est également risqué de s'en rapporter aux cris indiscrets des monopoleurs, aux prétentions des fabricans, & aux spéculations incertaines de quelques financiers, qui croient que l'étranger, & l'industrie, peuvent être soumis à des loix de contrainte.

d'œuvre "), l'abondance des vivres, la modicité des frais d'exportation "), & le bas prix de l'intérêt de l'argent "). L'industrie est l'ame

m) Le bas prix de la main d'œuvre vient de l'abondance des matières premières, de la rivalité des ouvriers, du bon marché des vivres, & de la facilité que les ouvriers trouvent à s'établir.

n) Le transport par terre est beaucoup trop cher, & pourroit l'être moins. Sans compter ici les droits de péage, il est avéré que la réparation des chemins publics, & une bonne police pour les auberges diminueroient considérablement la dépense. Il est vrai que la réparation & l'entretien des grands chemins sont fort coûteux: mais ils le feroient moins si l'on se persuadoit qu'il vaut mieux faire peu à peu, que de ne rien faire du-tout, que l'épargne dans la première réparation est une mauvaise économie, que le manque d'attention dans l'entretien continual est une source de dépenses inutiles, enfin qu'il ne s'agit pas de luxe, mais de solidité.

o) L'intérêt de l'argent est en Espagne à six pour cent, malgré les mines du Pérou, & en Hollande il est à trois pour cent, quoique ce pays manque de grains, & de mines. En Turquie l'intérêt est à 20 pour cent, aussi le commerce y est-il dans un triste état. On a beaucoup agité cette question: savoir si le bas intérêt favorise effectivement le commerce, ou s'il n'est que la suite d'un commerce florissant. Cette question demande trop de discussions, pour l'examiner ici: je me contenterai de remarquer que le bas intérêt de l'argent est la suite naturelle d'un grand commerce, & sert après cela à le soutenir & à l'étendre; il est bien prouvé que là où il y a un grand commerce l'intérêt n'est jamais à un haut prix, & que moins il en coute à un négociant

du commerce; c'est à la faire naître & à l'entretenir que le Gouvernement doit s'appliquer^p): la sûreté & le crédit en sont le sou-

pour employer dans son commerce des capitaux étrangers, plus aussi il peut vendre à bon prix, & par conséquent l'emporter sur l'étranger, qui payant de plus gros intérêts ne sauroit soutenir la concurrence. On dira peut-être qu'à Batavia & à la Jamaïque les intérêts sont à dix pour cent, quoiqu'il y ait dans ces endroits plus d'argent & plus de commerce qu'à Londres & à Amsterdam; mais comme à Batavia & à la Jamaïque tout le monde s'intéresse dans quelque entreprise, & que les gains sont très-considérables, chacun est empressé à employer des fonds, & un intérêt de dix pour cent ne paraît pas trop fort, vu les profits. On pourroit dire encore, que si dans ces endroits on faisoit tout le commerce possible, l'intérêt de l'argent seroit plus bas. Du temps de Henri IV l'intérêt de l'argent fut réduit du denier douze au denier seize, & Pérfixe espéroit qu'il seroit bientot au denier vingt, c'est à dire à cinq pour cent: c'est le taux auquel il se trouve aujourd'hui en France, à l'exception de quelques places de commerce, comme par exemple Bordeaux, où il est à fix. Ce qui paroît démontré c'est que le bas intérêt de l'argent favorise le commerce d'économie, c'est à dire le commerce d'achat & de vente, où il s'agit de gagner, peu mais souvent & sûrement, c'est le commerce de la Hollande: le fret, les commissions, l'entrepôt sont des moyens de gagner lorsque le taux de l'intérêt de l'argent n'est pas trop haut. On en peut dire autant de toutes les entreprises coûteuses, & où le profit ne vient que lentement.

p) Un habile négociant étudie les circonstances qui peuvent faire haussier ou baisser le prix des marchandi-

tien ?): de tous les vices intérieurs de l'Etat la langueur & l'incertitude sont les plus dangereux"). Un commerce qui s'agrandit & s'étend n'est qu'un commerce déplacé, par la raison que le total ne s'accroît & ne diminue guère.

ses: c'est la boussole qui le conduit, & c'est toujours là un gain pour l'Etat, lorsque ses spéculations ne tiennent pas à foulé le fabricant & l'artisan, & à l'obliger à vendre à tout prix pour tirer un plus grand parti de son exportation.

q) Les Juridictions consulaires, composées de négocians qui jugent sommairement & gratis les litiges de commerce, sont en France un des grands soutiens du commerce. Peut-être pourrait-on seulement trouver trop dure la contrainte par corps pour le payement de toute lettre de change: il y a beaucoup de cas où non-seulement l'équité demande qu'on vienne au secours de ceux qui ne peuvent pas payer, mais où l'exacte justice semble l'exiger. Si l'on voit d'un côté tant de rigueur, il y a de l'autre trop d'indulgence pour les banquerouliers: on les favorise par le moyen des asyles. Il faut ici une justice tempérée par la prudence & par l'équité.

r) Qui cesse de faire mieux cesse de faire bien: des membres qui ne se meuvent plus s'engourdissent. Cette vérité est l'apologie des projets: l'expérience a prouvé que tout commerce qui ne s'agrandit pas dépérira. S'il est déraisonnable de laisser le gouvernement des affaires à ces hommes qui passent leur vie à faire des projets; il l'est autant de ne jamais écouter ceux qui proposent de nouvelles vues, & de s'en tenir à ce qui se pratique, dans la crainte peu réfléchie du danger des innovations. Un exemple bien frappant de ce que le génie, animé par le bien public, peut faire, c'est le succès des entreprises de Pierre le grand. Parvenu

On a remarqué que les nations les plus commerçantes n'ont pas été celles, qui avoient les plus grandes possessions & les pays les plus fertiles. Tyr, Athenes, Carthage, Rhodes, Gènes, Venise, & la Hollande en sont des preuves.

à l'empire : il avoit à peine quelques vaisseaux de guerre en état de faire voile, il en eut 62 dans la Baltique quelques années avant sa mort. Par un de ses plus beaux projets, il se proposoit d'étendre le commerce de ses états aussi loin que toutes les autres Puissances de l'Europe. Après s'être assuré de la conquête des environs de Derbent, & des bords de la mer Caspienne du côté de la Perse, pour en tirer les soies, les cotons & autres marchandises, qu'on transporte par des caravanes à Alep, à Smirne, & jusqu'au détroit de Constantinople, son dessein étoit de faire venir par les rivières qui se jettent dans la mer Caspienne, toutes ces marchandises, qui remontant ensuite jusqu'à Astracan, & passant de là par un canal d'union du Volga dans le Don, du Don dans l'Occa, de l'Occa dans la rivière de Mosca, pouvoient passer de Moscou dans la mer blanche & à Arcangel, par le moyen de la Dvina, & de quelques autres rivières, & par le lac de Ladoga dans le Golfe de Finlande à Petersbourg. De cette maniere Petersbourg, tenant à l'Océan par la Baltique, & à l'Asie par des canaux & des rivières, seroit devenu bien florissant. Si avec cela les armes du Czar avoient été plus heureuses, maître d'Azof & du beau port de Tangerock, sa flotte auroit parcouru la Mer noire, & l'Archipel : & le commerce du Levant eût offert aux Russes un débouché pour les manufactures qu'ils avroient voulu établir. La Russie a des avantages, que Pierre le Grand connoissoit : qu'eût-ce été que cet empire, si ses maîtres, contens de gouverner un vaste

ves incontestables. Il y a un commerce intérieur & un commerce extérieur. Le premier, & le plus important, se fait d'une province à l'autre; la commodité que les canaux & les rivières navigables, ou à leur défaut l'entretien des grands chemins, procurent, en est, après l'industrie, l'ame & le mobile. Le commerce extérieur se fait avec l'étranger: une grande partie s'en fait par mer, & le plus utile est celui, qui emploie les vaisseaux construits dans le pays, pour exporter les marchandises & les denrées du pays. Le commerce extérieur qui ne consiste qu'à acheter à l'un pour vendre à l'autre, est ce qu'on appelle commerce d'économie '): il a son temps, & ne peut avoir de succès sans marine. L'un & l'autre commerce se fait ou directement, de négociant à négociant, ou indirectement par le moyen des Cour-

pays, ne se fussent jamais occupés que de ce qui peut servir à le faire fleurir? L'état le plus florissant est parvenu au moment de sa décadence, lorsqu'on ne fait plus rien pour augmenter ses richesses & son pouvoir.

s) Dans le commerce d'économie ce sont les productions étrangères que l'on fait valoir. Les Hollandais l'ont poussé aussi loin qu'il est possible.

t) On appelle Courtiers ceux qui s'entre-mettent pour faire vendre des marchandises, pour faire trouver de l'argent, ou pour négocier des lettres de change. A Amsterdam il y a des Courtiers jurés, dont les livres sont preuve dans les cours de Justice, & des courtiers

tiers'). Le moyen le plus sûr de le faire fleurir, c'est de le rendre utile ou agréable à l'étranger. Le commerce est actif lorsque l'Etat vend à l'étranger beaucoup plus de marchandises & de denrées qu'il ne lui en achete; il est passif si l'Etat achète plus qu'il ne vend. La comparaison du montant de la vente avec celui de l'achat est ce qu'on appelle balance: elle est difficile à déterminer"). On a beaucoup écrit sur cette matière: mais il est bien difficile de démêler la vérité dans ces écrits dictés par la passion, ou par la politique; sans parler des erreurs de calcul qui sont presque inévitables. Les registres de la douane"), & le cours du change ne suffisent pas toujours pour déterminer cette balance; la contrebande, fléau né des mauvais arrangements, est indéterminable. M. Gée calcula que l'Angleterre payoit annu-

ambulans qui négocient sans être autorisés: leurs droits sont fixés à 18 sous pour 100 livres de gros: à Hambourg le courtage est fixé à un pour mille.

u) Il faut se souvenir qu'on perd bien plus à ne pas exporter, qu'à importer autant qu'on exporte. Qui exporte fait travailler, qui fait travailler attire des ouvriers étrangers dès qu'il en manque, favorise la population, &c.

v) J'ai parlé ailleurs de ce qu'on peut dire du cours du change: quant aux registres de la douane, il faut remarquer, que les marchandises précieuses entrent fort aisement sans payer de droits; que c'est par le prix

ellement à l'Allemagne, aux pays du Nord, à l'Italie, à la Flandre, à la France, & à la Russie un excédent de 2220 mille l. St. Cette balance si défavorable, mais aussi purement imaginaire, fit soutenir au même auteur qu'au bout de cinq ans il n'y auroit plus un Scheling en Angleterre. Cette terreur panique gagna beaucoup d'esprits, mais pour peu de temps. Tout ce qui concerne le commerce, quant aux spéculations de la politique, dépend du développement de ce principe, que les productions de la terre fournissent le nécessaire *), que le produit

comme par la quantité des marchandises qu'on doit juger de la balance: qu'il faut faire entrer en ligne de compte les frais du transport; que si ce sont les nationaux qui gagnent le fret il faut retrancher ces frais du prix des marchandises qui entrent; que si ce sont les étrangers qui viennent prendre les marchandises du pays, il ne faut pas compter sur l'exportation ce que le fret ajoute au prix des marchandises qu'on exporte.

x) Le négociant n'est pas l'homme le plus utile à l'Etat: il ne crée point, comme le laboureur, de nouvelles richesses, de là il mérite moins de faveur.

y) L'activité de la circulation des espèces est l'âme du commerce & la source de l'abondance. On estime que les productions naturelles & celles d'industrie valent en France quatre milliards de livres, & il est de fait qu'il ne s'y trouve pas au delà d'un millard & demi d'espèces; la circulation rapide & le crédit florissant multiplient ces espèces ou plutot leurs fonctions. Un peu de dérangement dans cette circulation, un crédit momentané ébranle bien-tôt la machine, le pro-

de la circulation¹) fait naître l'abondance, & que les trésors de l'étranger donnent le superflu. Il s'ensuit de là, que la culture des terres est plus essentielle que le commerce; & que tout commerce qui ne fait pas hausser le prix des terres est un commerce déstructif & vicieux²).

§. XLVII.

La Navigation.

En cherchant les raisons qui ont fait passer insensiblement le commerce des Vénitiens,

priétaire ne vend plus ses productions, l'industrie languit faute de consommation, & il faut bien du temps pour remettre l'abondance.

2) Il faut se souvenir qu'en fait de commerce, comme en fait de politique, il est plus dangereux d'abuser des principes vrais, que d'en suivre de faux. C'est donc à ceux qui gouvernent, à diriger l'application de ces principes, en songeant que si le commerce a pour but d'acquérir des richesses, il ne faut pas croire que l'or & l'argent soient des richesses réelles, & s'imaginer que les profits du négociant, soient toujours les profits de l'Etat. En Espagne, en Portugal & en Russie, c'est le Souverain qui gagne le plus au commerce, en Angleterre & en Hollande c'est l'Etat en général; dans quelques villes libres, & dans quelques autres Etats ce sont les négociants qui s'enrichissent. D'excellents ouvrages sur le commerce commencent à répandre beaucoup de jour sur un sujet qu'on a longtemps abandonné aux spéculations des praticiens. Ce vieux préjugé que les hommes de génie, dit un homme célèbre,

des Génois, & des Villes Aniséatiques entre les mains des Portugais & des Espagnols, & après cela entre celles des Anglois & des Hollandois, on trouvera que la Navigation a décidé de la supériorité. Les Anglois doivent tout à ce fameux acte, qu'un auteur a appellé le Palladium du commerce Anglois. Cromwel s'aperçut que la liberté qu'avoient les étrangers de porter en Angleterre les marchandises de leur pays, étoit cause qu'ils faisoient une bonne partie du commerce de la Nation: plein de cette idée, il fit passer un Bil qui interdisoit aux Hollandois

ne font pas propres aux affaires, préjugé repandu avec soin, & transmis d'âge en âge par les fots de toutes les nations, est bien réfuté par les recherches profondes de tant d'habiles gens.

a) Il n'y a que l'argent, l'indigo, & la cochenille qui peuvent entrer en Angleterre sur tels vaisseaux que ce soit: ce sont les seules marchandises en faveur des quelles on a dérogé à l'acte de navigation. Les Anglois sont si scrupuleux là-dessus, qu'ils font même des injustices à cet égard: ils ne reconnaissent pas, par exemple, le sapin comme une production de la Poméranie, & ne permettent pas par consequent aux Stettinois d'en faire passer en Angleterre sur leurs vaisseaux.

b) Les ports de Hollande ont beaucoup de défauts: les eaux y restent gelées fort longtemps; elles y sont fort basses (surtout à Amsterdam, le port le plus important de toute la Hollande,) & c'est ce qui est cause que les grands vaisseaux ne peuvent y entrer qu'après

landois l'importation de toutes les marchandises, qui n'étoient pas des productions de leur pays, ou qui n'y avoient pas été fabriquées. Charles II alla plus loin, & fit publier en 1660 cet acte de navigation, qui tendoit à exclure tous les étrangers du commerce que les sujets Anglois pouvoient faire par eux mêmes^{1).} Un grand commerce demande nécessairement une marine; & une marine suppose des ports, des matelots, & des vaisseaux. L'entretien des ports & leur sûreté, ainsi que leur commodité, sont des objets très-importans^{2).} Dans les

avoir été déchargés & les petits qu'avec le flux. Aussi les bas fonds des atterages de la Hollande, & le peu de fond de ses ports obligent ils les Hollandois à donner aux vaisseaux une forme ronde & large de fond: ces vaisseaux enfoncent moins dans l'eau, ne vont bien que quand le vent est très-favorable, & ne résistent point assez aux vents contraires. Voilà pourquoi les vaisseaux hollandois vont plus lentement, sont obligés de changer de direction, & d'attendre le vent pour partir. Malgré cet inconvénient les Hollandois font un grand commerce de mer. Ce qui le favorise beaucoup c'est l'empressement des étrangers à affréter leurs vaisseaux: c'est ce qui fait que cet inconvénient n'a point influé sur le prix des assurances. Une chose essentielle c'est le soin de faire régner une bonne police dans les ports: & à cet égard il y a d'excellens réglements en France: l'Ordonnance de 1681 passe pour un chef-d'œuvre, même en Angleterre. Les plus beaux ports du monde sont ceux de Toulon, de Goa & de Constantinople. Les

Tome II.

C



ports étrangers on a coutume d'avoir des Consuls^c). On appelle ports francs ceux où les vaisseaux de toutes les nations peuvent entrer chargés de toutes sortes de marchandises sans payer aucun droit^d). On entend par fanaux ou phares ces feux dont on se sert pour éclairer la nuit, les environs où les vaisseaux pour-

ports de l'Italie & de la Baltique ont les mêmes défauts que ceux de Hollande.

c) Les Consuls sont chargés de veiller aux intérêts de leur nation, & de juger les différens qui peuvent naître entre les mariniers de leur pays. Depuis 1697 il n'y a plus de Consuls François en Hollande, ni de Consuls Hollandois en France, on les appelle Commissaires de la Marine. La France a quinze Consuls en Italie, autant en Espagne & au Levant, dix-sept dans les îles de l'Archipel, cinq sur les côtes de Barbarie, & quatre dans les pays du Nord.

d) Il est bien sûr qu'un port franc attire beaucoup de marchandises & beaucoup de négocians: mais il ne l'est pas autant, qu'en général il soit de l'intérêt d'un Etat d'en avoir: cela dépend des circonstances. Les nouvelles publiques annonçoient en 1764 que la Cour de France ayant appris, que les Anglois avoient établi des droits de sortie & d'entrée dans les ports de Jersey & de Guernesey, avoient fait de Cherbourg un port franc. Il n'est pas douteux que les François n'eussent fait un coup de partie: mais j'ignore si le projet a été entierement exécuté.

e) Ces fanaux sont entretenus même en temps de guerre: ce sont ou de grandes lanternes entourées de carreaux de vitre, ou de feuilles de talc, au milieu des quelles sont placées plusieurs lampes de cuivre, qu'on

roient aborder ou échouer^c). Les bâtimens que le commerce de mer emploie sont appellés vaisseaux marchands^f). Leur grandeur^f) est estimée par le nombre de tonneaux qu'ils peuvent charger, & l'on entend par tonneau 2000 livres pesant^h): le Last est de deux tonneaux. On appelle fret, ou nolis le

allume à l'entrée de la nuit: ou bien ce sont de grands réchauds de fer, ou un amas de charbons de terre, &c. Les lanternes ne sont pas d'un grand usage: elles se noircissent, & n'éclairent bientôt plus.

f) Les vaisseaux de mer sont ou vaisseaux de guerre, ou vaisseaux marchands, ou vaisseaux armés moitié en guerre, moitié en marchandises. Les vaisseaux de guerre qui servent d'escorte aux flottes marchandes, sont appelés *Conserveres* dans les mers du Levant, & *Convoyis* dans celles du Ponant.

g) On estime la grandeur d'un bâtiment de mer par le moyen du jaugeage du fond de cale, qui est proprement le véritable lieu de sa charge. On évalue le tonneau à 42 pieds cubiques. Pour le commerce les gros vaisseaux ne sont pas les plus utiles: on a vendu la charge bien plutôt lorsqu'elle est petite & bien assortie, & l'on trouve bien plutôt charge entière pour le retour: d'ailleurs deux voyages sont plus utiles qu'un. Il faut cependant observer, que pour le Nord il faut de gros vaisseaux: pour l'Amérique les bâtimens de cent à deux-cents cinquante tonneaux sont les meilleurs.

h) On compte un tonneau pour 2000 lb. pesant, parce que rempli d'eau de mer il en pese autant; il faut prendre garde qu'ici le mot tonneau ne signifie qu'un poids, & non un vase quelconque. Le Last signifie ordinairement un poids, qui varie entre 30 & 45 quintaux.

prix ¹⁾) du transport. Lorsque le bâtiment contient tout ce qu'il peut porter, on dit que la charge est entière; autrement il n'y a que demi-charge. Le Ballast est un amas de cailloux ou de sable qu'on met à fond de cale, pour que le vaisseau demeure en assiette, lorsqu'il n'a point sa charge entière. Les vaisseaux marchands prennent un congé de l'amirauté ²⁾). Le bourgeois d'un vaisseau est le propriétaire qui le loue, ou le donne à fret. L'équipage est un nombre d'hommes destinés à la conduite & à la défense du vaisseau: il est composé de gens de guerre, d'officiers, de matelots, de garçons (autrement nommés moufles ou gourmets), du pilote & du contre-maitre. On entend par avaries les accidens arrivés aux vaisseaux & aux marchandises depuis le chargement jusqu'au déchargement: il y en a de simples, ce sont les dépenses extraordinaires faites pour le vaisseau ou pour les marchandises; il y en a de grosses ou communes, ce sont les dé-

le quintal pris pour cent livres: quelquefois on entend aussi par là une certaine quantité de grains: quelquefois encore ce que nous appellons ballast.

¹⁾ L'affrètement est la convention faite entre un marchand & le propriétaire d'un navire pour le louage de ce navire: on l'appelle aussi *notissement*. Le contrat même est ce qu'on appelle charte-partie; & lorsqu'on n'affrète pas le vaisseau, mais qu'on y charge seulement

penses extraordinaires faites, & le dommage souffert pour le salut commun des marchandises, & du vaisseau, comme, par exemple, ce qui a été donné à un pirate par composition, ce qu'on a jeté à la mer pendant la tempête, &c. Enfin il y a de menues avaries, ce sont les dépenses faites pour le laminage, le tonnage, & le pilotage, en entrant dans les havres & dans les rivieres, ou en sortant. Ces avaries sont ou sur le compte du propriétaire du navire, ou sur celui qui l'affrete, ou sur le compte de l'un & de l'autre : chaque pays a ses réglementz à cet égard. Pour ne pas courir tous ces risques, & quelques autres, on a inventé l'affurance, qui n'est autre chose qu'un contrat passé entre un assureur & un homme qui fait une entreprise maritime : par ce contrat le premier se charge de tous les risques¹⁾, promet en cas de perte de restituer ce qui est perdu, & reçoit pour les risques qu'il court un intérêt de 3 à 10 pour cent de la valeur de ce qu'il assure.

des marchandises ; l'acte, signé du maître qui reconnoît les y avoir chargées, s'appelle *connoisement*.

A) Les vaisseaux armés en guerre, en tout ou en partie, prennent, outre le congé, une commission pour aller en course, sans quoi le capitaine seroit traité comme forban ou pirate.

1) On a trouvé en France, par le dépouillement des registres de la Marine, que pendant dix-huit années de

Il regne en Angleterre à cet égard un grand abus; c'est qu'on ferme les yeux sur l'avidité de ces négocians qui assurent en temps de guerre les vaisseaux ennemis. Le commerce, qu'il importe le plus à une Puissance maritime de chercher à étendre, c'est celui des marchandises qui demandent un grand nombre de vaisseaux, à quelque bas prix que soient d'ailleurs ces marchandises; la raison en est que le fret est le gain le plus sur "m), & qu'il est de l'intérêt d'un état maritime d'avoir beaucoup de vaisseaux, & beaucoup de matelots.

§. XLVIII.

Les Compagnies de Commerce.

C'est aux Portugais qu'on doit la découver-

paix les risques de mer ont été d'un vaisseau sur cent quatre vingt, à quoi si l'on ajoute les avaries, les risques peuvent être d'un & demi pour cent: les assureurs content un vaisseau perdu sur cent.

m) Les Hollandais l'emportent à cet égard sur toutes les nations de l'Europe: le cabotage qu'ils exercent sur les côtes de France est le fruit de leur économie; le fret sur les vaisseaux hollandais coûte un sixième moins que sur les vaisseaux françois, cependant la construction des vaisseaux françois est plus solide, sur tout par le devant, & les vaisseaux hollandais dureroient moins qu'ils ne font, si on n'en prenoit pas un si grand soin. Dans les gros temps, s'ils sont près des côtes, ils sont plus sujets à périr que les vaisseaux françois, parce

te de la route des Indes orientales par le Cap de Bonne Esperance, & aux Espagnols la découverte des Indes occidentales. Les François ont voulu s'approprier l'une & l'autre; ils prétendent, sur la foi de quelques historiens, qu'avant que Jean de Béthencour, gentilhomme Normand, eut fait en 1417 la conquête des îles Canaries, les François avoient pénétré jusqu'à la côte d'or: ils prétendent encore qu'un pilote de Biscaye avoit été jetté par la tempête, en 1484, sur les côtes d'une des îles de l'Amérique: mais ces faits sont peu constatés. Quoi qu'il en soit, ces découvertes ont donné naissance à un nouveau commerce, dont les difficultés & les risques ont demandé de fortes entreprises, & ont fait naître ces associations de

qu'il dérivent d'avantage, ce qui les oblige à mouiller, & leur salut depend alors de bons cables. Pour juger des sommes considérables que les Hollandais font circuler par le moyen de cette seule branche du commerce d'économie, il suffira de savoir que les frais de voyage d'un vaisseau qui part de Batavia pour la Hollande, montent à soixante mille florins. Ce gain que produit le fret n'est pourtant réel que pour une nation qui ne peut pas employer chez elle les hommes dont elle fait des matelots: car si ces hommes pouvoient trouver dans le pays le travail nécessaire à leur subsistance, le commerce d'économie seroit une perte réelle: les François perdroient certainement à le faire.

riches négocians qu'on appelle *Compagnies*. Ces compagnies sont octroyées ou privilégiées par le Souverain, à condition de suivre certains réglements, & de payer un certain droit. Communé.

n) On appelle actionnaires tous ceux qui ont des actions: communément ils n'ont voix délibérative, dans les assemblées de la compagnie, que lorsqu'ils en ont un certain nombre, & ils ne peuvent être élus Directeurs, que lorsqu'ils en ont un plus grand nombre. On peut s'intéresser de deux manières aux entreprises d'une compagnie, ou par une action simple, & alors on court tous les risques, & on participe à tous les profits; ou par une action rentière, & alors on a pour sûreté de son capital tous les fonds de la compagnie, on ne court aucun risque, mais on ne participe point aux profits; on ne jouit que d'un intérêt fixe, que la compagnie paye à ses créanciers. La part du profit, qui revient aux actionnaires, est ce qu'on appelle dividende. Il y a à cet égard différens réglements qui limitent le profit des actionnaires: c'est ainsi que la compagnie du Mississippi n'accordait une part dans ses profits qu'à ceux qui avoient 50 actions, & ne payoit à ceux qui en avoient moins, qu'un intérêt de 3 à 4 pour cent. La compagnie du Sud en Angleterre fit la même chose. L'une & l'autre éprouverent les fâcheuses suites de cet arrangement: l'agiotage vint rehausser le prix des actions au-delà de ce qu'il étoit possible d'imaginer, & les actionnaires en achetèrent à tout prix pour compléter le nombre des 50 dont ils avoient besoin pour avoir part aux profits de la Compagnie.

o) De toutes les compagnies Hollandaises, & même de toutes celles de l'Europe, la plus riche & la plus fameuse est celle des Indes orientales. Quelques négocians de la Zélande équipèrent en 1592 un vaisseau, qu'ils vouloient y envoyer: il devoit prendre cette route

ment la somme totale, destinée à l'entreprise, est divisée en plusieurs petites sommes, qu'on appelle actions ¹⁾). Les compagnies de commerce, les plus florissantes sont celles des Hollandois ²⁾), &

si peu connue par le Nord de la Tartarie, & doubler ensuite le Japon pour arriver à la Chine. Cette entreprise ne réussit pas : mais peu après ces mêmes négocians se déterminerent, avec quelques autres, à équiper quatre vaisseaux, qui doublèrent le Cap de Bonne-Esperance, & arrivèrent heureusement aux Indes ; ils furent de retour au bout de deux ans & quatre mois, & rapporterent quantité de marchandises, dont la vente cependant ne leur donna aucun profit. Malgré ce mauvais succès, il se forma une compagnie à Amsterdam, qui fit partir huit vaisseaux : ceux-ci firent, à leur retour, des profits considérables ; & c'est ce qui porta les Etats-Généraux à établir, en 1602, la célèbre compagnie des Indes orientales, avec le privilége exclusif de faire le commerce des Indes, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'aux extrémités de la Chine. Le premier fonds de cette compagnie fut de 6459840 florins : Amsterdam y contribua le plus ; les négocians de cette ville fournirent la somme de 3674915 florins : la Zélande en fut pour 1333882 florins ; Delft pour 70000 florins, Rotterdam pour 177400 fl., Hoorn pour 266868 florins, & Enckhuysen pour 536775 fl. Avec cette somme on équailla deux flottes, l'une de quatorze vaisseaux, qui partit au mois de Février 1603 ; & l'autre de treize qui mit à la voile au mois de Décembre de la même année. En 1610 les profits furent répartis aux intéressés ; ils monterent à 75 pour cent ; & peu de temps après une seconde répartition rendit 50 pour cent. Cette compagnie est devenue redoutable en Orient ; elle a eu jusqu'à 160 vaisseaux de 30 à 60 canons. Son premier

comptoir est à Batavia, où il y a une garnison de mille hommes, & où réside le Gouverneur général: les principaux comptoirs, après celui de Batavia, sont à Tayanow dans la Chine, à Nangisacki dans le Japon, à Malaca, à Surate, à Amboine, à Ianchy, aux îles Moluques, à Atchin, à Ariacan, à Wingurla, à Ispahan en Perse, à Ceylon, sur la côte de Coromandel, à Palembang, &c. Tous ces comptoirs sont obligés d'envoyer, toutes les années, leurs comptes à Batavia & à la Chambre des Dix-sept en Hollande. Le lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux, qui vont ou qui reviennent, est au Cap de Bonne-Esperance. La direction de cette compagnie est entre les mains de soixante personnes divisées en six chambres: de ces chambres on forme une direction générale, qui est chargée de veiller aux intérêts communs, & qui est composée de 17 personnes. Ces directeurs résident, pendant six années consécutives, dans la ville d'Amsterdam, & les deux années suivantes elles tiennent leurs séances à Middelbourg. A l'expiration de l'ostroï, la Compagnie est obligée d'en solliciter un nouveau, & ce renouvellement lui coûte toujours beaucoup: en 1647 elle paya aux Etats Généraux la valeur de 1600 mille livres de France; depuis elle a payé encore plus. Elle a contribué quelquefois aux besoins de l'Etat: elle paye en Hollande les droits d'entrée sur toutes les marchandises des Indes, & 76 mille florins par abonnement pour les droits de sortie. Outre les marchandises de toute espèce qu'elle tire des Indes, elle fait le commerce exclusif des épiceries, & en débite deux fois plus aux Indes qu'en Europe. Elle fait vendre ses marchandises dans les villes, qui forment ces six chambres: lorsqu'on en vend 100 tonneaux à Amsterdam, on en vend 40 à Middelbourg, 30 à Rotterdam, 10 à Delft, autant à Hoorn, & à Enckhuyzen. Toutes ces marchandises se payent en argent de banque; la vente s'en fait deux fois l'an: la pre-

miere en octobre, novembre & decembre ; la seconde en février, & avril : il y a pourtant quelques exceptions pour quelques espèces de marchandises. Les vaisseaux qui reviennent des Indes partent de Batavia ; le premier envoi est de la fin de novembre ou du commencement de décembre : ceux du second envoi partent six semaines après les premiers, parce qu'ils attendent les vaisseaux qui reviennent de la Chine, du Japon, & de Bengal : ils relâchent tous au Cap de Bonne-Espérance, où ils restent à l'ancre cinq à six semaines, & arrivent en Hollande en Juillet & Août. La compagnie a dans les Indes pleine souveraineté, le pouvoir législatif, le droit d'envoyer des Ambassadeurs, de faire battre monnoie, de contracter des alliances & de faire la paix & la guerre. Le Gouverneur général vit avec la splendeur d'un prince fort riche. Les actions de cette compagnie ne furent dans leur origine que de 500 livres de gros, ou de 3000 florins argent de banque ; elles ont valu depuis jusqu'à 650 pour cent, c'est à dire qu'une action a valu jusqu'à 19500 florins. Pendant la guerre de 1672 elles tomberent à 250 pour cent, c'est à dire à 7500 florins : en 1765 elles valoient 4¹⁴, c'est à dire que l'action représentoit un fond de 12420 fl. argent de banque. Depuis 1605 jusqu'en 1661 la répartition annuelle fut, l'une portant l'autre, de trente pour cent ; ainsi dans l'espace de cinquante six ans le profit rendit quatorze fois le capital, & cela malgré les guerres qu'il fallut soutenir pour chasser les Espagnols & les Portugais, & malgré les frais énormes des établissements. Les profits ont bien diminué depuis. Ce qui a contribué à faire décheoir la compagnie de son ancienne splendeur, c'est 1) la trop grande étendue de ses possessions, 2) l'abondance excessive des productions de l'Orient, 3) le défaut d'économie, 4) le relâchement des employés, 5) la concurrence des autres nations, & 6) la perte de beaucoup de vaisseaux. Ce dernier

C 6

article mérite beaucoup d'attention: on a attribué ces pertes au manque de bons officiers de mer, au peu de soin qu'on prend pour la conservation des équipages, à ce qu'on charge trop les vaisseaux, au défaut de précautions pour éviter les ouragans de certaines façons, à ce que les pilotes hollandais ancrent mal, & enfin à la construction particulière des vaisseaux de cette nation. Quant à cette dernière raison, il faut remarquer que la compagnie n'a jamais pu faire construire d'autres vaisseaux à cause des atterragens en Europe. Quoiqu'on ne puisse accuser les Directeurs, comme on le fait en France & en Angleterre, de s'enrichir aux dépens des intéressés, on peut leur reprocher de n'avoir pas soin qu'il regne une meilleure police dans leurs comptoirs aux Indes. Les gens au service de la compagnie font serment de ne pas commerçer pour eux: mais ils faussent leur serment. On impute aux capitaines de vaisseaux de vendre aux Indiens jusqu'aux cables qui se trouvent dans leurs approvisionemens.

On estime les envois de la Compagnie à deux ou trois millions, & les retours à seize ou dix sept; par où il paraît que les dépenses sont trop fortes, sans qu'elles répartitions feroient plus considérables. Il paraît encore par-là, que la Compagnie fait valoir les productions de l'industrie Indienne aux dépens de l'industrie Européenne. Pour remédier à tous ces abus, il faudroit commencer par faire observer une bonne police, introduire une juste subordination, récompenser le mérite, punir les coupables: il faudroit que les équipages fussent plus forts, que les Officiers de vaisseaux fussent distingués par des titres, afin d'engager des gens de famille à servir la compagnie; au lieu d'un maître de navire & de cinq pilotes il vaudroit mieux avoir un capitaine, deux lieutenants, & un pilote qui en auroit deux sous lui. Il faudroit encore qu'on empêchât les particuliers de surcharger de leurs marchandises la quille.

des vaisseaux, ce qui est très fréquent. Mais ce qui seroit encore plus nécessaire, ce seroit que la compagnie eût un établissement en deça de l'Equateur, afin que les vaisseaux puissent s'y rafraîchir; en allant droit d'Europe au Cap ils font un trop long trajet, pour que l'équipage arrive en bonne santé. Peut-être seroient-ils bien de relâcher à Saint-Jago, & dans certaines saisons de ne pas même toucher au Cap; il faudroit interdire aux vaisseaux depuis la mi-May jusqu'à la mi-Août l'entrée dans la baie de la Table; & comme pendant cet intervalle il faudroit un autre port sur les côtes d'Afrique, on pourroit se servir de la baie de Falso, qui est à leur bienéance. S'il étoit permis aux Hollandais de prendre de l'eau à Sainte Hélène, & de s'y pourvoir de vivres & de pâture, leurs équipages souffroient bien moins, & le bétail seroit mieux conservé: on a aussi pensé à l'île de l'Ascension.

La compagnie Hollandoise des Indes occidentales fut établie en 1621. Son commerce exclusif devoit s'étendre le long des côtes d'Afrique jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, & en Amérique depuis la pointe méridionale de Terre-Neuve jusqu'au détroit d'Anian. Peu après son établissement, elle devint plus puissante que la compagnie des Indes Orientales, parce qu'elle possédoit en Amérique, outre le Brésil, plusieurs îles très-importantes. Elle prit aux Espagnols & aux Portugais 545 vaisseaux, dont les charges furent estimées 90 millions de fl. Elle avoit armé 800 vaisseaux pour la guerre ou pour le commerce, & la dépense monta à 45 millions. Si la Compagnie eût trouvé au Brésil les mines d'or & de diamants ouvertes, comme il arriva aux Espagnols, lorsqu'ils s'emparèrent du Mexique & du Pérou, où les habitans favoient l'art de travailler aux mines; ou du moins si elle n'eût pas réparti tout le produit de ses prises entre les intéressés, mais qu'elle en eût employé une partie à étendre & à

des Anglois ¹⁾): celles des François ²⁾

fortifier ses colonies du Brésil, elle n'eût pas été obligée de se séparer. Mais ne pouvant maintenir de si vastes possessions, & s'étant engagée dans des dépenses excessives, elle fut obligée de renoncer à son entreprise. Une autre compagnie, formée des débris de la première, entra dans les mêmes droits, & fut composée des anciens participants & de leurs créanciers. Son premier fonds fut d'environ 630 mille florins: Amsterdam y entra pour quatre neuvièmes, la Zeelande pour deux, la Meuse, & la West-Frise, chacune pour un neuvième, la Frise & Grœningue ensemble pour un. L'assemblée générale se tient six ans de suite à Amsterdam; & ce temps expiré deux ans à Middelbourg. L'administration est dispendieuse. En conformité des réglementz qui furent donnés, il ne fut permis qu'à la Compagnie de faire le commerce des côtes d'Afrique: pour faire celui de Surinam, il falloit lui payer trois florins par Last de la charge des vaisseaux qui y vont, & qui en reviennent; & pour faire le commerce de Curaçao on devoit lui payer deux & demi pour cent de la valeur des marchandises qu'on y envoie & qu'on en retire. Les principaux établissemens de cette compagnie sont au Cap verd, à la côte d'or, à Curaçao, & dans les nouveaux Pays-Bas, situés entre la Virginie & la Nouvelle-Angleterre. Les actions de cette compagnie, qui étoient dans leur origine de six mille florins argent de banque, ont valu jusqu'à 95 pour cent, c'est à dire près du double. Dans la seite elles sont tombées jusqu'à 19 pour cent, & remontées dans la dernière guerre à 40; en 1765 elles valoient 36. Par le renouvellement de l'Ôtroi en 1730 les Etats accordèrent à tous les habitans des sept provinces la liberté de négocier, moyennant une certaine redevance, le long des côtes occidentales de l'Afrique, à l'exception d'un

ont souffert beaucoup de changemens : les

district de 60 lieues renfermant les forts & les loges. En 1734 cette clause fut levée, & la permission accordée pour toute l'étendue des limites prescrites dans l'octroi : il en est de même pour le commerce des Hollandais aux îles de l'Amérique, & avec la Compagnie du Levant.

Il y a encore en Hollande quelques autres compagnies, qui ont leurs réglements, & que l'Etat protège & dirige en quelque façon, mais qui n'ont point de privilége exclusif : telles sont la compagnie du Nord, celle de la mer Baltique, celle pour la pêche de la nouvelle-Zemble, celle du détroit de Davids & du Groenland, la compagnie du Levant, &c. Cette Compagnie du Levant est dirigée par une Chambre composée de huit Directeurs, d'un secrétaire, d'un visiteur de vaisseaux, &c. Elle a le droit d'inspection sur tous les vaisseaux qui partent pour la Méditerranée, & retire, au départ & au retour, un florin par last, & deux pour cent de toutes les marchandises venant de Smyrne & d'Alep. Les vaisseaux partant pour la Méditerranée doivent être au moins de 180 Lasts, de 24 Canons, & de 50 hommes d'équipage, & doivent partir au moins deux de compagnie.

v) La compagnie Angloise des Indes orientales tient le second rang, & tiendroit le premier si celle de Hollande ne faisoit le commerce exclusif des épiceries. Sa fondation est de 1599, & les quatre premiers vaisseaux partirent en 1601. Le service que les Anglois rendirent aux Peres, en chassant les Portugais de l'île d'Ormus, favorisa beaucoup leur commerce. Ce fut sous le regne de Charles II. que cette compagnie obtint le plus de faveur, & eut le plus de succès : toutes les cessions qui lui furent faites, la firent monter à un degré étonnant de puissance & de richesses : en 1674 on lui céda l'île de St. Hélène, qui devint l'entrepôt & le lieu de

rafraîchissement. Ses actions ne furent d'abord que de 50 livres St: elles doublèrent en 1676, parce qu'une partie des profits fut réunie au principal. En 1685, une des meilleures années, la vente rendit près de 270 mille livres St. & il resta au magasin pour la valeur de 67 à 68 mille livres St. de marchandises: la répartition pour les actionnaires fut de 25 pour cent. Le premier fonds de la compagnie étoit de 369891 l. St., en 1685 il fut de 739782 l. St.: & en y joignant les effets qui lui appartenioient, ce fonds étoit de 1703422 l. St. ce qui faisoit une augmentation de 130 pour cent. Différens malheurs qui arriverent à cette compagnie, & la guerre de 1689, la mirent à deux doigts de sa perte. Il fallut établir en 1698 une nouvelle compagnie, qu'on réunit à l'ancienne en 1702. Guillaume III lui donna une charte, & ses succès furent si rapides que son commerce sur-passa en quelque maniere celui de la première. Pour être membre de cette compagnie il faut être Anglois, ou se faire naturaliser, & payer un droit de cinq livres St. en se faisant recevoir. Tous les ans on élit un Gouverneur, un député-Gouverneur, & 24 Afflans. Pour être Directeur il faut avoir deux mille livres St. dans les fonds de la compagnie, & il en faut avoir 500 pour avoir voix dans les assemblées. La compagnie n'a en propre que quelques petits vaiffeaux, dont elle se sert aux Indes: les autres vaiffeaux appartiennent à des particuliers, & elle les affrette. Les envois sont de l'or en lingots, des louis de France, des pistoles d'Espagne, de l'argent en barres, des piastres, &c. cela fait ordinairement les trois quarts de la cargaison; le reste consiste en plomb, en fer, en canons, en poudre à canon, en mèches, en draps, en vif argent, en corail brut, en acier, en cuivre, en cordages, en étoffes de laine, en bas, &c. Les retours sont en poivre, en drogues, en café, en coton filé, en étoffes, en soies crues, en porcelaine, en thé, en salpêtre.

on accuse la Compagnie de vendre cette dernière marchandise presque au double de ce que les négocians, si le commerce étoit libre, pourroient la vendre. Les principaux établissemens sont à Surate, au Golfe de Bengale, en Perse, & sur les côtes de Coromandel. La Compagnie a encore des comptoirs à Ispahan, à Gamron, à Guzurate, à Amadabat, à Cambaye, à Calicut, à Agra, à Granganor, à Ougli, à Canton, à Tunquin, &c. Bombaï appartient en propre à la compagnie: le port de cette ville est un port franc: mais l'endroit le plus important est Madras, situé à 30 miles de Pondicheri: le Gouverneur y réside. La nouvelle compagnie prête à l'Etat, lors de son établissement, deux millions de livres st, à huit pour cent, & après qu'elle fut réunie à l'ancienne, les deux compagnies, n'en formant plus qu'une, prêterent à l'Etat, la sixième année du regne de la Reine Anne, 1200 mille livres st. Par un acte de la troisième année du regne de Georges II, l'intérêt de cette dernière somme fut réduit à 4 pour cent; en 1749, à trois & demi; & en 1757 à trois. Outre ce prêt, la Compagnie en fit un autre dans la même année de 200 mille livres st, qui ne devoient point porter d'intérêt; & dans la dix-septième année de ce regne elle prêta à l'Etat un million à trois pour cent. Comme les actions du premier Stock ou capital, qui fut de deux millions, & dont la compagnie paye aux actionnaires 7 pour cent, sont plus lucratives que les autres, elles circulent sur le pied de 180 à 190 livres sterl, quoiqu'elles n'aient été dans leur origine que de 100. La dernière prolongation de la compagnie est de 1744; à la faveur d'un prêt d'un million de l. st. à trois pour cent, son privilége qui devoit expirer en 1766, fut prolongé jusqu'en 1780.

Ce ne sont pas les vaisseaux de la compagnie qui font le commerce d'Inde en Inde; elle laisse presque tout

ce commerce à des particuliers de Madras, à ses Directeurs, & à ses commis. On en peut juger par le produit de la douane de Madras; toutes les marchandises qui y entrent, & qui ne sont pas pour le compte de la Compagnie, payent cinq pour cent de droits d'entrée, & ce produit monte à plus de 80 mille pagodes. La Compagnie doit, en vertu de ses règlements, charger en marchandises, du cru d'Angleterre, la valeur de dix pour cent de tout ce qu'elle charge: il lui est encore enjoint de ne pas charger au delà de 300 mille l. st. en matières d'or ou d'argent, & de prouver, six mois après le retour de ses vaisseaux, qu'elle en rapporte autant: elle ne remplit ni l'un ni l'autre de ces engagements. Quant à l'état de ses revenus & de ses fonds les auteurs anglois ne sont pas d'accord: l'esprit de parti & l'intérêt répandent de l'incertitude sur les rapports des personnes les plus instruites. Le détail suivant, s'il n'est pas entièrement exact, suffira cependant pour donner une idée de la richesse de cette Compagnie. Les revenus de 1765 furent 1) de Bahar 700 mille livres Sterling; 2) de Bengale 1275 mille; 3) du pays de Burdwan 625 m. 4) du péage de Calicutta 18750. 5) en droits sur le betel, le sel, & le tabac 112500. 6) une dette payée de 562500. Somme, 3893750 l. st. Les dépenses de la même année furent pour 1) l'armée 585 mille, 2) les munitions de guerre 40 m. 3) la marine, 45 m. 4) la liste civile 200 m. 5) les fortifications 100 m. 6) les bâtiments & les barraques 75 m. 7) le Roi 325 m. 8) le Nabab 667500. 9) des dettes payées 900 m. 10) des bonifications 262500: Somme 3200 m. l. st. L'excédent est donc de 693500 l. st. Si l'on ajoute à ce surplus 450 m. l. st. que doit le Nabab d'Arcote, 250 m. que doivent les François pour l'entretien des prisonniers, 200 m. en marchandises dans les magasins de la Chine, 650 m. en marchandises envoyées aux Indes, & 6800 m. pour les immeubles & les marchan-

dises que la Compagnie possede en Angleterre : on voit que la Compagnie est riche de 8350 m. l. st. & d'un revenu considerable. Mais s'il est vrai qu'elle doit à son tour 8232500, cet édifice n'est pas aussi solide qu'il le paroît ; car le revenu dépend de tant de circonstances différentes qu'on ne peut pas y faire fond.

La Compagnie envoie tous les ans, l'un portant l'autre, vingt sept vaisseaux aux Indes ; elle en envoia autant une de ces dernières années, savoir cinq à Bengale chargés de marchandises achetées pour 95 mille l. st. & vendues pour 125 m. ; deux à Madras, dont la charge coûtait 21 m., & la vente rendit 28 m. ; cinq à Bombaïe, dont la charge revenoit à 150 m., & la vente produisit 200 m. quinze pour la Chine, dont la charge 210 m., & la vente 280 m. : outre cela la Compagnie envoie encore à la Chine 400 Lasts de poivre, qui ont coûté 50 m., & qui en rendent 100 m. Le profit fut donc de 207 m. l. st. Ces mêmes vaisseaux de retour en Angleterre avoient chargé, savoir ceux de Bengale en marchandises pour 540 m. prix d'achat, & 1175 prix de vente ; ceux de Madras pour 136 m. prix d'achat & 200 m. prix de vente ; ceux de Bombaïe pour 175 m. prix d'achat & 250 m. prix de vente ; & ceux de la Chine pour 450 m. prix d'achat, & 1800 m. prix de vente : le profit fut donc de 2124 mille livres sterlings. Ces marchandises avoient payé en Angleterre 600 m. l. st. de droits d'accise, & le fret avoit coûté 432 mille.

Pour donner encore une idée de ce qu'il en coûte à la Compagnie pour l'entretien des Gouverneurs, des Directeurs, Présidens, &c. : je rapporterai ici que le Président de la nation Angloise à Surate, qui a l'inspe^ction sur tout le commerce de la Compagnie dans les parties septentrionales de l'Inde, a 300 l. St. d'appointemens, sa maison & sa table payées ; il a une vaisselle aux dépens de la Compagnie, il tire de gros profits du commerce qu'il fait, il ne fort jamais que bien ac-

compagné; en cérémonie il se fait traîner par des bœufs qui vont l'amble, & qui marchent plus vite que des chevaux: & préside au conseil, composé du teneur de livres, du pourvoyeur des vaisseaux, & de quelques facteurs.

La Compagnie Angloise d'Afrique fut d'abord gouvernée comme celle des Indes orientales: son privilége étoit exclusif; elle avoit un gouverneur & des directeurs: chaque année elle envoyoit dix à douze navires, du port de 150 tonneaux ou environ, qui chargeoient des ouvrages de fer, de la poudre à canon, des toiles de coton, &c. & rapportoient de la poudre d'or, des dents d'élephants, de la cire, des cuirs. Outre cela elle faisoit la traite des Negres pour les colonies de la Jamaïque, des Barbades, &c. Ce premier établissement est de l'année 1661. Sous le regne de Guillaume (la neuvième année) toutes les possessions de cette compagnie lui furent confirmées: mais on ouvrit en même temps ce commerce à tous les sujets de l'Angleterre; il ne resta plus qu'un certain droit à payer à la Compagnie, qui se chargea de l'entretien des troupes & des forts: l'or & les Negres furent cependant exemptés de ce droit, & on accorda à tous les particuliers de faire le commerce de l'or, & la traite des Negres, sans rien payer à la Compagnie: ce sage règlement fit qu'au lieu de six-mille Negres qu'elle enlevoit dans les meilleures années, cette traite passa dans la suite beaucoup au delà de vingt mille, & alla même jusqu'à trente. Pour encourager la Compagnie, l'Etat lui fit annuellement une gratification de dix mille livres st. Ces arrangements durerent jusqu'en 1750, où l'on introduisit une nouvelle forme de régie: la Compagnie fut comme dissoute, & l'Etat lui remboursa 1121421 l. 3, sh. 3 d. st. par forme de dédommagement. Le long de la côte d'or, les Anglois se sont rendus maîtres de l'île d'Anamabou, qui étoit autrefois le rendez-vous général des vaisseaux de toutes les nations qui font le commerce de l'Afrique.

La Compagnie du Sud, formée en 1710, obtint le commerce exclusif de l'Amérique le long des côtes orientales & occidentales des colonies Espagnoles: elle se chargea de l'acquit de neuf millions de dettes nationales, dont l'intérêt fut assigné à six pour cent. A la paix d'Utrecht, la cession que lui fit la France de l'affento, lui donna une nouvelle vigueur. En 1723 les sommes que l'Etat lui devoit, montoient à 33802483 £. st.: la moitié de cette somme fut regardée comme un emprunt de la Compagnie, & les créances de cette moitié furent appelées annuités de la mer du Sud; on leur assigna un intérêt de cinq pour cent jusqu'en Juin 1727, & depuis cette date jusqu'à l'entier remboursement un intérêt de quatre pour cent: l'Etat faisoit pour cet effet à la Compagnie une remise annuelle de 845062 livres £. st. L'autre moitié fut déclarée capital ou Stock de la Compagnie: les profits de son commerce devoient être partagés entre les actionnaires, avec ce qui resteroit de l'argent payé par l'Etat pour les annuités. La Compagnie obtint, en même temps, de celle des Indes orientales la permission de faire le commerce de Madagascar, &elle fut envahir celui des colonies Espagnoles de l'Amérique, par la permission qu'elle avoit obtenue, à la paix d'Utrecht, d'y envoyer tous les ans un vaisseau de 500 tonneaux chargé de marchandises qui devoient y être vendues en temps de foire; droit que le traité d'Aix la Chapelle ne lui laissa plus que pour quatre années.

La Compagnie Angloise de Turquie ou du Levant fut établie dans les dernières années du règne d'Elizabeth. Jacques I. lui donna en 1606 de nouveaux règlements, & lui accorda beaucoup de priviléges. Il fut statué que tout marchand n'ayant pas 26 ans, & n'étant pas sorti d'apprentissage, ne pourroit être reçu dans la Compagnie, que l'année après, en payant 25 liv. £. st, que ceux qui auroient au dessus de 26 ans en payeroient

50, que les enfans des intéressés, les associés, & les apprentis, qui auroient servi l'espace de trois ans, pourroient être admis à la fin de leur apprentissage moyennant 20 Schelings. Dans la suite le Roi Charles ordonna que personne, demeurant en deça de 20 miles de Londres, ne pût y être admis, qu'il ne fût bourgeois de Londres; on exclut encore les détailleurs. Cette Compagnie, qui n'avoit point de caisse commune, étoit composée d'un certain nombre de négocians qui traſiquoient chacun pour leur compte; ils n'étoient tenus que d'observer quelques réglemens, & de payer quelques droits, dont le produit étoit destiné aux dépenses & aux affaires communes. On lui accorda le droit de présenter à la Cour, l'Ambassadeur que le Roi d'Angleterre envoyé à la Porte, & d'élier les Consuls de Smyrne & de Constantinople. En 1754 cette compagnie, qui avoit ses amis & ses ennemis, fut séparée en quelque façon: son commerce fut ouvert à tous les négocians, par un Bill du Parlement du 24 Juin, moyennant 20 l. St. une fois payées: permis à eux de faire le commerce du Levant comme bon leur sembleroit, de faire partir des vaisseaux de tel port qu'ils jugeroient convenable, pourvu qu'ils observassent les réglemens publiés sur les marchandises de contrebande pour la sortie & pour l'entrée, &c. Il est bien sur que l'intérêt de l'Angleterre demandoit que ce commerce fût rétabli: il dépérissait entre les mains de cinquante gros négocians de Londres, dont il n'y en avoit que quarante qui envoyassent des marchandises au Levant, ce qui ne pouvoit que faire porter fort haut en Angleterre celles du Levant, & mettre les françois en état de pousser leur commerce aux échelles. Ce commerce du Levant occupe environ 25 vaisseaux, qui depuis la sixième année du regne de George I n'osent charger que dans les ports du Grand-Seigneur. Les envois sont en draps, en serges, en tain, en plomb, en cochenille, & en argent: les re-

tours sont en soie crue, en noix de galle, en poil de chevre, en coton, en maroquins, en cendres, en favon, en gommes, en drogues, &c.

La Compagnie de la Baye de Hudson fut établie en 1670. On lui accorda en pleine & perpétuelle propriété toutes les terres voisines de cette baye, ainsi que le commerce exclusif des pelleteries. Son premier fonds né fut que de 10500 livres St: les profits furent immenses: elle les cacha avec soin, & s'en servit à tripler ses fonds en 1690. Elle fit une opération semblable en 1720: & son fonds se trouva alors de 103500 l. St. Le nombre de ses actionnaires n'est que de 90, & on l'accuse de n'avoir pas fait tout le commerce qu'elle aurait pu faire, pour tirer de plus grands profits avec moins de peine & de risques.

Outre ces Compagnies, il y en a encore d'autres en Angleterre: parmi ces associations de négocians une des plus anciennes est celle qu'on appelle compagnie de Hambourg. Il y a une compagnie de Moscovie, une du Nord autrement dite de l'Est, une de la Baltique, une du Groenland, une pour la pêche du hareng, &c. Nous ferions trop longs si nous entrions dans le détail de l'état & des opérations de ces Compagnies: nous ne nous sommes peut-être que trop étendus sur les autres.

q) Il faudroit un ouvrage entier pour donner une idée des compagnies françoises, & des révolutions qu'elles ont souffertes. Le premier établissement de la Compagnie des Indes orientales est de 1664; on ne peut rien voir de plus beau que les réglementz qu'on lui donna: malgré cela elle ne put se soutenir. L'établissement de la Compagnie des Indes occidentales ne fut pas plus heureux: au bout de dix ans les patentz furent révoquées, le Roi remboursa les actionnaires, & réunit à son domaine toutes les îles & terres qu'il avoit cédées à cette compagnie. En 1717 on établit la Com-

pagnie d'Occident, à laquelle on incorpora celle du Canada, & l'année suivante celle du Sénégal: peu après on y joignit encore celle d'Orient, celle de la Chine & celle de St. Domingue. Ces différentes compagnies réunies prirent le nom de Compagnie des Indes: à cet établissement se joignit en 1719 le fameux Système, ou négoce des actions du Misissipi. On crut alors que cette compagnie avoit atteint le plus haut degré de fortune: on lui confia en 1720 l'administration de la banque royale; & le Sieur Law qui n'avoit point été écouté en Angleterre, & qui s'étoit retiré en France après avoir tué Wilson en duel, en fut déclaré directeur général. Ce Law n'étoit point un fripon, & on ne peut l'accuser d'avoir conçu des projets impossibles, mais il fut trompé. Il étoit riche en arrivant en France, il quitta pauvre, & mourut endetté. Aujourd'hui bien des mystères d'iniquité sont éclairés, quoique certaines anecdotes ayent échappé à la presse. Les billets de banque ayant perdu leur crédit, les actions de la Compagnie perdirent le leur bientôt après. Il fallut recourir à toutes sortes de moyens: Law se sauva, quand il les eut épuisés, les directeurs en second furent démis de leur charge, & on examina les manœuvres de quelques agioteurs. On distingua, le plus qu'on put, les actionnaires dont les actions représentoient des fonds réels & effectifs, de ces agioteurs dont la fortune rapide n'étoit due qu'à la fourberie ou au fanatisme; on fit partir plusieurs Sous-directeurs, écrivains, & commis pour aller travailler aux cargaisons des vaisseaux destinés au commerce de la Compagnie, à qui l'on avoit donné de nouveaux directeurs. En 1731 la Compagnie remit au Roi le Misissipi. Depuis elle a joui en propre des établissements qui sont dans les Indes orientales & en Afrique, & c'est au port l'Orient qu'elle a fait faire ses embarquemens, & qu'elle a ses magasins. Relévee de ses malheurs, elle fit bientôt de riches retours:

dès l'année 1734 la vente au port l'Orient produisit dix-huit millions, & en 1740 vingt-huit. Pondicheri, situé sur la côte de Coromandel, & le principal établissement des François, étoit la résidence du Gouverneur, & le centre du commerce. La Compagnie avoit dès comptoirs à Ougli, à Odia, à Carcal, à Tiroumale, à Patnam, &c. Le Gouverneur devoit rendre compte de son administration aux directeurs & aux syndics, à qui il falloit envoyer tous les ans les livres de régie. Mais l'esprit de conquête ayant saisi M. Dupleix, gouverneur de Pondicheri depuis 1742 jusqu'en 1754, la Compagnie ne fit que des pertes, & son commerce fut au moment de sa ruine totale. M. Godeheu, qui du temps de M. Dupleix fut envoyé à Pondicheri, fit, inutilement tout ce qu'il put pour rétablir les affaires, & M. de Léry qui succeda au dernier dans la place de gouverneur ne fut pas plus heureux. La dernière guerre a de nouveau jetté la Compagnie dans de grands embarras. Le Roi, pour la soutenir dans ces momens de crise, lui fit présent, en 1763, de 12000 actions qui lui appartenloient, à condition que la Compagnie lui remît l'île Bourbon & l'île de France, que sa Majesté vouloit faire administrer, comme les autres colonies, par le département de la Marine. Avec cela le Roi déclara exclusif le privilége de la Compagnie, ordonna que les places de Directeurs & de Syndics fussent à vie, & supprima la charge de Commissaire royal. Cependant Chandenagor, qui étoit une place forte, est ouverte aujourd'hui; Pondichery est détruit, ainsi que la plus grande partie des comptoirs sur terre ferme: est-il étonnant après cela que cette Compagnie n'ait pu se soutenir, & qu'il ait fallu en venir à la dis-soudre en 1769. Cette ressource devoit naturellement déplaire aux Hollandais, qui ont offert à la Compagnie un emprunt considérable à trois pour cent si cela pouvoit la soutenir. En général, le commerce des François éprouve beaucoup d'obstacles aux Indes: le Nabab

Tome II.

D

Danois'), les Suédois'), les Portugais'),

de Bengale a fait publier diverses ordonnances défavorables aux François, aux Hollandais & aux Danois, comme par exemple une défense aux tisserans de travailler, pendant quelques mois de l'année, pour d'autres que pour les Anglois; une défense aux Européens, dont les Anglois sont exceptés, de pénétrer dans les terres pour faire des achats; une imposition de nouveaux droits, &c. En ajoutant à cela le vice radical de toutes les Compagnies françoises, qui est le désir de recueillir trop tôt, & le peu d'harmonie entre les principaux intéressés, on ne sera pas surpris si leurs succès ne sont pas durables. Les bilans que la Compagnie a présentés aux actionnaires n'ont jamais donné un état réel. En 1756 le bilan annonçait un fonds de 297 208 795 livres, mais en retranchant les fonds morts, les mauvaises dettes, le capital des rentes viagères au denier dix, ce fonds se trouvoit réduit à 138 215 725 livres. Une faute dangereuse que commit la Compagnie, ce fut de déterminer arbitrairement les dividendes, & de les porter trop haut: en 1722 ils furent de cent livres par action, ce qui faisoit une somme de 5600 mille livres, tandis que le revenu certain n'étoit que de 3300 mille, & il n'étoit pas possible de prendre le surplus sur les bénéfices du commerce.

*) Les Compagnies Danoises sont 1) la Compagnie des Indes Orientales, établie en 1616 par un Hollandois mécontent, nommé Boschower: dès l'année 1618 elle équipa deux vaisseaux, & deux ans après elle acheta Tranquebar, & bâtit le fort de Dansbourg. En 1624 ses fonds ne montaient qu'à 189614 fl. Elle fut renouvelée en 1698, & subit en 1732 & en 1744 quelques changemens. Dans l'espace de quatorze années, depuis 1731 jusqu'en 1745, elle fit partir, pour la Chine & les Indes Orientales, trente & un vaisseaux, dont la char-

les Espagnols *), & les Russes *) en ont aussi

ge en argent montoit à 3714535 écus Danois, & en marchandises à la valeur de 258938 écus: dans le même espace de temps, il entra dans les ports du Dannemarc vingt quatre vaisseaux, dont la charge en marchandises fut évaluée à 7470761 écus. L'état gagna autant que la Compagnie, puisque de ces riches retours le Dannemarc en exporta pour 6166432 écus. En 1735 cette Compagnie augmenta son fonds de 300 mille écus. Ce fonds est divisé en 1600 actions de 375 écus: c'est le Stock ou capital de la Compagnie: outre cela il dépend des actionnaires de s'intéresser, par des avances, aux vaisseaux qu'on fait partir. 2) La première Compagnie d'Islande, établie à Copenhague en 1619, ne se soutint pas longtemps: le Roi préséra en 1733 d'affirmer les vingt trois ports de cette île (y compris ceux des îles de Westmanoe) à différens négocians. Dix ans après d'autres négocians formerent une nouvelle Compagnie qui obtint le commerce exclusif de l'Islande. Ce commerce confiste dans la pêche, surtout dans celle de la morue, dans l'huile de chiens de mer, & de veaux marins, en bas & gands de laine, en viande salée, en soufre, en gros draps appelés *Wadmil*, & en *Ederdon*. Les habitans sont dispersés le long des côtes, & ne s'étendent pas dans l'intérieur des terres au-delà de douze miles. La Compagnie est obligée de fournir aux habitans ce qui est nécessaire à leur nourriture, à la pêche, à la construction des vaisseaux & des maisons, &c. Le commerce se fait presque entièrement par échange, suivant le tarif de 1702. Les vaisseaux partent de Copenhague en mai & juin, & le trajet est de trois semaines: des dix neuf que la Compagnie envoie, quatorze sont pour Copenhague, & cinq pour Glückstadt, d'où la cargaison passe à Hambourg. La Compagnie paye au Roi 16300 fl, & lui livre les faucons: elle ne

paye point de droits de sortie pour les marchandises qu'elle envoie en Islande: mais elle paye un pour cent de toutes celles d'Islande qui sortent de Copenhague, & l'accise de celles qui y sont débitées: elle est obligée de se servir de vaisseaux construits à Copenhague, & de n'exporter que des marchandises du cru du pays. Les réglemens qu'on lui a donnés sont très-sages, & celui de tous qui l'est le plus est le tarif des marchandises prises de part & d'autre. Le fonds est de 100 actions à deux-mille écus. 3) La Compagnie d'assurances fut établie en 1726 avec un fonds de 100 mille marcs. Les intéressés ne firent point d'avances, ils ne firent que s'engager en souscrivant. En 1748 les souscriptions furent portées à 600 mille écus. La Compagnie n'assure pas au-delà de 60 mille fl. sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes, & la moitié moins sur les autres. Ses profits ont rendu neuf pour cent. 4) La Compagnie des Indes Occidentales & de Guinée se sépara en 1754, par l'ordre du Roi, qui acheta pour 2200 mille écus tous les établissements de cette Compagnie, remboursa les actionnaires, & ouvrit à tous ses sujets le commerce de l'Amérique & de la Guinée. 5) La Compagnie du Groenland fut obligée de se séparer en 1734, & le Roi afferma ce commerce à un négociant nommé Severin. 6) La Compagnie générale s'établit en 1747: on lui accorda le privilége exclusif du commerce du Groenland & de la pêche de la baleine. Elle porte son poisson & toutes les marchandises de la Baltique dans tous les ports de l'Europe; elle fait le commerce du Levant, & la traite des nègres. Son fonds est de mille actions de 500 écus. 7) La Compagnie d'Afrique, établie en 1755, a divisé son fonds de 250 mille écus en 500 actions; son ostroï est pour 40 ans: elle a le privilége exclusif de commerçer le long des côtes d'Afrique depuis le 36^{me} degré jusqu'au 22^{me}.

s) Les Compagnies Suédoises sont: 1) la Compagnie

des Indes Orientales, établie en 1731, fait partir ses vaisseaux de Gothenbourg: elle paye à l'Etat pour chaque vaisseau qui met à la voile 50 mille écus, monnoie d'argent. 2) La Compagnie du Levant, qui avoit également son dépôt à Gothenbourg, ne subsiste plus: ce commerce est ouvert à tous les sujets des villes d'étape. 3) La Compagnie de la pêche du hareng & de la baleine, établie en 1744, fut renouvellée en 1754.

1) Les Compagnies Portugaises ne sont pas fort importantes. En 1723 on établit celle d'Afrique, dont l'objet étoit la traite des Nègres pour le Brésil, & en 1755 celle de Maragnan & de Para. Il y a bien quelques autres associations de négocians; mais elles n'ont point de priviléges, & ne dépendent que de ceux qui les forment.

4) Les Compagnies Espagnoles n'ont pas eu de grands succès. Celle des côtes de Caracos en Terre ferme, établie en 1728 pour le commerce du Cacao, a eu ses ennemis malgré l'utilité dont elle pouvoit être, & dont elle est: elle a son dépôt à St. Sébastien, son commerce est exclusif, à la permission près que les habitans des îles Canaries ont obtenue, d'envoyer, tous les ans, un vaisseau de régitre sur les côtes de Caracos. La Compagnie de Saint Domingue est de 1756: elle a la permission d'envoyer tous les ans dix vaisseaux de régitre dans la Baye de Honduras, & dans les ports de la province de Guatimala: son fonds est d'un million de patagons, divisé en actions. La Compagnie des îles Philippines, établie pour 20 ans en 1732, doit être séparée, puisque l'octroi expiré en 1752 n'a point été renouvelé.

5) En Russie, la Compagnie orientale pour le commerce de la Perse & de la Chine, établie à Moscow, & celle qui fut établie ensuite à Pétersbourg, font des établissements où la Cour a trop de part. Nous verrons plus bas ce que la Russie pourroit avoir d'avantages à cet égard.

établi chez eux. On a dit que les compagnies resserroient le commerce; qu'elles ne pouvoient le faire à des conditions avantageuses à l'Etat, vu les frais considérables des établissements; enfin que des particuliers associés pour un commerce exclusif le rapportoient naturellement à leur intérêt propre, qui n'étoit pas toujours celui de l'Etat. Mais quand on pense que les entreprises sont fort coûteuses; qu'un commerce où il y a beaucoup de risques à courir, n'est point un commerce qu'un seul particulier puisse entreprendre *), enfin qu'un commerce remis entre les mains de l'Etat est exposé à une foule d'inconveniens, on comprend que les associations de quelques négocians, qu'il est toujours aisé de tenir en bride, sont les seuls moyens de faire réussir les grandes entreprises. Il est vrai que l'utilité de ces associations se-

*) Cela est surtout vrai pour le commerce des Indes: la nécessité de faire celui d'Inde en Inde, & par conséquent d'y avoir un entrepôt général, demande des fonds considérables, & de l'union ou du moins une espèce d'union qui rende les intérêts & les dangers communs: or cela est impossible sans compagnie. Un particulier qui négocieroit aux Indes où trouveroit il un comptoir, & à qui s'en fieroit-il?

*) L'agiotage fut une des causes principales de la ruine de la Banque royale & de la Compagnie du Mississippi: les actions de cette Banque furent dans leur origine de 500 livres, & elles monterent à 18000: quand

roit plus grande s'il n'y avoit point d'actions, parcequ'il arrive toujours que les étrangers font indirectement ce commerce, par le moyen des actions qn'ils achetent & revendent: ce qui arrive plus aisément, si l'intérêt de l'argent se trouve chez l'étranger plus bas que dans le pays où ces compagnies se forment. Un autre mal que font les actions, c'est l'agiotage ^{1).} L'écueil ordinaire des compagnies sont le défaut d'économie, les dépenses excessives des établissemens, l'impatience de jouir du gain, le dégoût, & la mésintelligence.

§. XLIX.

Des Colonies.

Comme il étoit difficile de faire un commerce avec des peuples qui n'avoient aucun

le credit baissa, & que la chute alloit éclater, on voulut les reprendre à 900. Le Visa établi pour vérifier la quantité des billets, & des sommes, ainsi que pour fixer le remboursement, trouva le montant des effets présentés de 2 milliards 222 millions 597481 livres: on paya 1700 millions 733294 livres, & le Roi ne fut ainsi déchargé que de 521 millions 864187 livres; encore le Visa coûta-t-il neuf à dix millions, avec quoi on auroit pu retirer 150 millions en billets de banque au cours même de la place, qui ne donnoit que 69 livres 10 f. au plus, & 55 livres 10 f. au moins d'un billet de 1000 livres.

besoin des denrées & des marchandises qu'on pouvoit leur porter, il a fallu transporter au milieu d'eux des citoyens qui eussent de ces besoins, qu'ils pussent communiquer à ces peuples, & qui fussent, en même temps, tirer parti des avantages que la nature avoit accordés aux contrées qu'ils alloient habiter. Ces citoyens transplantés ont formé les colonies: ne pouvant suffire seuls au travail, il fal-

2) On peut diviser les colonies Angloises de l'Amérique en colonies des îles & en colonies de terre ferme: les îles sont Terre - Neuve, le principal établissement de la pêche; les Bermudes, propres à la culture des soies, & très commodes pour les vaisseaux qui passent d'Amérique en Europe, parcequ'ils peuvent y relâcher; la Jamaïque, la Barbade, la Barboude, St. Christophe, l'Anguille, Antigoa, Montséra, Nevis, Redonda, dont le sucre, le coton, le gingembre, le tabac, l'indigo, & le café sont d'un très-grand produit. La Jamaïque est le siège de l'empire Anglois en Amérique: le commerce interlope, ou de contrebande, que les habitans de cette île font avec les Espagnols, leur vaut au delà de 600 mille piastres par an. Les colonies de terre ferme sont la Georgie, la Caroline, la Virginie, le Maryland, la Nouvelle Yorck, la Nouvelle Angleterre, la Pensilvanie, l'Acadie, le Canada, & la Baye de Hudson. On prétend que toutes ces colonies ont enlevé à l'Angleterre plus de 60 mille familles. En Afrique, les Anglois ont des colonies sur la côte d'or, où ils possèdent le Capo-Corso, Carlsfort, Comani, Eniachan, James, Insuma, Simpa, & Zakonte: outre cela ils ont encore l'île St. Hélène. En Asie, leurs

lut leur chercher des aides, & on fit des esclaves. Il y a des colonies qui ne s'occupent que du commerce; il y en a d'autres que le commerce & la culture des terres occupent tout à la fois. Il ne faut jamais oublier qu'elles ne sont fondées qu'en faveur du pays dominant; c'est pourquoi les fabriques & les manufactures y sont déplacées. Les Anglois ³⁾, les François ⁴⁾, les Espagnols ⁵⁾, les

colonies sont à Bombaye, à Madras, au fort St. David, à Cadulur, à Tegapatan, & au fort Marlborough dans l'île de Sumatra.

a) Les colonies françoises ne sont pas à beaucoup près aussi importantes, que celles des Anglois. En Asie, les François n'ont aujourd'hui que peu de chose. En Afrique ils ont l'île de Gorée, l'île Saint-Louis; le fort François dans le royaume de Juda, l'île Bourbon, & l'île de France. En Amérique, presque rien dans le Nord, si ce n'est quelques îles près du fleuve St. Laurent: vers le Golfe mexique ils ont la Martinique, la moitié de St. Domingue, la Grenade, la Guadeloupe, Marie Galante, & Bartholomé; dans l'Amérique méridionale une partie de la Guiane, l'île de Cayenne, &c.

b) Les colonies espagnoles sont très-considérables. Sur les côtes de Barbarie, les Espagnols ont Ceuta & Masalquivir: ils ont les îles Canaries: en Asie les îles Philippines & les îles des Larrons: en Amérique ils possèdent le vieux & le nouveau Mexique, la Floride, la Californie, Terre Ferme, le Pérou, le Chili, la Tucumanie, la Patagonie, la terre Magellanique, le Paraguay, les îles Cuba & Porto-rico, la moitié de St. Do-

Portugais ^{c)} , les Hollandois ^{d)} , & les Danois ^{e)} ont des colonies en Asie, en Afrique, & en Amérique. J'ajouterai ici que si l'on a raison d'augmenter les possessions & les colonies en Amérique, il n'en est pas de même des Indes; & la raison en est claire; c'est qu'en Amérique on est sûr de trouver, dans une culture tranquille, & dans une terre féconde, un commerce assuré; au lieu que dans l'Inde on ne trouve presque qu'un terrain ingrat, des provinces entières frappées de stérilité, & des armées de brigands qui viennent enlever le peu qu'on peut recueillir. Qu'après cela le calcul de ces auteurs Anglois, qui soutiennent qu'un colon de

mingue, les îles Lucayes, quelques îles Caraïbes, les îles Marguarite, Tortua, & Trinité.

c) Les colonies portugaises sont établies sur l'Océan Atlantique dans les îles Açores, à Madere une des Canaries, dans les îles du Cap, & à St. Thomas. En Afrique, le Portugal possède Mazagan, quelques forts dans les royaumes de Loango, de Congo, & d'Angola, dans le Monomotapa, & sur la côte des Caffres, & enfin le beau port de Mozambique sur la côte de Zanguebar. En Asie, ils possèdent quelques endroits des provinces de Cambaye, de Décan, & de Cunian; ils ont encore la ville de Goa, celle de Diu, & celle de Macao dans l'île du même nom. En Amérique le Brésil, une partie de la Guiane, & une partie du Paraguay leur appartiennent.

d) Les colonies hollandoises de l'Amérique sont celles de Surinam, celles des Berbices, de Temera-

l'Amérique fait vivre cinq personnes en Angleterre, soit bien juste & puisse prouver l'utilité de l'émigration de tant de citoyens: c'est ce que je ne puis croire.

§. L.

*Du commerce des peuples de l'Europe
en Europe.*

§. I.

Commerce des Portugais.

Les Portugais n'ont pas tiré de la navigation tout le profit qu'ils pouvoient en attendre; ¹⁾ ils n'envoyent guere de vaisseaux porter

ry, d'Essequebo, les îles Curaçao & St. Eustache. En Afrique les Hollandais ont le fort St. Georges, le fort Nassau, & le Cap de Bonne Esperance. En Asie ils ont sur les côtes de Malabar les forts Cananor, Calicut, Granganor, Cochin, & Coulan; sur les côtes de Coromandel, Turecoryn, Negapatnam, Paliacate, Petapoli, Mazulipatnam, Bimilipatnam: dans la peninsule de Malaque, le beau port de Malaca: ils possèdent encore toutes les côtes de Ceylan, l'île de Java, où est la ville & le port de Batavia, le fort de Macassar, dans l'île de ce nom, les îles Amboine, Honimoa, Hiton, Terinate, & plusieurs autres îles Molucques.

e) Les Danois ont en Afrique le fort de Christiansbourg sur la côte de Guinée: en Amérique les îles St. Thomas & Ste Croix; en Asie la ville de Tranquebar, & le fort Dannsbourg sur les côtes de Malabar.

f) Les Portugais auroient pu tirer de grands profits

ou charger des marchandises dans les ports étrangers. Les étrangers viennent chez eux : les Anglois ont même un comptoir ^{z)} à Lisbonne ; l'Angleterre a fait un commerce très lucratif avec le Portugal : les Hollandois, les François & les Hambourgeois en font encore un qui l'est beaucoup. Tout le commerce des Portugais avec l'Italie se fait sur des vaisseaux Gé-

du commerce de mer, parce que, vu la sobriété de la nation, & le peu de gages qu'on donne à leurs matelots, les armemens ne sont pas chers, & le fret y est à bas prix. Quand on pense que depuis la découverte des mines du Brésil, il en est fort, dans l'espace d'environ soixante ans, deux milliards quatre cents millions de livres de France en or, & qu'en 1754 on assuroit qu'il n'y avoit dans tout le Portugal que quinze millions en espèces, dont la plus grande partie étoit en cruzades d'argent, que les étrangers ne veulent pas à cause de leur bas alloi ; que la même année le Roi emprunta à une Confrérie 400 mille écus ; que le Portugal devoit 50 millions de livres de France aux Anglois : on comprend combien les cent vaisseaux Anglois, qui entroient autrefois tous les ans dans les ports de Lisbonne & de Porto, ont emporté de richesses, & nourri l'oisiveté de la nation : les François, les Hollandois, & les Hambourgeois ont partagé depuis le profit que l'Angleterre faisoit presque seule.

g) On diroit que c'est en Portugal une maxime d'Etat d'acheter à l'étranger ce qui pourroit être manufaturé dans le pays. Les Anglois, attentifs à leurs intérêts, ont fait tomber toutes les entreprises de manufacture, & en dernier lieu encore la manufacture des glaces établie à Lisbonne. Les Portugais n'ont aucun

nois: la Suède emploie cinq à six vaisseaux au commerce de ce pays; les Espagnols sont les seuls dont le Portugal tire quelque profit. Lisbonne, où il y a plusieurs marchands étrangers, Porto & Saint Ubes sont les villes marchandes les plus considérables. Le Portugal vend à l'étranger des vins ^{b)}, surtout ceux de Porto, des huiles, du liège ⁱ⁾, du sumac, des

commerce direct avec le Levant: leurs vaisseaux se bornent au commerce de Guinée, de Goa, de Diu, de Macao, & du Brésil. Le commerce du Brésil est fermé aux étrangers, cependant les Espagnols y font un commerce de contrebande fort considérable, surtout par l'échange de leur argent contre l'or du Brésil. Les Anglois font ce commerce sous le nom des Portugais, ils ne perdent pas à ne le pas faire eux-mêmes, à cause de la longueur du voyage, qui dure un an, & du bas prix où est le fret en Portugal.

b) Le commerce des vins est fort gêné aujourd'hui: il est sous la direction d'une Compagnie royale. Les Anglois ne peuvent plus aller visiter les vignobles, & acheter à l'encre & à bon prix: on a laissé aux étrangers un district qui rend à peu près vingt-mille pipes, quand la récolte est bonne, & dont à peine quatorze mille sont transportables. Ces arrangements ont été pris pour porter les propriétaires à cultiver les grains préférablement à la vigne: les François profiteront de cette gêne, & trouveront plus de débouchés pour leurs vins.

i) L'écorce extérieure du liège sert à faire des bouchons, des talons, des chapelets pour les filets, &c. On la brûle aussi, dans des vaisseaux bien fermés, pour faire le noir d'Espagne. Lorsque le liège a douze ou quinze ans, on fait la première tire, c'est à dire qu'on

fruits secs & confits, des citrons, du fil, des cuirs, des laines, des soies, du miel, de la cire, du Kermès, du marbre, du savon: toutes ces marchandises se tirent du pays; celles que le Portugal tire de ses possessions dans les autres parties du monde, & vend à l'étranger, sont le sucre, le bois de Brésil & de Campèche, les vins de Madere & de quelques autres îles, des peaux & du poil de boucs & de chèvres, du cèdre, de la cochenille, de l'indigo, du coton, des toiles peintes, du caffé, de la myrrhe, de l'encens, de l'aloës, du bezoar, quelques autres drogues, du tabac de Brésil, de l'ivoire, de l'or ⁴), des perles, & des pierres précieuses ¹). Les marchandises qu'on porte aux Por-

te dépouille, pour la première fois, de son écorce, qui n'est bonne qu'à brûler; sept ou huit ans après, on fait la seconde tire, & l'écorce n'est bonne qu'à des ouvrages grossiers: après huit autres années, vient la bonne écorce. Un arbre écorcé tous les huit, neuf, ou dix ans peut durer 150 ans: on l'écorce en juillet & août.

⁴) Le Brésil livre en or, année commune, environ pour 12 millions d'écus. En 1759 la charge des deux flottes étoit de quatorze millions en or ou en argent, pour le compte des particuliers, & de deux millions & demi pour le compte du Roi, de deux caisses de diamans, de 17870 caisses de sucre, de 10825 ballots de tabac, de 250270 peaux, &c. Quant à l'or, on prétend qu'il y a plusieurs mines en Portugal, qui en donneroient, si on n'étoit pas assez sage pour ne les pas exploiter.

tungais, ou qu'ils vont prendre dans les ports de l'étranger, sont des grains, surtout du froment, du fil, des ouvrages de quincaillerie, du papier, des cuirs préparés, des ouvrages de fer & d'acier, des draps ^{m)}), quelques étoffes de laine, des planches, des poutres, des mâts, de la poix, du goudron, du cuivre, du fer, du mastic, du chanvre, & du lin. Lisbonne est le dépôt de toutes les marchandises: les vaisseaux préfèrent cependant d'aborder à Cascaès, parce qu'il est plus aisé d'y faire la contrebande.

§. 2.

Du commerce des Espagnols.

Les Espagnols ont toujours fait un com-

¶ Par rapport à ces marchandises il faut remarquer que l'exportation du sel de mer est très-considerable: les Portugais préfèrent le sel de France, & en tirent de là; que l'exportation des citrons est d'un grand produit; les Hollandois chargent, année commune, dix à douze vaisseaux de citrons & d'oranges, sans compter les confitures; que la vente du bois de Brésil & de Campêche est au Roi; & lui rend au-delà de cent mille écus; que celle du tabac de Brésil lui appartient aussi, &c.

m) On défendit au commencement de ce siècle l'entrée des étoffes étrangères de laine: M. Methuen trouva moyen, en 1703, de faire excepter de cette prohibition les étoffes de manufacture angloise: cela fut évalué alors à une somme annuelle de 1500 mille £. fl. Les Anglois ne jouissent plus de ce privilége.

merce ruineux ^{*)}); & sans les mines du Pérou ^{*)}), la disette de l'or & de l'argent seroit très-grande en Espagne. Toutes les nations

ⁿ⁾ Il est difficile de justifier le Gouvernement espagnol: nous avons déjà remarqué plusieurs vices dans le commerce de cette nation, nous en remarquerons bien d'autres dans la suite de cet ouvrage, ici je ne rapporterai qu'un fait. Les toiles des Indes sont défendues, mais les François, les Hollandais & les Anglois y portent ces mêmes toiles, quils ont fait peindre en Europe: les étoffes de soie de la Chine entrent également en Espagne sous le nom de manufactures d'Europe.

^{o)} On a voulu trouver dans la découverte du nouveau Monde, & dans l'exploitation des mines de ce continent, la raison du dépeuplement de l'Espagne, & de la ruine de son commerce. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner à quel point cette supposition est vraie: il suffit de dire qu'une quantité de raisons concourent à détruire tout le profit que l'Espagne pourroit retirer de son commerce, & de ses colonies. En 1754 on nomma une commission, qui devoit examiner les moyens de retablir le commerce & les manufactures du royaume: ses délibérations furent inutiles, parcequ'il s'agissoit de commencer par engager la Cour à renoncer au trafic, & à remettre le commerce entre les mains des négocians; ce premier moyen fut rejetté, parceque la Cour ne favoit où trouver des fonds, pour payer les dettes de la Couronne. Les revenus publics sont pourtant fort considérables: la regie du tabac rend 7330920 écus; la poste 2211372; les rentes provinciales ou les *millions* 7865328; les rentes générales 15183762; ce qui fait un total de 32591382 écus, sans compter les revenus de l'Amérique, qu'on peut estimer à sept millions. L'état des dépenses montoit en 1760 à la somme de 29576100 fl. N'y a t-il pas là de quoi payer des dettes?

de l'Europe y portent leurs denrées & leurs marchandises ¹⁾ & en rapportent de l'or & de l'argent; les Anglois ²⁾, les Hollandois ³⁾, &

p) Le Duc de Ripperda fit ce qu'il put pour encourager les fabriques & les manufactures; mais il paroît que ses successeurs n'ont pas suivi un aussi bon exemple. On a fait venir quelques tisserans d'Angleterre, & en 1760 on regardoit la manufacture de draps, qui est à Segovie, & qui livroit annuellement 7400 pieces de 30 à 80 aunes d'Espagne, comme ce qu'il y avoit de plus important dans le pays: il y a quelques autres manufactures à Valdemoro, à Guadalaxara, à Saragosse, à Agulada, & à Barcelone. Il y a des manufactures de soie dans l'Andalousie, la Valence, la Murcie & la Catalogne: la plus importante de toutes est celle de Talavera de la Reyna, qui fait de belles étoffes riches: on en fabrique aussi à Madrid. La manufacture de toile de la Corronne, qui livre le linge de table pour la Cour, & celle de Segovie ne sont pas considérables. La fabrique de porcelaine, établie depuis une vingtaine d'années dans les Jardins de Buen-Retiro, n'a pas fait de grands progrès.

q) Les Anglois ont toujours fait un commerce très-lucratif avec l'Espagne: pour se désister, à la paix de Madrid, des quatre années qui restoient encore au traité de l'Affiento, ils obtinrent, outre un dédommagement de cent mille livres st., le privilège de ne payer, dans les ports d'Espagne, d'autres droits que ceux que les sujets de la Grande-Bretagne avoient payés sous Charles II, & la liberté d'aller prendre du sel dans l'île de la Tortue. Aujourd'hui ce commerce vaut à l'Angleterre un bon tiers de moins qu'il ne valoit il y a quarante ans.

r) On prétend qu'à chaque retour de la flotte & des gallions, les négocians Hollandois tirent trois millions

les Fran^çois vendent, non-seulement à l'Espagne, mais encore aux colonies Espagnoles des marchandises & des denrées de toute espece ⁵⁾. Les Maltois y font un commerce lucratif ⁶⁾. L'Espagne tire de l'étranger des étoffes de soie & de laine, des chapeaux, de la toile ⁷⁾, des

de florins, pour les marchandises que les Espagnols ont envoyées aux Indes pour leur compte, & trois autres millions pour les marchandises que les Espagnols leur achetent à Cadix.

⁵⁾ Jusqu'à la paix d'Utrecht les marchandises anglaises, qui sortoient des ports d'Espagne pour passer en Amérique, ne payoient aucun droit. Pour encourager les Espagnols à gagner le fret, on ne fait payer à leurs vaisseaux, pour toutes les marchandises du cru du pays, que le demi-péage: mais comme ils sont mauvais navigateurs, & que leur fret est plus cher que celui des étrangers, on ne s'en fert que peu. Du reste les Espagnols payent les mêmes droits que les étrangers.

⁶⁾ On trouve des Maltois dans toutes les villes d'Espagne un peu commerçantes: ils y font le commerce d'économie, se servent de vaisseaux neutres dans l'Océan, & côtoient dans la mediteranée sur leurs propres vaisseaux. Ils sont fort sobres, fort économies, vendent en gros & en détail, & emportent beaucoup d'argent, lorsqu'ils se retirent dans leur patrie.

⁷⁾ La flotte, les gallions, & l'Espagne enlevent pour plus de 11600 mille livres de toiles, mousselines, & batistes fabriquées en France. Outre cela les Hollandais font passer en Espagne des toiles de toute espece, même des toiles de coton venues des Indes orientales & peintes en Hollande: cela fait un objet de plus de 1200 mille livres; les Hambourgeois y font passer les toiles

ouvrages de mercerie, des dentelles, des poifsons secs *), du fer & de l'acier ouvragés, du cuivre, de l'étain, du plomb, du chanyre, du lin, du papier de Genes *), des cartes à jouer, de la polx, du goudron *), des cuirs, des blés *), des bois de charpente *), des mâts,

de Silesie & de Westphalie, ce qui monte à près de trois millions de livres; & au-delà, lorsque les vaisseaux Malouins arrivent trop tard avec les toiles de Bretagne.

v) Quoique les côtes de l'Andalousie & de la Galice soient abondantes en poissons, comme en thons, esturgeons, lamproies, sardines, &c. la pêche languit en Espagne. Les Espagnols achètent à l'étranger pour plus de trois millions de piastres de poissons salés & séchés. Les Anglois leur en portent la plus grande partie, parce que leur poisson se conserve le mieux. Depuis 1763 les Danois y en portent aussi. Les vaisseaux du Nord débarquent à Barcelone. En 1761, la guerre étant déclarée entre l'Espagne & l'Angleterre, la Cour sollicita à Rome une bulle de permission pour faire gras pendant le carême: le Pape y consentit: mais il mit tant de conditions dans la bulle qu'il fit expédier, que le peuple ne fut que faire, & fit pour la plus part maigre. Le nombre des jours maigres a été en général diminué dans tout le royaume par concession du saint Pere.

x) Cette importation a un peu diminué. On compte actuellement dans le royaume 200 moulins à papier.

y) Si les Espagnols voulaient, ils tireroient des montagnes de Tortose le brai & le goudron dont ils ont besoin: il ne tient qu'à eux de recueillir plus de lin & de chanvre, plus de cire & de miel qu'ils ne font. *Sua si bona norint.*

z) Il y a si peu de cultivateurs & de laboureurs en

des planches, du beurre, du fromage, du vin¹⁾, &c. Les Espagnols vendent à l'étranger les productions de leur pays & celles de leurs co-

Espagne, que dans le temps de la moisson il y passe au moins 20 mille François. En comptant que chacun en rapporte au moins trois livres, voilà une perte annuelle de 480 mille livres que fait l'Espagne. Les pauvres habitans de la Galice vont aussi faire la récolte dans la Nouvelle Castille, parce qu'il y manque des hommes pour le travail des terres. Une autre raison de la disette des blés est le peu de canaux & de rivières navigables qui se trouvent en Espagne, & le peu de police qui y régne par rapport aux voitures publiques, &c. De cette manière l'abondante récolte d'une province est fort peu utile à la province voisine. Ferdinand VI força plus de 20 mille vagabonds à travailler aux terres. A Cadix il y a un Italien qui a le monopole des grains.

a) Les Espagnols tirent aussi des Pyrénées, de l'Arragon, & de la Navarre, du bois de construction: ces bois passent à l'Ebre par le moyen des rivières de Cinca, de Saburdan, & d'Esca; d'où on les fait passer sur les bords de la Méditerranée. L'Arragon & la Catalogne fournissent aussi de la poix & du goudron. En général les Espagnols ne retirent presqu'aucun profit de leurs forêts.

b) On ne trouve de bons vins étrangers que dans les ports: ailleurs on n'en trouve point du tout, ou ce n'est que du fort mauvais Clairet & du mince Frontignac.

c) On estime surtout les laines de l'Andalousie, de la Valence, de la Castille, de l'Arragon, & de la Biscaye. Les François, les Hollandais, les Allemands & les Italiens ne peuvent s'en passer. L'arrobe de 25 livres paye, à la forte, onze livres cinq sols de droits,

),
es
-
ionies: les productions de l'Espagne qu'on ex-
porte, sont les laines), les soies ') dont le
royaume de Grenade recueille une grande

de sorte que le fabriquant françois, après avoir payé les frais de transport, achète la laine d'Espagne 30 pour cent plus cher que le manufacturier espagnol. Il n'y a que la mauvaise laine d'Extremadure qui paye moins. Les draps françois qui passent en Espagne, payent 23 pour cent en différens droits, sans compter d'autres frais assez considérables. Cependant le manufacturier françois vend ses draps à meilleur prix à Madrid & à Cadix que le manufacturier espagnol. Ce sont les brebis qui paissent l'hiver dans les plaines des provinces méridionales, & l'été sur les montagnes des provinces septentrionales, & que les Portugais appellent *Ovejas Marinas*, qui portent la meilleure laine. Ustariz compte 40 mille bergeries en Espagne: & on évalue la quantité de ces brebis, qui portent la fine laine, à cinq millions, & le produit de la laine & de la chair à 24 réaux par pièce (c'est à dire à un écu 16 gr.) Le propriétaire ne retire de cette somme que trois gros & quatre deniers, le Roi en retire 10 gr; les frais de pâture, la dixme, le berger, la tonte emportent le reste. Donc ces cinq millions de brebis produisent à l'Etat une somme de 8333333 écus d'Allemagne, dont les propriétaires retirent 694444 & le Roi 208333.

a) Depuis 1760 l'exportation de la soie est limitée aux ports de Barcelone, d'Alicante, & de Carthagène, & n'y est permise que depuis le 16 novembre jusqu'au 16 mai de l'année suivante. Pendant ce temps-là les Anglois en chargent au moins les deux tiers de la récolte. Les marchands de Valence, pour engager la cour à laisser libre l'exportation de la soie, réprésenterent au gouvernement, que leur pays recueilloit 1150 mille

quantité, les huiles ^{e)}, surtout celles de Seville, de Malaga, & de l'île Majorque, les vins ^{f)}, les eaux de vie, au defaut des eaux de vie de Fran-

balles de soie, le royaume de Murcie 400 mille, celui d'Arragon 170 mille, & celui de Grenade 100 mille, (les autres provinces recueillent peu de soie); que de ces 1820 mille balles les fabriques de Valence en consommoient 125 mille, & celles des autres provinces autant, mais qu'en supposant même le double de la consommation, il en resteroit toujours 1320 mille à exporter, ce qui rendoit au péage 411479 réaux, & 910 mille aux cultivateurs.

e) Séville exportoit autrefois 14 - 15 mille pipes d'huile: cela a diminué de moitié, & Malaga a augmenté son exportation, parce que cette ville a eu l'adrefse de se faire exempter de l'augmentation d'un droit de deux piastrs par pipe.

f) Parmi les vins d'Espagne on estime surtout ceux de Ciudad-Real, d'Alicante, de Malaga, de Xérès, de Rota, de Malvoisie, qui croit dans la Catalogne, de la Manche, que la Cour & les personnes aisées consomment le plus, qui ne se transporte point hors du royaume, & qui ressemble au Bourgogne; & ceux de îles Canaries, particulièrement ceux de l'île de Palme & de l'île de Fano. L'exportation de ces vins est considérable: les environs de Malaga envoyent à l'étranger pour un million & demi de piastrs de vins & de raisins secs. Cette exportation seroit plus forte sans quelques inconvénients particuliers à ce commerce. Autrefois la Cour avoit la vente exclusive des vins: elle y renonça en 1717. L'Espagne manque de bois, ce qui fait qu'on met les vins ordinaires dans des outres de peau de bouc poissés sur les coutures: cela leur donne un mauvais goût, qu'on appelle dans le pays *el gusto de Borracho*

ce, les fruits secs ^e), & confits, les olives, l'anis ^b), les amandes, le romarin, la manne, le safran ⁱ), les capres, les marons, le sel ^k), le

le gout du buveur. Il n'y a que les vins exquis qui se mettent en futailles: on se sert de bois de chêne & de chataignier. On fait en Espagne du vin pendant toute l'année; hors de la saison de la vendange on le fait avec des raisins secs & de l'eau de mer: en général on y presse le raisin sans grande précaution. Les Anglois & les Hollandais enlèvent quatre à cinq mille bottes de vin par an.

g) En 1764 Malaga exporta 117268 arrobes de raisins secs, 4485 caisses de fruits, sans compter ce qui n'étoit pas accusé. Les Anglois prennent aux environs de deux mille caisses d'oranges ou de citrons: chaque caisse est de 1500 pieces: celles que les Hollandais prennent n'en ont que mille. Les Anglois chargent plus tard que les nations du Nord, qui partent en septembre, & prennent le fruit vert pour le conserver plus aisément. On pelle les citrons pour envoyer l'écorce en Hollande & en Allemagne.

h) L'anis de Torre-campo est le meilleur après celui d'Alicante, on en distille avec de l'eau de vie.

i) La plus grande partie du safran passe en Amérique: les Espagnols ont coutume de l'arroser d'huile, & à Cadix on en emplit des pots aussi serré qu'il est possible, & on y verse ensuite autant d'huile que le safran en peut boire.

k) Les salines de Mata en Valence sont les plus importantes: on en retire par an 60 mille muids de sel, ou 1500 mille fanegues. Les côtes de l'Andalousie, de la Catalogne, des îles Majorque, Yvica, & Formentera, fournissent beaucoup de sel. La Catalogne a encore du sel fossile.

liege, les chevaux, (on estime surtout ceux des Asturias & de l'Andalousie, les premiers à cause de leur force, les autres à cause de leur beauté¹), la soude²"), le savon³"), les armes à feu⁴). Les productions des colonies

Espa-

1) Les mulets de Castille, & surtout ceux de la Manche sont fort estimés. Chevaux & mulets sont fort chers: il n'est pas extraordinaire de payer 300 & 350 écus pour un bon mulet: on s'en fert pour voyager, pour les rouliers & les chariots de bagage. Il est défendu de faire faillir par des ânes les belles juments d'Andalousie: mais cette défense n'est point observée.

m) Alicante exporte annuellement 4111664 livres pesant de soude de barille, & 770960 de soude de boridine, sans compter une autre espèce encore meilleure que les deux autres, nommée *Agua-Azul*, qui ne se tire que des plantes qui croissent aux environs d'Alicante.

n) La Savonnerie est la seule fabrique des Espagnols que les Hollandais fassent valoir. La belle soude d'Espagne rend ce savon excellent.

o) Le fer des mines de Biscaye fert aux fonderies de canons, & à la forge des ancras de Lierganez & de Cerada: on en fait encore des bombes & des boulets à Fugui, à Azura, & à Hierbiera: on en fabrique de même des fusils & des pistolets, surtout à Plaisance & à Valence, d'où il vient de très-belles armes à feu.

p) L'Amérique peut fournir à l'Espagne, annuellement, 20 millions de piastras tant en or qu'en argent. Ustariz prétend qu'il n'y a pas pour au-delà de 100 millions de piastras d'or, monnayé ou ouvrage, dans toute l'Espagne. Cela prouve que la défense de faire sortir l'or & l'argent ne fert à rien: le Conseil de Madrid l'a senti, & il y a quelques années que cette défense a été

Espagnoles sont de l'or ^{*)} en barre & en poudre, de l'argent en barre & monnayé ^{?)}, des perles, des pierres précieuses, du béoar, de la cochenille, de l'indigo, de la laine de vigogne, du quinquina, du cacao ^{?)}, de la vanille,

levée: on paye seulement, à la sortie, un droit de trois pour cent. L'Espagne doit avoir des mines fort riches d'or & d'argent, qu'elle prétend ne pas faire exploiter, avant que celles de l'Amérique soient épuisées. Cependant on fait qu'en 1748, ou environ, on étoit occupé à exploiter une mine fort riche dans les environs d'Almanza, le long de la rive occidentale du Duero, dans la Vieille Castille. On y avoit attiré quelques ouvriers du Harz.

q) Le commerce des piafres est une affaire fort importante; la piastre Sevillane est de deux especes: la Mexicaine, qui se fabrique au Mexique, elle est d'une figure irréguliere, en forme de polygone: & la Colonne, qui se fabrique au Potosi, elle est presque ronde, & porte ce nom, parce qu'elle a pour empreinte les Colonnes d'Hercule, avec ce mot, *nec plus ultra*. Quoiqu'elles soient à peu près du même alloi, à 11 deniers de fin, cette dernière vaut depuis un demi jusqu'à un pour cent de plus que la Mexicaine: les mille pèsent 117 marcs deux onces, poids de Cadix, qui est de sept pour cent plus foible que celui de France. La piastre d'Espagne fut fixée, en 1727, à 5069 grains, poids de marc de France: on l'appelle aussi pièce de huit.

r) La Compagnie de Caracas, qui est à Saint-Sébastien, a la vente exclusive du cacao, dont elle vendoit autrefois la fanegue, ou les 90 livres, à raison de 25 piastres, & qu'elle vend actuellement 48 à 50. On prétend que l'Espagne consomme 100 mille fanegues de Cacao,

Tome II.

E

du tabac ¹⁾), du sucre ²⁾), des peaux, de la sal-separille, du bois de Caïnpêche, de l'Ipecacuanha, du baume du Pérou. Les villes les plus commerçantes de l'Espagne sont Madrid, Seville, qui a enlevé à Cadix une partie du commerce intérieur, Grenade, Malaga, qui a un des plus beaux ports de la Méditerranée. Car-

¹⁾ C'est à Seville qu'est la grande fabrique de tabac: on y compte 1200 ouvriers. La meilleure espece de tabac est appelée *Garanza*. On donne au tabac la couleur rouge, qu'on lui voit, par le moyen d'un ocre, qu'on fait venir d'Almérica, sur les côtes de Grenade, d'où il en passe à Seville tous les ans deux charges de vaisseau. Il arrive aussi en Espagne beaucoup de tabac de Virginie & de Brésil, dont on fait du tabac à fumer. Depuis 1739, que Dom Martin de Loynaz changea la la régie, le tabac a rendu au moins trois millions cinq cents mille livres de France de plus: il rendoit en 1760, au rapport de Clarck, 7330920 fl.

²⁾ Il y avoit autrefois sept rafineries de sucre dans le royaume de Grenade, il y en a encore quatre aujourd'hui, & les Moines y ont leur bonne part. Ceux qui livrent les cannes, payent 400 réaux pour vingt arôbes qu'on leur rend en sucre. En 1763 on fabriqua 16000 pains de sucre dans les quatre rafineries: le pain est de deux arôbes, valant cent réaux. Les Espagnols ne vendent point de sucre à l'étranger, ils lui en achètent au contraire, n'y ayant point de pays où il se consomme plus de sucre.

^{u)} Le tiers des habitans de Cadix est composé d'étrangers. Il y avoit autrefois six chantiers aux environs de cette ville: mais on n'y trouve plus son compte à bâtir des vaisseaux. En 1761 il entra dans le port de

thagene, Valence, St. Sébastien, Bilbao, Corunna, Alicante, Barcelone, & Cadix"). Cet-
te dernière ville fait surtout un commerce fort
important: il ne lui manque qu'un port dont
l'entrée soit moins dangereuse. Les marchands
tiennent leurs comptes en réaux de veillon &
en maravedis").

Cadix 195 vaisseaux Espagnols, dont 191 étoient des
vaisseaux marchands, & quatre des vaisseaux de guerre;
99 vaisseaux Hollandais, dont 16 étoient des vaisseaux
de guerre; 82 vaisseaux Anglois, dont 13 étoient des
vaisseaux de guerre; 22 vaisseaux François, dont deux
étoient des vaisseaux de guerre; 41 vaisseaux mar-
chands Danois, 19 Portugais, 5 Napolitains, dix du
Duché de Toscane, huit de Raguse, quatre de Malthe,
& un de Sardaigne. Cela fait 447 vaisseaux marchands,
qui entrerent, dans le courant de cette année, dans le
port de Cadix.

v) Parmi beaucoup d'entraves que l'Espagne met à
son commerce, il faut compter cette grande quantité
d'espèces de cuivre, dans les quelles la plus part des
payemens se font dans les provinces, les mauvais che-
minis, le peu de soin qu'on prend d'établir des auberges
sur les grandes routes, la faute qu'on a faite d'égaliser
les droits de transit aux droits de consommation, & la
haine que l'on porte à tous ceux qui ne sont pas Catho-
liques; ce qui empêche l'industrie des étrangers d'éten-
dre le commerce de ce royaume. Ferdinand VI fit faire
un chemin pour faciliter la communication entre les
deux Castilles: ce chemin a 46 milles de long, on y
trouve 283 aqueducs, & sept magnifiques ponts: si on
continuoit à pousser de pareilles entreprises, on ren-
droit un grand service à l'Espagne. M. Wall, que M.

§. 3.

Commerce des Hollandois.

Il n'est pas douteux, que sans les efforts que l'Angleterre a faits pour l'emporter sur la Hollande, cette République ne fut parvenue à faire *) tout le commerce de l'Europe. Ce qui a favorisé celui qu'elle fait, c'est d'avoir admis dans le Conseil de l'Etat des negocians, qui ont voyagé, & qui ont joint une théorie générale du commerce, à une pratique indispensable pour la connoissance exacte des détails. On peut ajouter à cette raison le grand soin que les marchands Hollandois mettent à l'expedition & à l'emballage des marchandises, ce que les

de Grimaldi a remplacé, avoit établi, en 1764, un chariot de poste, qui alloit de Madrid à Aranjuez; il ne va plus. On forge actuellement à faire des chemins: on veut percer quatre grandes routes, qui partant de Madrid iront aboutir, l'une vers Bayonne, la seconde vers Barcelone, la troisième vers Cadix, & la quatrième vers les frontières du Portugal. Pour trouver un fonds à cette dépense, on a mis deux réaux sur chaque arobe de sel.

*) On peut dire de la Hollande, que la Norvege est sa forêt; que les bords du Rhin & l'Aquitaine sont ses vignobles; la Silésie, la Pologne, la Saxe, l'Espagne, & l'Irlande, ses bergeries; la Poméranie la Prusse, la Pologne ses champs; l'Arabie & les Indes ses jardins fruitiers. C'est à dire que le commerce de la Hollande est un commerce d'économie; & il est vrai qu'à cet

Anglois négligent beaucoup, l'économie qui regne dans les maisons des négocians, le bas intérêt de l'argent, & les encouragemens accordés à ceux qui inventent de nouvelles manufactures, ou qui découvrent chez l'étranger de nouvelles branches de commerce: voila ce qui explique comment un pays qui ne fournit que du beurre, du fromage, & de la vaisselle de terre, qui n'a pas un havre sur les côtes qui soit bon, est parvenu à un commerce si prodigieux, après avoir été, il n'y a pas deux cents ans, dans le cas d'offrir humblement la souveraineté à la France & à l'Angleterre, qui la refusèrent l'une & l'autre. Les Hollandois commercent directement avec tous les peuples de notre

égard on ne trouve rien de semblable. Cependant ce magnifique édifice repose sur des fondemens ébranlés: la richesse des particuliers & les dettes de la nation, d'où sont nées la cherté de la main d'œuvre, & la grandeur des impôts, ont détruit les manufactures & les fabriques. Leyde, par exemple, qui fabriquoit en 1612 cinquante six mille pieces de ferge, année commune, en fabrique aujourd'hui à peine huit à neuf mille: il s'y trouvoit en 1736 environ 80 manufaturiers de drap, aujourd'hui il n'y en a que 35, dont trois seulement ont un apprenant: plusieurs ouvriers ont passé de là en Espagne. L'industrie des autres peuples de l'Europe mine le commerce d'économie, & comme tout commerce resserré quelque part souffre par contrecoup dans quelque autre endroit, il est naturel que les Hollandois puissent prévoir, dès à présent, un temps où leur com-

Continent³). Ils ont gagné beaucoup, & gagnent encore par la main d'œuvre; tirant de l'étranger les matières premières, ils les leur rendent, après qu'ils les ont travaillées dans leurs manufactures & dans leurs fabriques⁴). On jugera de leur industrie si l'on fait réflexion que n'ayant

commerce sera réduit à peu de chose. C'est le sort de tous les établissemens humains. En 1757 il entra dans le Texel 1299 vaisseaux; dans le port de Rotterdam il en entra 1050, & il en sortit 1067, sans compter les vaisseaux d'Irlande, ni ceux qui vont à la pêche du hareng, &c.

g) Les Hollandais tirent du Brabant & de la Flandre une grande quantité de lin, de toiles & de grains; le commerce avec la Suisse est facilité par le Rhin; celui de la Baltique occupe 1000 à 1200 vaisseaux, qui partent avec la demi-charge pour la plupart, & reviennent tous avec la charge entière. Le commerce de la Norvège en occupoit autrefois 300 du port de 4 à 500 tonneaux. Le commerce avec l'Angleterre est géné, les Hollandais ne peuvent guere y faire passer que leurs épices. Celui de la France est bien plus important: mais l'essentiel est ce qui se fait dans la Baltique; ce commerce est, après celui des Indes Orientales, le plus important. On évalue la navigation marchande des Hollandais, comme celle des Anglois, à 1600 mille tonneaux, avec cet avantage que les Hollandais consomment moins, & gagnent d'avantage sur l'étranger.

z) On a même imité à Harlem beaucoup d'étoffes de Lyon: mais le goût du dessin n'a pu passer en Hollande: cependant les manufacturiers ont vendu leurs étoffes en France, en concurrence avec Lyon, parceque ces étoffes étoient bonnes, & ne changeoient ni de façon ni de dessin. Les draps d'Utrecht & de Leyde

point de bois, ils ont pourtant un si grand nombre de vaisseaux, & fournissent du bois de charpente *) à l'Espagne & au Portugal; que ne recueillant pas assez de grains pour leur propre consommation, ils en vendent cependant beaucoup; que n'ayant point de vignes, ils font

sont estimés: les draps noirs d'Utrecht sont supérieurs: le camelot de Leyde est fort beau: les toiles de Groeningue, de la Frise & d'Over-Yssel sont très-belles, on ne leur donne point une longueur artificielle, comme on le fait dans les blancherries de Flandre en les tordant au tourniquet, on ne les tord qu'à la main, Les papeteries ont souffert de la défense rigoureuse, faite en France, & dans les Pays-bas Autrichiens, de faire sortir les peilles: cependant elles sont encore fort considérables. Les raffineries de camphre, de vermillon, de fousfre, de borax, d'azur, de brai, de résine, de *spuma ceti*, de sucre, de sel, sont des objets fort importans: ils le seroient encore plus, si la cherté de la main d'œuvre, l'abondance des espèces, & la quantité des impôts n'avoient, pour ainsi dire, réduit à la consommation intérieure une bonne partie de ces manufactures.

a) Les Hollandais tirent du Palatinat, par le moyen du Rhin, une grande quantité de planches de chêne, qu'ils vendent aux François, qui les appellent bois de Hollande; ils servent à la menuiserie, & ne sont pas propres à la charpente. Il y a beaucoup de déchet dans l'emploi de ces bois, sur tout quand il faut des planches d'une certaine longueur, ce qui vient de ce que les rives ne sont jamais droites, parce qu'on fend les arbres par quartiers avant de les refendre; cela rend ce bois trop cher.

un grand commerce de vins ^{b)} , & d'eaux de vie ; que manquant de mines, ils ont cependant une grande abundance d'or, d'argent, de fer, d'étain, &c. ^{c)}). On peut dire, en quelque façon, que les différentes villes de cette République se sont partagés le commerce général de la nation. Amsterdam est comme l'étape des marchandises qui viennent des Indes Orientales & Occidentales, du Levant, d'Espagne, du Portugal, de la Méditerranée, & de la Baltique ^{d)} : Enckhuisen, Maaslandsluis, Rotterdam, Schedam, Dilfshaven & Vlaerdingue, ont la pêche du hareng & du cabillaud, qui se

b) Le commerce des vins est fort étendu, quoiqu'on accuse les Hollandais de faire une partie de ceux qu'ils vendent. On prétend qu'ils en font avec de la lie de vin, des sirops de sucre, de la teinture de cerises noires, & qu'ils animent ces vins factices avec un peu d'eau de vie. Les Hambourgeois connaissent cette fabrication ; on a vu que dans une seule année il étoit entré à Hambourg pour quinze mille écus de gadelles noires. On assure que les sirops de sucre bien clarifiés servent à imiter les vins d'Anjou.

c) Le marchand hollandais ne vend des productions étrangères que par commission ; il achète pour l'étranger quand on le lui a commis ; il n'y a que les bois & le vin d'exceptés ; les Hollandais l'achetent en avance, & contractent sur les lieux.

d) Après le commerce des Indes Orientales c'est celui de la Baltique dont les Hollandais sont le plus jaloux. Les marchandises qu'ils tirent de là étant de

nomme la grande pêche, & celle du Grœnland, qu'on appelle la petite pêche: Amsterdam y entre pour la moitié, le reste se fait par les autres villes. Dort & Rotterdam ont le commerce des vins ¹⁾ du Rhin; Saardam a la bâfisse des vaisseaux ¹⁾. Pour détailler toutes les marchandises que les Hollandais tirent de l'étranger, & leur portent, il faudroit faire une liste de tout ce qui peut entrer dans le commerce. Il suffira de remarquer que les épices, dont les Hollandais ont le commerce exclusif, & les harrengs ²⁾ sont les deux grands objets qui les enrichissent. Les Hollandais ont déclaré contre-

gros volume, ils y employent beaucoup de vaisseaux, qui partent avec la demi-charge, & reviennent avec la charge entière. Ils envoyent à Arcangel quarante vaisseaux de deux à quatre cents tonneaux: en partant en Juin, ils sont de retour en Septembre.

e) Les Hollandais surmontent toutes les difficultés: la navigation sur la Meuse est très-difficile à cause des bas-fonds: cependant Rotterdam fait un commerce que le voisinage de Helvoetsluis ne lui enlève pas. Le commerce du Rhin est un objet de cent millions.

f) On construit aussi quelques vaisseaux dans les chantiers d'Amsterdam, de Rotterdam, d'Edam, de la Brille, d'Enckhuysen & de Hoorn.

g) Les François viennent de faire déclarer aux Hollandais, qu'ils ne permettront plus l'entrée des harrengs de pêche Hollandoise. On voit, aux mouvements que cette République se donne, & aux propositions

bande pour l'entrée, les farines & les gruaux, les draps & étoffes peintes, & pour la sortie, les tonneaux pour harengs, ou bois apprêtés pour en faire, les filets pour la pêche, le gros sel, les harengs étrangers, tous les outils pour la pêche de la baleine, &c. Le commerce de la Hollande ressemble donc à un Colosse dont les fondemens sont au delà de sa base : il peut être aisément detruit. Le premier choc qu'il souffrit, ce fut l'acte de Navigation ; depuis, les Anglois lui ont enlevé le commerce du Portugal, & une partie de celui de Russie ; plusieurs places maritimes partagent avec elle le cabotage, le commerce de banque, & le gain de commission : le Dannemarc lui a enlevé une partie du commerce d'Allemagne & de la Baltique. On peut lui faire encore beaucoup de mal. Toute la Hollande se regle sur le cours du change

qu'elle fait à la France, pour faire révoquer cette défense, de quelle importance est cette pêche.

h) Du temps même encore de cette Reine les Anglois envoyoient en Hollande leurs draps, avant que de leur avoir donné quelque apprêt, & de les avoir teints : c'étoit un objet de plus de 100 mille livres sterlings. Sous le regne de cette princesse l'Angleterre n'avoit guere que 55 vaisseaux, dont le plus grand n'égaloit pas un vaisseau Anglois du quatrième rang : le plus grand, sous le regne de Jaques I, étoit du port de 1400 tonneaux & de 66 canons. Dans le besoin on armoit les vaisseaux marchands. A la fin du régne de Jacques I,

d'Amsterdam: on y a un change fixe pour certaines places, & variable pour d'autres, c'est à dire qu'on offre à certaines places une quantité déterminée pour une quantité indéterminée, & à d'autres une quantité indéterminée pour une quantité déterminée.

§. 4.

Du commerce des Anglois.

C'est au regne d'Elisabeth qu'on peut fixer l'époque des succès qu'a eu le commerce Anglois^{b)}: nous avons vu à l'article des Compagnies, & à celui des Colonies, les avantages de ce commerce, nous en verrons plus bas l'étendue. Ici je remarquerai que malgré tout ce que certains écrivains de cette nation ont écritⁱ⁾, l'on peut dire que ce royaume a porté son commerce aussi loin qu'il est possi-

la marine marchande comptoit dix-mille matelots; aujourd'hui elle est composée de 11428 vaisseaux, & occupe 159992 matelots. Il faut 1500 gros bâtimens pour le transport des charbons de terre, & plus de 700 vaisseaux pour le sucre & le tabac. On compte que la marine marchande a 1600 mille tonneaux de navigation. Pour juger des profits, il faut comparer la quantité de l'exportation, & sa valeur à la quantité & à la valeur de l'importation.

i) L'auteur des *Considérations sur le commerce & la navigation de la Grande Bretagne* prétend, (il écrivoit en 1723) que les Anglois payent, après avoir retiré

ble⁴). Tous les jours il profite des événemens, & sa politique ne tend qu'à écraser le commerce des autres nations; ses guerres n'ont eu, & ne peuvent avoir d'autre but¹). La Société anti-Gallicane, établie en 1749, ne s'est proposé autre chose que d'anéantir en Angleterre, s'il étoit possible, le débit des marchandises françoises. Les Anglois ont-ils raison de boire les mauvais vins de Porto²) au lieu des bons vins de France? voilà une question dont l'examen n'appartient pas à un ouvrage de la nature

l'équivalent de leur exportation, un surplus de 130 mille livres st. à la Norvège, pour du bois de charpente; un surplus de 240 mille liv. st. à la Suede pour du bois, du chanvre, & du fer; de 400 mille l. st. à la Russie pour des semences de lin, pour du chanvre, des toiles, des peaux, du suif, & de la potasse; de 250 mille l. st. à la Flandre pour des dentelles & des toiles; de 500 mille à la France pour des mousselines, batistes, étoffes, vins, &c.; de 20 mille au Piemont pour des soies; & il ajoute à cela 100 mille l. st. que l'Angleterre paye aux ministres qu'elle a dans les Cours étrangères, pour faire une somme de 2220 mille livres sterlings que l'Angleterre doit perdre selon lui à son commerce avec l'Europe. L'exagération de ce calcul faute aux yeux.

4) Une remarque, sur l'augmentation des richesses de l'Angleterre, prouvera combien son commerce & les succès de l'agriculture lui ont valu. Hocke, dans son *Effai sur les dettes & sur le capital de l'Angleterre*, soutient que les fonds du pays, y compris l'argent monnayé, se sont accrus, pendant les soixante années qui ont suivi la révolution, de cent millions sterl. Suivant

de celui - ci. La fondation du Comte de Townshend, faite à Cambridge, pour donner deux prix aux deux meilleurs ouvrages qui paroîtroient sur le commerce, est une institution utile. Les Anglois exportent une grande quantité de denrées & de marchandises, que fournissent leur pays ou leurs colonies. Ce que leur pays fournit, consiste surtout en grains ^{m)}, dont l'exportation est très-considerable, en étoffes de laine ⁿ⁾, en chevaux, en harengs ^{o)}, en fromages, en boeuf salé ^{p)}, en morues ver-

le même auteur, ces fonds étoient en 1628, de 333 millions ; en 1688, de 616 millions ; & en 1748, de mille millions. Donc l'accroissement des richesses de l'Angleterre a excédé les deux tiers du total dans l'espace de 120 années. Sa population s'est accrue également.

m) Le but des Anglois a toujours été de réduire les François à un commerce purement passif.

n) Les vins de Porto sont les plus propres au mélange que les Anglois ont coutume de faire.

o) On compte qu'il y a en Angleterre 39038500 acres quarrés qu'on cultive, & que ce terrain cultivé produit la valeur de 7500 mille liv. st. année commune.

p) On prétend que le produit des laines fait la cinquième partie des revenus de l'Etat ; que les manufactures de lainerie occupent un million d'hommes, & que l'exportation des étoffes de laine monte à la quatrième partie de ce qui s'en fabrique dans le royaume. Pour augmenter le débit de ces étoffes, il y a une loi en Angleterre, qui oblige tous les sujets Anglois à ensevelir leurs morts dans des étoffes de laine : ce qui épargne annuellement 2000 quintaux de chiffons propres aux

tes & seches ^r), en huîtres, en moutarde ^s, en biere, cidre, étain ^t, verres & glaces ^u, instrumens, ouvrages de mercerie, cheveux ^v, crins, &c. Ils tirent de leurs colonies quel-

papeteries. Les magasins que les Anglois ont à Dordrecht, à Petersbourg, à Hambourg, à Smyrne, &c. favorisent beaucoup le commerce de ces étoffes : autrefois ils exportoient année commune, pour deux millions de livres sterl. de draps : mais cela a bien diminué depuis que les François ont vendu leurs draps à meilleur prix, & qu'ils leur ont donné des couleurs plus vives. Les Anglois employent cependant encore beaucoup de laine d'Irlande & d'Ecosse, celle d'Espagne ils la tirent de Bilbao.

p) Il y a déjà quelques années qu'on trouva que, la consommation du pays non comprise, cette pêche rendoit annuellement 200 mille livres st. de profit, & occupoit aux environs de trois cents voiles. On a tâché d'en favoriser l'exportation, par une gratification de 30 shillings par tonneau & de trois pour cent des frais. On prétend que les Ecoslois salent, année commune, au-delà de soixante mille barils de harengs plus qu'ils n'en consomment ; s'ils saloient & paquoient mieux, ils l'emporteroient sur les Hollandais. Quand la pêche est bonne, Yarmouth & Leiztoff salent quatre mille lasts ou 40000 barils. A l'Ouest de l'Angleterre on sale aussi beaucoup de pelamides ou sardines : cela va année commune à mille ou douze-cens lasts : elles sont plus grandes, mais moins bien salées que celles de France.

q) Les Anglois payent une gratification pour l'exportation du bœuf salé, de cinq Shelings par baril.

r) La pêche du poisson blanc, *White Fish*, nom générique donné aux différentes espèces de morue, se

ques épices, des drogues, du tabac, du sucre^x), du café, &c. qu'ils vendent aussi à l'étranger. Ils tirent d'Allemagne des toiles^y), des ouvrages de mercerie; de Hollande, des

fait par les Anglois dans les mers du Nord, le long des côtes Orientales d'Ecosse, au Nord-Ouest d'Ecosse, au Grand Banc de Terre-Neuve, & le long des côtes septentrionales de la nouvelle Angleterre. On prétend que ces cinq pêches rendent 200000 quintaux de poisson salé: l'Espagne, le Portugal & l'Italie le consomment.

s) La préparation de la moutarde Angloise est un secret; elle consiste principalement à faire passer la graine par un moulin, où elle est dépouillée de son écorce, ce qui lui ôte l'œil noir, pour lui donner une couleur jaunâtre, & augmente sans doute sa force.

t) Les mines de plomb sont en décadence en Angleterre: il ne faut plus songer à se passer du plomb étranger. D'ailleurs celui qu'on retire des mines du pays, est fort impur.

u) Le Duc de Buckingham apporta de Venise le secret de la manufacture des glaces. Aujourd'hui on en fait davantage.

v) Le cheveux blancs se tirent presque tous d'Angleterre; on les y blanchit très-bien. Dans le pays d'Halberstadt on en fait autant. Les Hollandais font quelque commerce de cheveux. Quant aux crins de chevaux l'Irlande en fait un grand trafic.

x) Les Anglois donnent sur la réexportation du sucre une gratification de six Sheling deux pennys par quintal.

y) L'importation des toiles étrangères diminue d'année en année: l'Irlande & l'Ecosse ont des manufactures qui ont le plus grand succès: celles d'Ecosse, que

toiles, du papier ^{a)}, des épices; de France, des vins, des eaux de vie ^{a)} du sel, de l'huile; d'Italie, de l'huile, des fruits, de la soie ^b; de la Baltique, du chanvre, du lin, des peaux, du cuivre ^c), du fer ^d), &c. Le commerce qu'ils

le gouvernement protège, ont produit, en 1760, indépendamment du travail des particuliers, 11747728 aunes qui sont évaluées à 523153 l. st. L'exportation des toiles d'Irlande a surpassé en 1762 celle de 1761 de la valeur de 211 mille l. st.

a) Le papier royal qu'on fait en Angleterre a la propriété d'empêcher que les ouvrages de fer & d'acier ne se rouillent aisément.

a) L'importation des liqueurs est considérable: Meutland rapporte qu'en 1733 il étoit entré à Londres 11 millions 205607 gallons d'eau de vie, d'Arrack, de Rum, d'*Usquebauch*, &c : le gallon est de quatre pintes de Paris.

b) On prétend que les Anglois tirent annuellement du Piémont pour 200 mille livres st. de soie moulinée: elle y coute 20 shelings la livre: ils en tirent aussi beaucoup de Turquie, & quoique celle ci ne coûte, de premier achat, que neuf à dix shelings la livre, elle passe pourtant par tant de mains, qu'en la prenant à Alep, elle revient aux Anglois dix-neuf à vingt shel. L'importation totale des soies est estimée monter à 500 mille livres st. Ce furent des réfugiés, Vallons & François, qui établirent les premières manufactures de soie en Angleterre: on y compte aujourd'hui 12000 metiers. La machine hydraulique dont les Piémontois se servirent les premiers pour faire les organçins, fut imitée à Derby en 1718. Le chevalier Thomas Lombe fit le voyage d'Italie pour tâcher de saisir le mécanisme de

sont avec le Portugal est le plus lucratif ¹⁾: celui qu'ils font avec la Suede l'est peut être le moins ²⁾. Il y a plusieurs marchandises de contrebande tant pour la sortie que pour l'entrée ³⁾: les réglemens à cet égard sont très

cette machine. Quelques-unes des fabriques Angloises ont parfaitement réussi, les noires d'Angleterre n'ont pu être imitées à Lyon.

c) On fait beaucoup & de fort beau léton aux environs de Bristol près de Baptish-mill.

d) Les forges d'Angleterre & de la principauté de Galles donnent 12190 tonneaux de fer; le tonneau évalué à deux mille pesant. En 1750 le Parlement a passé un Bill pour encourager l'exploitation des mines de fer en Amérique.

e) Du moins il l'a été jusqu'à présent. On prétend qu'en 1765 il n'est parti pour le Portugal que 3 à 400 vaisseaux, au lieu de 7 à 800 qu'on y envoyoit auparavant. Il est vraisemblable que la raison de cette différence vient de ce que les laineries de France ont pris le dessus en Portugal.

f) Les vaisseaux Anglois payent des droits d'entrée très-considérables dans les ports de Suede. Pour éviter cette dépense les Anglois chargent leurs marchandises sur des vaisseaux Suédois, & quand il ne s'en trouve point dans les ports d'Angleterre, ils envoyent leurs marchandises à Helsingør, pour y attendre l'arrivée d'un de ces vaisseaux.

g) L'exportation des laines est très-sévèrement défendue. Depuis cette défense, le nombre des bergeries a diminué. Avant le regne de Henri VII Anvers tiroit d'Angleterre une prodigieuse quantité de laine, & la payoit fort cher: on vit sortir à la fois des ports de Londres & de Southampton jusqu'à cent vaisseaux char-

sages. Le siège du commerce est à Londres^{b)}; on voit journellement un millier de vaisseaux sur la Tamise. Les négocians, les marchands, & les fabriquans sont divisés en 62 communautés, qui ont de grands priviléges. Les autres villes commerçantes sont Falmouth, Plymouth, Dartmouth, Weymouth, Southampton, Portsmouth, Bristol, Newcastle, Douvre, Yarmouth, Hall, Liverpool, Whitehave, &c. Gibraltar^{c)}

gés de laine, & destinés pour les Flamands. Parmi les autres marchandises de contrebande pour la sortie, on compte les cornes brutes, les cendres blanches, les béliers & brebis, les métiers à faire bas, ou parties de ces métiers, les peaux de mouton tondues & non-tondues, les peaux de vache & de bœuf non tannées, le suif, & la terre à foulon. Les marchandises de contrebande pour l'entrée sont les étoffes de laine, les felles & harnois, les cuirs tannés, les étoffes de coton, les ouvrages de mercerie. L'île de Man étoit le magasin général de ceux qui font la contrebande: aujourd'hui la Couronne ayant acquis cette île, est rassurée sur cet article, qui alloit fort loin, puis qu'en 1765 on confisqua sur les côtes d'Angleterre & d'Irlande pour plus de 70 m. l. st. de contrebande. La laine qui sort aujourd'hui en contrebande passe par le moyen des matelats que les matelots emportent: on assure qu'il passe plus de 300 mille Packs de laine en France, le pack est de 240 livres.

^{b)} Londres fait les deux tiers du commerce de l'Angleterre avec l'étranger: les ports des provinces méridionales en font un neuvième, ceux des provinces Orientales autant, & ceux des provinces occidentales en font un peu plus.

& Port-Mahon favorisent le commerce de la Méditerranée.

§. 5.

Commerce des Danois.

Si les Danois n'ont pas un commerce aussi étendu, & aussi lucratif que les Anglois, les Hollandois, & les François, ils tirent au moins un profit réel de celui qu'ils font. Une bonne police par rapport aux objets de commerce ¹⁾,

1) La plus part des habitans de Gibraltar sont Juifs: ils y ont trois synagogues; après eux ce sont les Génois qui sont les plus forts, il y a aussi quelques Irlandais catholiques: le nombre des habitans, y compris la garnison, monte à dix-mille. On peut regarder l'époque de la prise & de la possession de Gibraltar, comme l'époque de la grandeur de la marine angloise: cette place fut prise en 1704 & cédée en 1717. Une flotte ne peut échapper à la vigilance des Anglois; tout au plus un vaisseau peut-il, sans être apperçu, passer la nuit le détroit.

2) On défendit, en 1736, l'entrée de quantité de marchandises étrangères, l'usage des galons, de la broderie en or & en argent, des pierres précieuses, &c. En 1738 on forma à Copenhague un magasin de marchandises, ce qui étoit bien propre à faire valoir les manufactures: tout artisan, qui ne trouve pas moyen de vendre sa marchandise, la porte à ce magasin, où on lui en paye les deux tiers, & le reste quand la pièce est vendue; en échange le magasin a le privilége de vendre exclusivement toutes ces marchandises aux détaillieurs. Lorsque le marchand achete au fabriquant, sans pouvoir le payer, le magasin acquitte le billet, & donne au marchand crédit pour dix-huit mois, à raison de quatre pour cent d'intérêts.

l'établissement de plusieurs manufactures ¹⁾ , & le soin qu'on prend de la marine ne peuvent manquer de faire fleurir ce pays. Ses principales richesses sont le gros bétail du Jutland, les chevaux ²⁾ , les grains, & la pêche; mais il n'a ni sel, ni métaux. L'Islande fournit une quan-

¹⁾ On prétend que les manufactures de draps & d'étoffes de soie fournissent à tous les besoins du royaume. On compte à Copenague 284 métiers pour les draps, & 303 pour les étoffes de soie; les premiers occupent 3932 personnes, les autres 938. L'Islande a même des manufactures de draps, & y emploie ses grosses laines.

²⁾ Les plus beaux chevaux Danois viennent du district de Tye, dans le bailliage d'Alborg: ceux du district de Skivehuns, dans le bailliage de Wiborg, sont aussi fort estimés.

ⁿ⁾ La pêche a bien diminué depuis 1762. On a vu jusqu'à 350 vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de 1700 chaloupes, dans les environs du Spitzberg, à 50 lieues de mer à la ronde, pêcher plus de 2000 baleines, sans compter celles qui étaient blessées ou coulé à fond sans pouvoir être prises.

^{o)} On pêche quelques perles dans les environs de Drontheim, & dans quelques rivieres du bailliage de Bergen: cette pêche est un revenu de la Reine, celle de 1750 fut considérable.

^{p)} Le fer est après le bois, ce qu'il y a de plus important pour la Norvege: elle a quinze forges, & l'exportation du fer peut aller à 400 mille écus: on en fabrique à Barum, à Hockendalen, à Edswald, à Lissoc, &c. La Norvege exporte son fer cru, & prend de l'étranger du fer travaillé. Les bois diminuent, quelques endroits même ne font plus le commerce du bois.

tité de peaux de mouton, de poissons secs, de beurre, d'huile de poisson & d'édredon; la Groenlande ²⁾) des fanons & de l'huile de baleine, des poissons secs, des peaux de veaux marins & de chiens de mer; la Norvege ³⁾ du fer ⁴⁾, du cuivre ⁵⁾, du bois de charpente ⁶⁾,

de charpente, quelques forges & sonderies tirent de dix & douze milles du lieu où elles sont, le charbon dont elles ont besoin. L'exportation des poutres & des planches a plus ruiné les forêts que ne l'ont fait les mines; cette grande quantité d'arbres, qu'il faut abattre pour n'en tirer que des pieces propres aux poutres & aux planches, laisse beaucoup de bois inutile qui pourrit sur la place. Il est de fait qu'une maison de charpente est aujourd'hui, en plusieurs endroits, presque aussi chère qu'une maison massive; qu'un vaisseau marchand coûte le double de ce qu'il coûtait il y a vingt ans ou environ; que le bois de chauffage est trop cher dans les villes commerçantes, qu'on abat une trop grande quantité de jeunes arbres pour les palissades, (on prétend que cela va à un million de pieds d'arbres,) que les chevres sont un tort infini aux forêts, &c. Depuis quelques années on a nommé une commission royale, qui doit examiner & redresser tous ces abus.

q) Les mines de Kongsberg, qui en 1751 occupoient 3500 personnes, & celles de la Comté de Jarlsberg, donnent de l'argent: les mines de Nordenfjels donnent du cuivre, qu'on a bien tort d'exporter cru;

r) Les Anglois payent aux Danois, pour les bois de la Norvege, neuf dixièmes en argent, & un dixième au plus en marchandises. L'exportation du bois de sapin vaut à la Norvege plus d'un million d'écus: celle du bois de chêne & du bois de chauffage est défendue.

des mâts, des planches. Les Danois exportent des grains ¹⁾, des bœufs, des chevaux ¹⁾, de l'eau de vie de grain, du beurre, du malt, du suif, des poissons secs ²⁾, des peaux ²⁾, de belles dentelles, qui se font à Tondres, fabrique établie en 1646 par un Flamand nommé Steenbeck, des gands de Rander & d'Oden-sée, &c. Ils tirent de l'étranger des épices,

¹⁾ Les Danois exporteroient encore plus de grains qu'ils ne font, si au lieu de faire des établissemens dans des endroits peu fertiles, ils les plaçient dans l'intérieur du Jutland. Mais en Dannemarc, comme partout ailleurs, le patriotisme n'est pas toujours la vertu dominante des grands. La Norvege donneroit une abondance de grains de toute espèce, si l'agriculture y étoit moins négligée: le sol est fertile, & on peut compter sur la huitième gerbe, quelquefois sur la dixième. Cependant les habitans de la partie Orientale de cette province font du pain de la farine de pois, mêlée avec celle d'avoine ou d'orge.

²⁾ Ils vendent par an environ 2000 chevaux à l'étranger. Les Hollandais tirent les bœufs du Jutland par Hetting, port de cette même province, & par Husum port du Sleswig.

²⁾ L'exportation du poisson est un objet considérable. La Morue, le Brosmer, le Say, le Længer, se séchent au vent, & s'appellent *Stockfisch*, qu'on distingue en *Rotskier* & *Rundfisch*, le premier est fendu en deux. La morue donne des œufs, dont on fait un grand débit, on les sale & les encaque, pour les faire passer en Bretagne & ailleurs, où ils servent d'appât à la sardine; l'exportation est de sept à huit-mille bariques.

de la soie, du sel ^{x)} du cuivre, du plomb, du verre, du papier, des eaux de vie, du tabac, &c. ^{y)}). Le port de Copenhague est fort beau ^{z)}, il peut y entrer au de là de 500 gros vaisseaux : les autres villes commerçantes sont Helsingør ^{z)}, la clé de la Baltique, Odensee, Nyborg, Aalbourg, & Aarhus.

x) Une bonne partie des cuirs sort encore en peil, parce qu'il n'y a pas assez de tanneries dans le royaume : on exporte aussi quantité de laines en sac, & quelque peu de laine filée.

y) Ils tirent leur sel du Portugal & du pays de Luxembourg.

z) Il sort annuellement du Danemarc au - delà de cent-mille boeufs, dont le Jutland en fournit 80 mille. On fait monter à un demi million l'exportation des grains, & celle des eaux de vie de grain à cent mille écus.

z) Il n'y a que Copenhague qui expédie des vaisseaux pour l'étranger : les autres ports se bornent au cabotage. En 1764 il sortit de cette Capitale 3616 vaisseaux.

a) On paye un droit aux trois passages dans la mer Baltique : savoir à Helsingør, à Nyborg, & à Fridericia : le premier de ces passages est le plus considérable. On compte qu' annuellement il passe jusqu'à six-mille vaisseaux par le Sund : c'est à dire que réellement il en passe trois-mille, parce que chaque vaisseau passe deux fois. La moitié de ces vaisseaux est aux Anglois, & le quart aux Hollandais. Les vaisseaux Anglois, Hollandais, Suédois, & François, munis de bons passeports, ne souffrent point la visite ; ils payent un pour

§. 6.

Commerce des François.

Il est étonnant que le commerce ¹⁾ de la France ne l'ait point emporté sur celui de toutes les autres nations: l'abondance de ses productions ²⁾, la fertilité de son sol, le nombre de ses manufactures & de ses fabriques, la sagacité des réglementz faits sur ces objets, l'industrie des habitans, le génie d'une infinité d'artistes & d'artisans, le travail de plusieurs hommes célèbres qui ont pris soin d'éclairer l'artiste,

cent de toutes les marchandises qui ne se trouvent pas dans le tarif. Toutes les autres nations souffrent la visite, & payent un & un quart pour cent. On compte que ces vaisseaux, l'un portant l'autre, payent chacun cent écus de droits.

b) Ce fut sous Henri IV que les François jeterent les premières fondemens de leur commerce. Sully fit beaucoup, mais Colbert encore plus. Si l'abus des droits d'entrée & de sortie, surtout dans l'intérieur du royaume, les monopoles, la persecution qui fit passer tant de Réformés dans les pays étrangers, & les guerres longues & cruelles que l'ambition a fait entreprendre à la France, n'eussent porté de rudes atteintes à son commerce, il n'est pas douteux qu'il ne l'eût emporté sur celui de toutes les autres nations. On peut ajouter à ces raisons une autre, qui est un vice intérieur dont les suites se font sentir. On n'a donné en France d'encouragemens qu'à l'industrie, on a négligé le cultivateur, qu'on a forcé par là à devenir manu-

ste, le goût de toutes les nations de l'Europe pour tout ce qui vient de France, enfin la puissance réelle & l'étendue de ce royaume, auroient du, si non anéantir le commerce des autres nations, du moins le contenir dans des bornes fort étroites. Le commerce de terre se fait avec la Suisse, l'Italie, & l'Allemagne, par Nîmes & Lyon; avec quelques provinces de l'Allemagne par Strasbourg; avec la Hollande par les Pays-Bas; avec l'Espagne par Perpignan & Baïonne. Le commerce de mer ⁴⁾) se fait de tous les ports de France ⁵⁾; Marseille est le

facturier. Il y a plus, au-delà de 6000 ouvriers passent tous les ans, au mois de mai, de l'Auvergne & du Limousin, pour aller travailler aux terres en Espagne & en Flandre, & reviennent de-là en novembre; s'ils trouvoient chez eux une culture aisée & profitable, ils n'iroient pas la chercher ailleurs.

c) Parmi ces productions il faut surtout compter les vins, le sel, les soies, l'huile, les fruits secs, & les mulets.

d) On a trouvé qu'en France les ports étoient trop négligés, pour contenir commodément des vaisseaux assez grands pour le commerce du Nord: la marine Françoise manque même de vaisseaux assez grands pour ce commerce.

e) Pour donner une idée du commerce de mer que fait la France, à la faveur de ses colonies, je remarquerai qu'en 1764 il sortit des ports de Bordeaux, Baïonne, Nantes, la Rochelle, Honfleur, le Havre de Grâce, & Marseille, pour la valeur de 98003515 livres en

Tom. II.

F

rendez-vous des vaisseaux pour celui de la Méditerranée. Le commerce avec les Hollandais est le plus considérable ^f), & avec le Portugal le plus cher ^g). Paris fait un commerce immense ^h): les autres villes commerçantes sont Lyon ⁱ), Marseille ^k), Brest, Dunkerque ^j), Boulogne, Dieppe, St. Malo, la Ro-

cassé, sucre, indigo, coton, cacao, &c: marchandises entrées en France sur 353 vaisseaux de Saint-Domingue, 98 de la Martinique, & 99 de la Guadeloupe: les droits payés dans ces îles montoient à 4808470 livres, & ceux qu'on paye dans le royaume à 2045007.

^f) Le commerce avec les Hollandais a diminué: autrefois ils tiroient de France pour 36 millions de marchandises, ils en tirent aujourd'hui beaucoup moins. Boréel, Ambassadeur de Hollande, présenta en 1658 un état où ce que la Hollande tiroit de France paçoit de beaucoup cette somme, quoique ce Royaume n'ait eu que depuis 1664 des Compagnies pour le commerce des deux Indes, & pour celui du Nord.

^g) Quant au Portugal, le cours du change est toujours contre la France, parce que les négocians François ne tirent pas en droiture, mais vendent leurs lettres de change sur Lisbonne à des banquiers d'Amsterdam.

^h) Paris a sept corps de marchands, savoir ceux de la draperie, de l'épicerie, de la mercerie, de la pelleterie, de la bonneterie, de l'orfèvrerie & des marchands de vin. Outre cela il y a encore 124 communautés d'arts & métiers. Là ne sont point compris ni l'Hôtel-Royal des Gobelins, où la fabrique des tapisseries de haute & basse-lisse, & la menuiserie des bois de placage, qu'on nomme marquetterie, ont été portées à un si grand degré de perfection; ni la manufacture des gla-

chelle, Baïonne, Bourdeaux, Nantes, Rouen, Troyes, Tours, Orléans, Dijon, Montpellier^m), Amiensⁿ), Caen, Abbeville, Nîmes, Niort est renommée par ses peaux de chamois, & Beaucaire, par une foire où l'on prétend qu'il se fait pour six millions de livres d'affaires, &c. La France exporte des vins^o), des plantes &

ces, où l'on polit & l'on met au teint les glaces courées à S. Gobin, à Chateaudun, & à la Fere en Champagne; ni la manufacture des tapisseries dont le fond est de toile, & l'ouvrage de laine hachée; ni enfin la manufacture des draps d'écarlate établie sur la petite rivière des Gobelins.

i) L'affinage de l'or & de l'argent, qui se fait à Lyon par quatre affineurs du Roi, est d'un très-grand produit.

k) Marseille exporta, en 1764, au Levant pour la valeur de 19695574 livres de marchandises: ce commerce est exclusif, & les négocians payent vingt pour cent des marchandises qu'ils tirent de-là. La dernière capitulation de la France avec la Porte est de 1740.

l) C'est Dunkerque qui fait presque tout le commerce du Nord, qui n'occupe que 25 vaisseaux, tandis que les Hollandais y en emploient 800.

m) Montpellier fait le principal commerce du Languedoc par le port de Cette. Le Languedoc est la province la mieux cultivée: on pourroit y recueillir du riz, comme on a fait autrefois, avec succès, en Provence.

n) Il se fabriquoit à Amiens, au commencement de ce siècle, 129800 pieces d'étoffes de laine; & les camelotiers employoient 80 milliers de laine.

o) Le commerce des vins est très-important. Il en passe dans tous les pays de l'Europe, sur les côtes de Barbarie, aux îles François, & à l'Amérique septen-

trionale. C'est de Bourdeaux, de la Rochelle, de Nantes, de Rouen, de Marseille, & de Toulon qu'il en sort la plus grande partie. Bourdeaux en exporte environ cent mille-tonneaux par an: le tonneau évalué à quatre bariques, & la barique à 110 pots pesant 500 livres. Les Vins de Nantes perdent le moins au transport: on en a fait passer jusqu'en Perse. La Bourgogne & la Champagne, avec les environs de Vienne & du Rhône, donnent les vins les plus exquis, & les plus chers. La haute Bourgogne a les vins de Pomar, de Chambertin, de Beaune, de Clos de Vougeau, de Volnay, de Moraché, de la Romanée, de Nuits, de Chassagne, & de Malfault. La basse Bourgogne, qui exporte au-delà de 100 mille muids de vin, le muid à 300 pintes ou deux feuillettes, a les vins d'Auxerre, de Cou lange, d'Irénie, de Tonnnere, d'Avalon, de Joigny, & de Chablis. Les vins de Vienne & du Rhône les plus estimés sont l'Hermitage, la Cote-rotie, & le saint-Perrey. Le Languedoc a les excellens mufcats de Frontignac, de Lunel, de Rivesaltes, & de Beziers. La Champagne a son Epernay, son Sillery, son Aÿ, & ses vins rouges de Reims, extrêmement recherchés par les connoisseurs. On compte que l'exportation des vins vaut à la France quinze millions; celle des eaux de vie, cinq; & celle du sel, dix. Cependant la France est bien loin de tirer de ses vins tout le profit qu'elle pourroit en retirer; les entraves qu'on a mis à ce commerce abîment le cultivateur. Il est de fait que ceux qui bouillent de l'eau de vie, ne font valoir leur vin qu'à cent sous la barique, & souvent au dessous; en voici la preuve. L'on compte dix bariques de vin pour un tonneau d'eau de vie de 32 verges ou de 128 pots; l'achat de la futaille & la façon coûtent 30 livres; le transport jusqu'à Bourdeaux, l'un portant l'autre, 6 livres; les droits, 9 l. 17 f., la commission, le coulage & autres frais, 5: le total des dépenses est donc de 50 l. 17 f. Or la pièce

d'eau de vie ne vaut à Bourdeaux que 100 l; donc les dix bariques de vin ne rendent au propriétaire que 49 l. 3 f.; ce qui fait moins de cent sols par barique. Quant à ce qui regarde les vins, qui sont trop bons pour en faire de l'eau de vie, ou qui en donnent trop peu, le profit du cultivateur est aussi bien petit: il s'est même trouvé qu'une partie de la Guienne, qui avoit envoyé ses vins en commission en Hollande, s'est vu obligée d'y envoyer de l'argent pour solder ses comptes. Cela paraîtra impossible & cela est pourtant vrai à la lettre; & voici comment. Un arpent de vignes demande quatre, au moins trois façons de bêche, ce qui revient à 28 livres: il en coûte six pour épamper, lier, & tailler la vigne; les frais de vendange & l'achat des futailles montent à 30; les quatre bariques de vin que retire le propriétaire d'un arpent, lui reviennent à 16 livres pièce: ces quatre bariques font un tonneau. On paye au battelier (prix moyen suivant la distance) pour le transport jusqu'à Bourdeaux, 7 livres, au commissaire 4, pour porter à bord & pour l'arimage, 3; pour droits d'entrée & d'issu à Bourdeaux 29 l. 12 f., droit de marque pour la ville 5 sols, le fret au vaisseau Hollandois 18 l. Donc le total des dépenses est de 121 l. 17 f. Ajoutez à cela la taille, la capitaine, le vingtième, la dixième, les avaries, le coulage, les droits hors de France, l'assurance, le commissaire Hollandois, & vous verrez que les prix des vins venant à baïsser en Hollande, le cultivateur ne retire pas ses frais.

Les Anglois enlèvent à Bourdeaux, année commune, 6000 tonneaux de vin, & trois à quatre- cents pièces d'eau de vie; les Hollandois 50 mille tonneaux de vin & 10 à 12 mille pièces d'eau de vie; les Suédois & les Danois chacun environ trois à quatre mille tonneaux de vin, & à proportion de l'eau de vie. La Sénechaussée de Bourdeaux recueille, année commune, 200 mille tonneaux, dont la moitié est exportée, & on

des drogues pour la teinture, du baume de cade¹), des eaux de vie²), du vinaigre, des cendres gravelées, du sucre, des fruits secs & confits, de l'huile³), des capres, des olives, des marrons, du safran, des draps⁴), & autres étoffes.

exporte depuis 12 jusqu'à 20 mille pièces d'eau de vie. La Guienne est sous le joug, elle n'a point d'autres ports que Bourdeaux, & ne peut charger ses vins qu'à Noël, temps où la navigation est la plus chère, & où les grands échats sont faits. Outre cela Bourdeaux a le privilége d'avoir de plus grands tonneaux, & de payer par conséquent moins de droits. N'est-il pas clair, que pour favoriser le commerce, les arrangements devroient être précisément opposés à ceux qu'on a faits? Ce font les habitans de la Guienne, qui ont des vins de moindre qualité, & plus de frais de transport, qu'il faudroit soulager & favoriser, à moins que le gouvernement ne veuille porter insensiblement cette province à changer ses vignobles en champs labourables.

p) On tire le baume de Cade, dont se servent les maréchaux, d'une espece de genevrier qui croît dans le Languedoc.

q) Les habitans de l'île de Rhé exportent annuellement 40 mille bariques d'eau de vie.

r) L'huile paroît être de la plus ancienne origine; elle est sûrement d'un usage indispensable: elle fert à la nourriture de l'homme, elle l'éclaire, elle guérit ses plaies, elle fert à préparer les cuirs, & à rendre quelques métaux plus propres à leur usage. La Provence, le Languedoc, Gènes, Lucques, le royaume de Naples, la Morée, les îles de l'Archipel, les côtes de Barbarie, l'île Majorque, l'Espagne & le Portugal ont une abondance d'oliviers. On fait aussi de l'huile de la graine de plusieurs plantes: la sene, ou le fruit du hêtre, don-

fes de laine, des étoffes de coton & de soie ¹⁾), des étoffes riches, des galons ²⁾), des dentelles, des points, de la batiste, (celle de St. Quentin fait un objet de commerce de deux millions de livres,) des mouffelines ³⁾), de la toile de Cam-

ne une fort bonne huile. Je ne fais si l'idée qu'on a eue, que cette huile rendoit sous ceux qui s'en servoient, en a empêché l'usage en Allemagne. Les olives nous donnent celle qui est la plus estimée & la plus saine. On cueille les olives aux mois de Décembre & de Janvier: on les porte au moulin pour les écraser, & l'huile qui en découlle est ce qu'on appelle huile-vierge. Ces olives écrasées sont portées dans de grands cabas, où l'on jette ensuite de l'eau bouillante ; la pâte étant délayée, on la presse, & l'eau entraîne l'huile qui furnage & qu'on enlève. Les huiles de Grasse, d'Aix, & de Nice ont le plus de réputation. Les huiles grossières sont destinées aux savonneries. Je remarquerai, en passant, que l'olivier donne un réfine qu'on appellé *Elemi*.

s) Les draps fins se font à Abbeville, à Paris, & à Sédan: les draps ordinaires presque partout: les Londrins & les Cadis dans le Languedoc.

t) On estime que le commerce des soieries, que fait le Languedoc, monte à 1800 mille livres, dont l'étranger en paye 1500 mille. Les manufactures de France consomment pour 25 millions de soie.

u) Paris a de la réputation pour les galons d'or, & Lyon pour les galons d'argent: on attribue au fil de cette ville le beau blanc de ses galons, & la bonté du fil aux eaux du Rhône: j'aimerois cependant à croire plutôt, que cette blancheur est due à ce que l'argent, dont on se fert, est affiné avec du bismuth, & non avec du plomb, qui a toujours quelque peu de cuivre.

v) La Normandie consomme, dans ses fabriques,

brai, des tapis, des tapissieries, des chapeaux, du sel ^x), du tabac, du papier ^y), de l'or & de l'argent traits, des ouvrages de mercerie & de bijouterie, des glaces, des liqueurs, des eaux de senteur, des mulets ^z), du savon, qui vient de Marseille ^a) & de Toulon, &c. La France tire de l'étranger des bois de charpente, des mâts ^b), des planches, des semences de lin, du lin & du chanyre, des grains, de l'amidon, du riz,

la moitié des cotons qui viennent de l'Amérique & du Levant. Le produit annuel des manufactures de moufeline de cette province & de celle de Picardie est évalué à trente millions de livres.

x) Le sel de fontaine, dont il y a une grande abondance dans la Comté de Bourgogne, fait la plus grande richesse de la Lorraine. Mais c'est surtout les marais salans de Brouage, de l'île de Rhé, &c. qui produisent cette quantité de sel qu'exporte la France: elle en exporteroit d'avantage si les droits étoient plus soibles. Un vaisseau françois chargé de 224 muids de sel, ou 200 tonneaux, paye 1045 l. 6 f. 8 d. de droits de sortie, & si c'est un vaisseau étranger, il en paye 1628 l. 14 f. 2 d.

y) La plus grande partie du papier se tire de l'Auvergne & de l'Angoumois; & de Normandie la plus grande partie du parchemin. Le papier de l'Angoumois passe beaucoup en Hollande, les fabricans y mettent les armes de la ville d'Amsterdam. Celui du Limousin est très-bon pour les estampes.

z) La Gouvernance vend à l'Espagne une grande quantité de mulets: cela peut rendre à cette Province 600 mille livres par an.

a) Marseille fait aussi un grand commerce de souliers.

des épices, des drogues, des peaux, des poifsons secs, des plumes, du goudron, de la poix, du fer, de l'acier ³), du cuivre, de l'étain, du plomb, de la potasie, du soufre, du salpetre ⁴), de l'huile de lin ⁵), des chevaux ¹), &c. Paris & Lyon sont les deux grandes places de change: tout ce qui se tire sur l'Italie, ou qu'on y fait passer, passe sur Lyon. Marseille a des correspondans à Smyrne & à Constantinople, elle

b) Baïonne fait un commerce de mâts, qu'elle tire des Pyrénées par le moyen des rivieres. On a coutume de les coucher dans des fosses, pour les conserver, jusqu'à ce qu'on les envoie à Brest. On construit à bon prix à Baïonne: mais on ne peut y construire que des frégattes de 40 à 50 canons, le port n'est pas assez profond. Le fer dont on a besoin se tire d'Espagne à bon prix, il est excellent.

c) La France prend à l'étranger, tant en billes qu'en instrumens de taillandier, pour la valeur de près de trois millions de livres d'acier; cette marchandise est pourtant de contrebande à l'entrée.

d) La France tire peu de salpetre de l'étranger: il s'en fabrique beaucoup dans le pays, surtout en Alsace, à Lyon, dans le Languedoc, & dans l'île de France.

e) Les François vendent aux Hollandois la graine de lin qu'ils recueillent, & leur achetent ensuite l'huile qu'ils en ont retirée.

f) Ce n'est pas que la France manque de haras: celui d'Hyemes a de la reputation. Le Limousin fournit annuellement aux provinces voisines 1500 à 2000 poulains, & les chevaux sont estimés pour la durée & le travail.

tise par leur moyen sur tout le Levant: ce qu'on tire sur l'Allemagne, la Suède, le Danemark, la Russie, l'Espagne, & le Portugal, passe ordinairement par Anvers ou par Amsterdam; il n'y a guère que sur Londres que les négocians François tirent en droiture. Le commerce de la Lorraine est important: on y trouve des salines, des mines de fer, de l'alun, des bois, des bestiaux, des laines, de l'huile de navette, de la cire, du miel, les vins du Barrois, de la verrerie, des eaux de vie^g). Le commerce de l'Alsace consiste en bois pour la marine, ces bois descendant le Rhin, en vins de la haute Alsace, en eaux de vie & vinaigres, en blés, en acier, &c.

S. 7.

Commerce des Russes.

C'est à Pierre le Grand que la Russie doit le commerce qu'elle fait aujourd'hui: vers la fin du siècle passé les négocians Russes étoient encore à apprendre ce que c'est que le change. Quantité de réglemens très sages, publiés sous le règne de Pierre I, & de Pierre II, auroient porté le commerce à un bien plus haut degré

g) Les eaux de vie de la Lorraine se font avec le marc de raisin: on en fait de même à Metz & dans tout le pays Messin.

de fortune, sans les obstacles qu' y ont mis les préjugés de la Nation, & l'intérêt particulier de la Cour. Le commerce intérieur du pays est favorisé par un nombre de fleuves & de rivières, par la commodité des traîneaux dans le fort de l'hiver, & par le bon marché de la main d'oeuvre. Ce commerce est tout entier entre les mains des nationaux ; les étrangers n'osent ni vendre en gros à d'autres qu'à des nationaux, ni même avoir des magasins dans le pays : ils sont obligés de déposer leurs marchandises dans les magasins de la Cour, & de payer un certain loyer. La plus grande partie des négocians Russes ne font à Petersbourg qu'un séjour de quelques mois ; ils y vendent leurs marchandises & en achetent d'autres. Ordinairement ils arrivent en Mai & Juin, & repartent en Septembre & Octobre. Il y a des marchandises, dont la Cour s'est réservé le débit : telles sont la poudre à canon, dont le Pud ou les 40 livres ne lui reviennent qu'à 60 Copeicks ; le fer, la potasse, la vedasse, la rhubarbe, le goudron d'Archangel *), l'huile de poisson, le tabac Anglois & Cosaque, le caviar, le sel, les pelleteries précieuses de la Sibérie, & les

*) Il faut en excepter les eaux de vie faites de lait aigri, & séparé de sa partie graisseuse : elles sont fort en usage chez les Calmouks & les Tartares.

eaux de vie. Le commerce avec l'étranger ⁱ⁾ ne se fait presque point par échange; il faut que l'étranger paye au moins le quart, souvent le tiers ou la moitié, en argent comptant. Les Russes n'achètent des étrangers qu'à un an de terme, ils appellent ce contrat Barack: pour eux - mêmes ils se font payer ordinairement

ⁱ⁾ Le commerce de la Russie avec l'étranger a plusieurs branches: 1) le commerce avec la Chine par le moyen des caravanes: il se fait au profit de la Cour; la contrebande en enlève une partie: les Russes y portent des fourrures, & en tirent de l'or, du thé, des étoffes de soie; 2) le commerce avec les Calmouks, qui fournissent du bétail, quelquefois de l'or & de l'argent; 3) le commerce avec la Bulgarie, qui donne de l'argent, des peaux, des étoffes des Indes, des pierres précieuses; 4) le commerce de la Perse par Astracan & la Mer Caspienne, d'où l'on tire de la soie & des étoffes; 5) le commerce avec les Tartares de la Crimée; &c. Peu de tems après la mort de Pierre le grand, les Anglois formerent le projet d'établir un Comptoir sur les côtes méridionales de la Mer Caspienne, pour tirer de-là une partie des marchandises qui leur viennent du Levant, surtout les soies de Perse. Ces marchandises devoient passer à Astracan, & de là par le Don & le Volga dans le lac de Vormitz. Ce projet auroit eu de grands succès: mais il étoit naturel que la Cour de Russie ne laissât pas entre des mains étrangères un commerce aussi riche; elle n'en tire cependant pas tout le parti possible. On prétend que le Capitaine Elson, envoyé par les Anglois de ces côtés-là, entra au service du Schach, & qu'il avoit déjà construit pour ce prince un vaisseau sur la Mer

d'avance, & ce long credit fait qu'on risque tout s'ils viennent à faire banqueroute ^{k)}). La Russie exporte des fourrures ^{l)}, du cuivre, du fer ^{m)}, du verre, de la cire, du miel, de la potasse, de la védasse, du goudron ⁿ⁾, de la poix, des huiles de poisssons ^{o)}, des poisssons salés, du caviar, du chanvre ^{p)}, du lin ^{q)}, de

Caspienne, lorsque la Cour résolut de rompre cette entreprise des Anglois, & d'en révoquer la permission, ce qui se fit en 1746.

k) Les étrangers ne peuvent négocier qu'en gros, & sont obligés de déposer leurs marchandises dans les magasins appartenans à la Cour & de payer un droit de magasinage.

l) Les fourrures sont plus chères à Petersbourg qu'à Danzig, à Hambourg, à Leipzig, &c. ce qui vient de ce qu'il en sort tant en contrebande.

m) On exporte environ 300 mille puds de fer, le pud est de 32 livres & demi. Les fourneaux & les forges de la Russie & de la Sibérie sont un peu trop éloignés de la mer. Le plus fameux établissement est à Sekofitka. Il y a en Sibérie à Solikamsky un établissement pour battre le fer en feuilles.

n) Le goudron est une substance noire, assez liquide, formée du mélange de la résine & de la sève du sapin noirci par les fuliginosités. On réduit en charbons, dans des fourneaux, le bois de sapin ; la résine se fond & coule avec la sève au fond du fourneau. Les racines du sapin servent beaucoup à cet usage.

o) Cette colle se fait de la vessie d'un poisson, que Linnéus met dans la classe des *accipenseres* : on en compte quatre espèces, parmi lesquelles le *Belluga* est la plus commune. Ce poisson se trouve vers l'em-

la graine de lin, des cordages ¹⁾ , des toiles ²⁾ , des voiles, du houblon, des plumes,

bouchure des rivierés qui donnent dans la mer Caspienne & dans la mer noire ; on en voit aussi dans le Danube. C'est dans le Jaik, le fleuve le plus poissonneux de la Russie, qu'on en pêche le plus ; aussi les Cosaques de Taitzkoï Gorodock font ils plus de cette colle de poisson que tout le reste de ce vaste Empire. Ce poisson a communément 20 à 30 pieds de long. Pour faire la colle, on l'éventre, on en tire la vessie, qu'on dépouille de sa première peau, on la coupe en deux ou plusieurs morceaux, on l'enveloppe dans de la toile, on la travaille, on l'enfile sur un long fil, & on la fait sécher. Quelquefois on fait cuire ces vessies entières, & après la cuison on les ouvre pour en tirer de la colle, qui peut tenir lieu de colle ordinaire. Le prix de la colle de poisson a considérablement augmenté : autrefois le pud en valloit à Taitzkoï - Gorodock 7 à 12 Roubles, aujourd'hui il y vaut jusqu'à 30 : aussi cherche-t-on à la sophistiquer, & il est difficile de reconnoître celle qui est pure. Ces mêmes poissons donnent le caviar, le Belluga en particulier, est celui qui en donne le plus. On se sert de cette colle à clarifier les vins, à lustrer la chaîne des étoffes, à coller le papier, &c. On prétend qu'à présent les Anglois comptent en préparer assez eux-mêmes pour épargner annuellement 40 mille l. st. L'Amérique fournit assez de poissons propres à cet usage. Le commerce de cette colle avec l'étranger se fait au profit de la couronne : la cour la fait acheter dans les ports à raison de quinze roubles le pud, & elle le revend à seize aux particuliers, qui veulent en faire le commerce dans l'intérieur de l'Empire, commerce qu'elle a laissé libre.

p) En temps de paix le Berkwitz de chanvre, c'est à dire $333\frac{1}{2}$ livres poids de marc, vaut neuf roubles

du bois ⁴⁾), des grains, des cuirs ⁵⁾), des marchandises qu'elle tire de la Chine & de la Perse,

cinquante copeicks : en temps de guerre le prix en augmente considérablement. La Livonie exporte 180 mille tonnes de graine de chanvre. Le chanvre de Livonie est le plus estimé, parce qu'il devient souple étant mouillé, ce que les autres ne font pas.

q) Riga exporte annuellement 70 mille tonnes de graines de lin, & 20 mille Schifponds de lin ; Pernau 800 tonnes de graines, & 400 Schifponds de lin ; Revel 500 tonnes de graines, & 1400 Schifponds de lin ; Narwa 8000 Schifponds de lin.

r) On compte que Riga exporte 90 mille Schifponds de cordages.

s) Il y a à Jaroslaw une très - belle manufacture de toiles : l'on y fabrique surtout de très - beau linge de table.

t) En général l'exportation des mats, des poutres, & des planches est défendue hors du port de Kola & des ports voisins, dans le Gouvernement d'Archangel. Il n'en peut être exporté par les autres ports qu'à la faveur d'une permission expresse. Riga exportoit, avant cette défense, pour un million de roubles de bois : en 1756 l'exportation en a été défendue à Narva, qui seule exportoit 200 mille poutres. Les bois de construction ont trois différentes sortes de marque, la première pour les Anglois, la seconde pour les Hollandais, & la troisième pour les François.

u) Le commerce des cuirs est réservé à la ville de Petersbourg. Les Russes possèdent, depuis longtemps, le secret de préparer des cuirs, auxquels ils donnent une couleur, une odeur, & une souplesse, qu'on n'a pas encore su leur donner aussi bien ailleurs : le meilleur vient de Jaroslaw & de Casan.

v) Il ne sort de Russie qu'une certaine quantité de

comme de la rhubarbe *), du thé, de la soie, des étoffes, des tapis, &c. La Russie tire de l'étranger des draps fins, des étoffes de soie, des toiles peintes, des dentelles, des ouvrages de mercerie & de bijouterie, des vins, des eaux de vie, des harengs, des drogues, des épices, des couleurs, du papier &c. L'exportation de l'or & de l'argent y est défendue *). Pétersbourg est le véritable siège du commerce *), & après cette ville c'est Archangel qui en fait le plus; le commerce de cette ville est pourtant déchu de son ancienne splendeur. Les autres villes commerçantes sont Riga, Rével, Narva, Cronstadt, Wologda, Kola, où

rhubarbe, la Cour la détermine, & en fixe, en même temps, le prix: c'est à son profit qu'elle se vend.

*) Il est encore défendu d'exporter de la poudre à canon, du salpêtre, le lin filé, le chanvre filé pour les cordages, les canons, bombes, plomb, grenade, laine, &c.

g) On fait par les régitres de la douane, qu'il sort annuellement de Pétersbourg, pour compte de l'étranger, 400 mille peaux de lievre, 70 mille pieces de petit gris, 740 mille livres de cire, 50 mille livres de colle de poisson, 2166 mille livres de chanvre, un million de livres de graines de lin, 3400 mille livres de suif, 6650 mille livres de cuirs, 665 mille livres de Caviar, 216 mille livres de soies de porc, &c. En 1744 il entra 264 vaisseaux étrangers dans le port de Pétersbourg; en 1750 deux-cens soixante & douze, en 1751 deux-cens-quatre-vingt-treize, & en 1759 sept-cents-vingt-trois. La même année on comptait qu'il étoit en-

sont les vaisseaux qui vont à la pêche de la baleine, Jaroslow, Moscow, Astracan, Kasan, Tobolsk, le dépôt de toutes les fourrures de la Sibérie, Susterbec, quoiqu'un simple village, a de la réputation pour sa belle fabrique d'armes à feu. On travaille aujourd'hui à faire de Rogerwick le plus beau port de la Baltique. Comme les eaux y gèlent plus tard & y dégèlent plutôt que dans les autres ports, la flote Russie pourra à l'avenir tenir la mer plus long-temps. Presque tout le change de Russie se fait sur Amsterdam, & le cours est à raison de 45 à 50 sols de Hollande pour un rouble de cent copeicks ¹⁾). Toutes les marchandises

tré, dans les différens ports de cet empire, au-delà de deux-mille vaisseaux chargés, & qu'il en étoit sorti tout autant. En 1749 on embarqua à Pétersbourg pour la valeur de 3184322 roubles de marchandises, & celles qui y entrerent la même année valoient 2942242 roubles: les Anglois seuls y en achetèrent pour la valeur de 2245573 roubles, & y en avoient porté pour la valeur de 1012209. En 1754 l'importation totale fut de 3279097 roubles, & l'exportation de 3577940: les Anglois y porterent pour la valeur de 98694 & y chargerent pour celle de 2207924. En général la moitié des vaisseaux est aux Anglois: l'essentiel de ce qu'ils chargent pour leur retour consiste en potasse, en bois, & en chanvre.

z) Les anciens copeicks étoient à $\frac{1}{357}$ sur le marc fin. Cela a bien changé depuis. On ne frappe monnaie qu'à Petersbourg & à Moscou: outre l'argent des

payent les droits d'entrée & de sortie en écus de Hollande, qu'on prend au poids, & qu'on envoie ensuite à la monnoie de Pétersbourg.

§. 8.

Commerce des Suédois.

Le commerce des Suédois n'a jamais été sur un pied fort avantageux: il a eu plus ou

mines de Sibérie, il y a encore les Tartares de Kingis qui en livrent à Orenbourg, d'où on le transporte à Moscou; les monnoies étrangères sont en partie défendues. Les Copeicks d'aujourd'hui sont de cuivre, & n'ont pas un tiers de la valeur des anciens. Les Anglois ont depuis quelques années un change ouvert avec la Russie, en sorte qu'ils ne payent plus en papiers de Hollande.

a)-La Suède a fait venir d'Espagne, d'Angleterre & d'Eyderstadt des bétiers, & en a retiré une si grande quantité de bonne laine, que celle qui fut présentée, dans une seule année, par ceux qui avoient des gratifications à demander, montoit à 70 mille livres pesant. Le lin réussit assez bien: les toiles de Helsingland & d'Angermanland sont belles, & les mousselines qu'on fait à Wadstena, réussissent. On a fait venir des boucs d'Angora, & on a remarqué que la beauté du poil de chèvre se conservoit jusqu'à la troisième race. Les manufactures en soie avoient en 1754 quatre-cents-cinquante métiers battans, & 1600 ouvriers; celle des voiles a de grands succès. Les manufactures de soie, de lin & de coton occupent 14000 ames, dont il y en a huit-mille à Stockholm. Cependant on se plaint du défaut de débit, & il parott que la contrebande en est

moins de succès sous les différens regnes des derniers rois. Aujourdhui il semble que la Nation s'étudie à faire fleurir les manufactures & les fabriques ; on prend les meilleurs arrangemens pour favoriser la pêche^{b)}, & pour diminuer l'importation^{c)} des marchandises étrangères. Le commerce de cette nation se fait presque tout entier sur des vaisseaux

la cause. On a établi plusieurs raffineries de sucre : mais elles ne suffisent pas à la consommation du royaume.

b) La pêche du hareng donna, en 1756 & 1757, cent-soixante tonneaux : mais malgré ce qu'on a fait, on pourroit encore demander aux Suédois, pourquoi ils ne s'appliquent pas d'avantage à la pêche ? Leur pays manque t-il de côtes & de grèves ? n'ont-ils pas, hors le chanvre, tout ce qu'il faut pour avoir un grand nombre de vaisseaux ? ne construisent-ils pas à meilleurs frais que les autres nations ? ne peut-on pas rappeler quantité de nationaux, qui faute de subsistence servent dans la marine de Hollande & ailleurs ? Je ne sais de quel oeil un sage politique pourra voir la Suede bâtrir des vaisseaux pour des Puissances étrangères ?

c) L'importation des marchandises étrangères excède de 600 mille écus l'exportation des denrées & des marchandises du cru de la Suède : on prétend que le commerce de contrebande, que les sujets Suédois font avec la ville de Lubec, monte à peu près à autant. La Suède achète annuellement pour plus de 6 millions de florins d'Allemagne, de marchandises ou denrées étrangères. Comme on a souhaité de diminuer au moins l'importation des grains, qui monte annuellement à 450 mille tonneaux, on déclara en 1752 qu'on

Suédois. La Suède exporte du fer en barres ⁴⁾, & du fer ouvragé, de la poix, du goudron réputé le meilleur, de la potasse, du salpêtre, de la poudre à canon, des cordages, du maroquin, des poissons secs, du bois ⁵⁾, des planches, des poutres, des mâts ¹⁾). Elle tire de l'étranger des grains, de la viande salée, du lard, du beurre, du fufi, du sel, des vins, des

accorderoit quarante & même cinquante années de franchise à ceux qui défricheroient des terres incultes; & en 1757 on fit supprimer dans le Royaume 169132 alambics destinés à l'eau de vie.

d) La Suède a peut être tort de ne pas vendre son fer à meilleur prix. Elle en feroit passer d'avantage à l'étranger. M. Swedenborg conte 362 fourneaux, & 409 forges principales en Suède. M. Erich de Stockenstrom, Chancelier de Justice, rapporte qu'on fabrique 400 mille Schispounds ou 1600 mille quintaux de fer en barres: on occupe par là 4000 ouvriers pour les mines, 2800 pour le transport, 2400 pour les forges, 10800 pour les 14 mille Lafts de charbon, 2000 pour la fonderie. La Couronne retire un sixième de la valeur par les droits de péage & autres impôts. Comme le transport & les charbons ne demandent que 58 jours de travail, les ouvriers ne sont pas enlevés à l'agriculture. Depuis le commencement de ce Siècle le prix des 400 livres a été de 3 à 6 écus de banque: il est à six aujourd'hui, & le tonneau à 14 livres Sterling. C'est au moyen de l'établissement d'un Comptoir général, que les Suédois ont espéré de soutenir le haut prix du fer, cela a déjà dégoûté les Anglois. Le fer d'Oregrund passe pour être le meilleur.

eaux de vie, des couleurs, des épices, du sucre, des cuirs, des peaux, de l'huile, des drogues, de la laine, du coton, des foies, du lin, du chanvre, des toiles, des étoffes de laine & de soie, &c. Depuis 1744 la sortie du vieux fer & du cuivre cru est défendue ^{s)}, les étoffes des Indes sont de contrebande depuis le même temps ^{t)}. Stockholm & Gothenbourg ⁱ⁾ sont le

^{s)} Le bois de chêne a considérablement diminué en Suede; il est fort estimé.

^{f)} On compte que la Suede exporte 50 mille schipfonds de fer & autres métaux, 150 mille douzaines de planches, 50 mille tonneaux de goudron ou de poix, beaucoup plus de potasse, &c. On prétend que le fer fait les deux tiers des revenus du Royaume: l'Upland donne le meilleur, & le Westmanland en fait le plus grand commerce. Le cuivre est un objet moins considérable: les mines de Falun, qui sont les plus importantes, ont donné, depuis 1743 jusqu'en 1747, c'est à dire en cinq années, 22879 schipfonds de cuivre affiné. Il y a une mine d'argent à Sala, qui a rendu, dans le même espace de tems, 8700 marcs d'argent fin.

^{g)} On exporte le cuivre façonné ou ouvragé. A Arestadt on travaille les plaques destinées aux monnaies, & les menues espèces de cuivre. Les Hollandais y en font frapper beaucoup, mais sans y faire mettre l'empreinte, on les marque en Hollande.

^{h)} A proprement parler ces étoffes ne sont pas de contrebande: mais la Compagnie des Indes est obligée de prouver qu'elle en a fait passer à l'étranger les deux tiers de ce qu'elle en a reçu: il en est de même de toutes les autres marchandises des Indes.

vrai siège du commerce: le port de cette dernière ville est excellent. Les autres villes commerçantes sont Warberg, Halmstadt, Landscroon, Malmoe, Christianstadt, Carlskroon, Calmar, Ystadt, Westerwick, &c. ^{*)})

§. 9.

Commerce de l'Italie.

L'Italie a des productions naturelles, sans nombre, qu'elle vend aux étrangers: savoir du

i) Le projet de faire communiquer la Baltique à la mer du Nord pour naviger de Stockholm à Gothenbourg, sans passer le Sund, paroit réussi: il a souffert de grandes difficultés, surtout par rapport à la catastrophe de Troll-Hætter. L'écluse, nommée le Tessin, ouverte en 1752 a parfaitement réussi.

ii) Quelques auteurs ont proposé de faire de Marstrand un port franc, & il est peut-être surprenant qu'on ne le fasse pas. C'est un des plus beaux ports de l'Europe, soit pour l'étendue, soit pour la sûreté. Croira-t-on qu'aujourd'hui il ne s'y trouve que foixante & cinq habitans, qui ont bien de la peine à subsister? On prétend cependant que la raison pour laquelle on y a renoncé, est qu'on a craincé de ne pouvoir empêcher la contrebande.

iii) Les meilleurs vins d'Italie sont le Genzano, l'Albano, le Castel Gandolfe près de Rome, le vin grec de Naples, le Lacrima Christi, la Verdée, la Moscadelle, le Montefiascone de Florence, quelques vins de Piémont & du Montferrat.

m) La Manne est une liqueur condensée, qu'on trouve sur une espèce de frêne. La grande récolte

riz, des vins '), des fruits secs & confits, des olives, de l'huile d'olive, de l'anis, de la manne "'), des capres "'), des marons, du safran, de la térébenthine, des laines, mais surtout des soies, des anchois, du corail, des agathes, du marbre, de l'albâtre, de l'alun, du vitriol, du souffre, des couleurs. Les manufactures & les fabriques d'Italie fournissent des étoffes & des bas de soie, des gants, des dentelles, des cristaux travaillés, des armes à feu, du papier,

s'en fait dans le temps des équinoxes: on distingue trois espèces: la manne en larmes; elle découle d'elle même depuis la mi-Juin jusqu'à la fin de Juillet; dans l'ardeur des jours chauds on voit une liqueur fort claire s'infiltrer au travers de l'écorce du tronc & des branches, & se former en grumeaux; le grain en est fort blanc, on recueille le matin ces grumeaux, & on les fait sécher au soleil: la manne grasse; elle découle des entaillures que les paysans font à la fin de Juillet lorsque la première a cessé de couler, elle se condense, & on la fait sécher comme l'autre; enfin la manne la plus précieuse est celle qui tombe en gouttes sur des morceaux de paille, qu'on a eu soin de couper au pied des arbres: elle s'y fige en forme de stalactites. La manne du Levant est une extravasation de la sève d'une espèce de Genet, appellée *Alhagi Maurorum*. La manne de Briançon est une résine qu'on trouve en petits grains blancs un peu gluans sur le mélèze. On emploie la manne comme un remède purgatif: & à cet égard elle est préférée à une infinité d'autres médicaments.

*) Les capres sont le fruit du caprier, dont on

de la poudre à canon, des essences ^{o)} & des parfums, des liqueurs ^{p)}, du tabac, du savon ^{q)}, des vermicelli, des cordes pour les instrumens de musique, &c. De toutes les nations de l'Europe ce sont les François qui font le plus grand commerce avec l'Italie. Les Hollandois y trafiquent aussi beaucoup, sur tout à Gènes, à Livourne, à Venise, à Naples & à Messine. L'Italie tire de l'étranger les épices, le cacao,

les

prend les boutons, avant qu'ils soient ouverts, pour les confire au sel & au vinaigre. Les capres de Genes sont les meilleures: on en tire aussi une espece d'huile. On fait encore des capres des boutons du genet, des capucines, & des violettes doubles.

o) On appelle essences certains extraits tirés de quelques matières par le moyen du feu: telles sont l'essence de romarin, de térébenthine, d'anis, de girofle, de canelle, de citron &c. Quant aux parfums, la plus grande partie s'en fait avec le musc, l'ambre gris, la civette, le bois de rose, celui de cedre, la racine d'iris, la fleur d'orange, la rose, le jasmin, la jonquille, la tubereuse, la lavande, le thym, la marjolaine, la sauge, la fariette: on emploie encore au même usage le storax, l'encens, le benjoin, &c. C'est en Espagne, en Italie, & surtout dans l'Orient qu'on consomme une grande quantité de parfums.

p) Les liqueurs sont des boissons composées avec des fruits ou des fleurs, dont la base est ou de l'eau de vie, ou du vin, ou de l'eau. Les meilleures liqueurs sont pour la finesse celles de Montpellier: celles d'Italie sont aussi fort estimées, surtout le rossoli de Turin, & le Marasquin, fait du fruit du cerisier Marasque, fort

le gingembre, le thé, le sucre, la porcelaine, les ouvrages de la Chine, les toiles peintes & autres étoffes des Indes, les toiles, les draps, les ouvrages de mercerie, de galanterie & de bijouterie, le fil, les ouvrages de fil, les drogues pour la teinture, les peaux, les cuirs), le chanvre, le lin, le suif, la cire, le blanc de baleine, les huiles de poisson, le cuivre, le léton, le fer, le plomb, l'étain, le goudron, la

commun dans la Dalmatie Vénitienne, & aux environs de Brescia.

q) Le savon est une pâte, dure ou molle, propre à blanchir le linge, & dont les teinturiers, bonnetiers, &c. se servent pour dégraiffer & nettoyer les laines. On fait du savon avec l'huile d'olives, de noix, de chenevi, de lin, de navette, de colsat, de poision, &c. on en fait encore avec le flambart, qui se trouve sur les chaudières des charcutiers, avec du suif, & d'autres graisses; ces huiles, ou ces graisses préparées avec des lessives tirées de quelques corps nitreux ou salés, comme les soudes d'Alicante, de Carthagene, ou de Cherbourg, la potasse, la védasse, les cendres de différens bois, &c. forment un corps solide, qui mouffe avec l'eau: on y ajoute souvent des drogues pour jaiper le savon dur, ou colorer les savons liquides. L'Espagne, Venise, Gaète, Toulon & Marseille ont un débit considérable de savon. Les savons liquides sont noirs ouverts; ces derniers se fabriquent communément en Angleterre, en Hollande, & dans les pays du Nord.

r) Comme l'Italie manque de bois, surtout de chêne, elle est obligée de tirer d'Allemagne tout le cuir de semelle: celui dont on fait l'empeigne & les deux

Tome II.

G



poix, les harengs, la morue sèche, le caviar, les vins de France & d'Espagne, les grains, &c. Il y a plusieurs villes très-commerçantes: nous dirons un mot des principales.

Venise, dont le commerce, quoique déchu de son ancienne grandeur, est encore fort considérable, a une manufacture de glaces à Morano, une raffinerie de borax, des blancherries de cire qui sont d'un très-grand produit, une manufacture de tentures de cuir doré & de velours fort estimés. C'est le seul port d'Italie où l'on ne porte ni fer ni cuivre, & où l'entrée des draps étrangers est défendue: on y en fait de très-beaux.

Gènes, dont la banque étoit autrefois la plus riche de l'Europe, est renommée pour ses velours & ses vins muscats: son commerce, autrefois fort étendu & fort lucratif, est peu de chose aujourd'hui, quoique ce soit la ville d'Italie où se trouvent les plus riches manufacturiers¹). Les nobles font le commerce: & les Palavicini sont aujourd'hui les négocians les plus renommés.

Livourne a un port franc: le commerce y est libre; & par-là même fort étendu. Un Duc

quartiers, est tanné avec des branches de vigne, & de l'écorce de figuier, ce qui le rend fort cher.

de Toscane acheta cette ville aux Genois pour 130 mille ducats: pour la peupler il en fit un asyle général, il accorda la liberté de conscience, l'exemption des droits d'entrée & de sortie, & le logement franc pour sept années à tous ceux qui voulurent s'y établir. Le chemin de Massa à Modene, fait avec tant de dépenses, a favorisé le commerce entre Trieste & Livourne; il n'y a encore de difficultés à surmonter que dans le passage de Massa à la riviere de la Secchia.

Naples, ville qui a près de 400 mille habitans, doit son commerce à son port, qui est un des meilleurs & des plus beaux d'Italie. Il y avoit autrefois plusieurs banques dans cette ville: quelques-unes ont fait banqueroute; aujourd'hui celle de *Sant-Eligio* & celle *del Popolo* sont les plus accréditées. C'est par Naples & Raguse que passent les lettres pour Constantinople.

Messine a un beau port, & fait un commerce très-confidérable en soie. La Sicile a des grains, quelque peu de vin, des amandes, des raisins de Corinthe, des pistaches & de la manne préférable à celle de Calabre.

s) Le Cavalier Vaheigh prouve que le commerce de Gènes passa à Livourne, à cause d'un droit de 16 pour cent établi sur les importations.

Malazzo fait une pêche considérable de thon, au tour de Trepani & au Cap de Pezzaro; le bon marché du sel, qui y coûte 24 fois moins qu'à Naples, en favorise l'exportation. Il y a en Sicile quelques mines de plomb & d'argent de peu d'importance: on exporte annuellement 250 à 300 mille Salmes de grains: le Salm est de 500 livres pesant: & dans une récolte médiocre 200 mille caissi d'huile. Il y a aussi beaucoup de soufre dans ce royaume, & dans les îles de Lipari: mais il n'est pas fort estimé; on préfère celui de la Romagne & du Golfe Adriatique. Si le Clergé, & ceux qui lui sont attachés, ne faisoient pas le tiers des habitans, & si les deux tiers des fonds n'appartenloient pas à l'Eglise, ce pays tireroit un plus grand parti de son sol & du local ¹⁾.

1) L'Eglise à tout: les communautés religieuses prétent au cultivateur à gros intérêts. Un seul devant d'autel dans l'Eglise de St. Grégoire à Palerme vaut 94 mille écus de Sicile ou 400 mille livres de France. Avec cela l'industrie manque; on a laissé sortir la soie, & on a acheté des étoffes à l'étranger. Depuis 1762 toutes les marchandises étrangères où il entre de la soie sont défendues, mais faute de manufactures la contrebande a supplée à la disette: on prétend cependant que la soie est trop pesante, & n'est propre qu'aux gâtons. On cultive le sucre: mais les raffineries sont tom-

Lucque est renommée pour ses soies, mais surtout pour ses étoffes de soie, & pour son huile, la meilleure & la plus chère de toute l'Italie.

Turin fait avec Geneve & Lyon presque tout le commerce de l'Italie: les soies *) & les organçins du Piémont sont fort estimés.

Milan a un grand nombre de manufactures, qui ont du débit, quoique cette ville soit éloignée de la mer, & n'ait point de rivieres navigables.

Parme fait un commerce considérable de soies.

Mantoue a le meilleur chanvre.

Florence a de belles manufactures d'étoffes de soie, surtout de taffetas.

bées: il passe de Sicile à Gènes annuellement 1500 quintaux de chiffons pour faire du papier, &c.

*) Il y a quelques années que les nouvelles publiques parloient d'un projet du roi de Sardaigne de défendre la sortie des soies crues: elles ajoutoient que ce prince avoit attiré une grande quantité d'ouvriers françois. Si cela est, les François feront obligés ou de chercher, dans quelque autre endroit d'Italie, les soies dont ils ont besoin, ou de tâcher d'en recueillir d'avantage chez eux.

Rome *) a livré son commerce aux Juifs: on y en compte près de dix-mille. Le Pape fait le commerce exclusif des grains.

Ancone a un port franc depuis 1732; les vaisseaux qui vont au Levant, relachent ordinairement au port de cette ville, & y achetent fort cher les ongari, qu'ils font passer à Smyrne & à Constantinople.

Boulogne fait un commerce important en soies, organçins, satins, savon, & faucissons.

Bastia est un port de l'île de Corse *): les vins

v) Quand on considère la fertilité du sol, l'avantage de la situation, les ports de la mer Adriatique & de la Méditerranée, la quantité d'argent que le Pape tire de tous les pays catholiques, l'affluence des étrangers, &c. on est étonné de voir, que l'Etat Ecclesiastique soit si dépeuplé, que les habitans y soient si pauvres, que la disette des blés y soit si grande, que le pays ensin soit si dénué de manufactures & de fabriques. Mais lorsqu'on pense, que les sujets du Pape savent que plus ils ont, plus aussi ils sont vexés; que les fêtes y sont en trop grand nombre, que les moines, les hôpitaux, & les neveux des Papes emportent tout; on conçoit comment un des plus beaux pays de l'Europe est dans l'état déplorable où il se trouve.

x) La pêche consiste en sardines & grosses huches, qu'on exporte fort loin. Le vin de Capo Corso ressemble à celui de Malaga, & passe en Angleterre & en Allemagne comme vin d'Espagne. L'exportation des marons & de l'huile est aussi un objet important.

& le corail sont le grand objet de son commerce.

Malte vend du coton, de la cire, du miel, &c.

§. 10.

Commerce de la Hongrie.

Le sol de la Hongrie est très-bon: il produit des grains & des fruits en abondance, & les prairies y nourrissent une quantité de bétail¹⁾ & de chevaux. On trouve encore dans ce pays d'excellent vin ²⁾, du saffran, de l'huile, des mines riches ³⁾, de la laine, du cuir, du suif,

1) On prétend cependant que la récolte des grains est fort souvent gâtée par les brouillards. L'exportation annuelle des bœufs monte à 120 mille pieces.

2) Le vin de Hongrie est surtout estimé parcequ'il a peu de tartre. Celui de Tokai, d'Uchely & de Keresztur font en grande réputation.

3) Les mines de Botza, dans le comté de Liptow, donnent l'or le plus fin, mais on les néglige. Neufohl, dans le Comté de ce nom, a des mines de cuivre, & ce cuivre est fort estimé: Herrengrund en a aussi, & ses sources vitrioliques sont connues. Les mines d'or de Cremnitz & de Königsberg ne rendent plus autant qu'autrefois: les mines d'or & d'argent de Nagy-Banya sont considérables: mais Schemnitz est ce qu'il y a de plus important, on compte dans les mines aux environs de cette ville 5000 ouvriers, & on y retire environ cent marcs d'argent par semaine: on y découvrit, en 1751, une veine qui a donné beaucoup & de bon or: les frais d'exploitation montent annuellement pour

& de la cire. Le commerce est en grande partie entre les mains des Grecs: il y a quelques fabriques¹⁾.

§. II.

Commerce de la Pologne.

Plus de quatre-mille batteaux, qui descendent la Vistule pour porter des grains à Danzig, prouvent la fertilité du sol. On trouve quantité de minéraux, mais peu d'établissemens pour les faire valoir²⁾, toutes les mines de cuivre sont abandonnées, & on ne songe pas à celles où l'on trouveroit de l'or & de l'argent. La Pologne exporte une graine appelée graine de Pologne, du miel, de la cire: son vin seroit bon dans quelques endroits si l'on donnoit plus de soins à la vigne. Autrefois ce royaume

Schemnitz a 500 mille florins. Tout l'or & l'argent que les mines du pays livrent est transporté à Cremnitz, où il est monnayé; on prétend qu'il sort de là annéee commune cent mille ducats especes. On retire de Rofenau beaucoup de vif argent, & le cinabre de Dobischau, d'Alfo-sajo, & de Rosenau est d'un grand produit. Le sel gemme de Rhôna, & le fer de Wagendorf-sel font aussi un objet assez important.

b) On estime beaucoup le feutre de Hongrie: la fabrique de toiles de coton a du succès, celle de faïence de Holitsch en a beaucoup.

c) On trouve de la mine de plomb dans la Podolie: les paysans la ramassent, la fondent, & livrent le plomb à leur seigneur pour un prix fixe.

vendoit à l'étranger 90 à 100 mille boeufs par an, & en proportion une quantité de chevaux; son sel gemme est renommé. Le lin & la graine de lin, le chanvre & le chenevi, le houblon, le cuir, le bois, le goudron, la poix sont encore quelques objets d'exportation. La Lithuanie exporte beaucoup de potasse & de védasse, fait quelques liqueurs avec du miel: son bétail & sa laine sont d'un grand produit. Mais pour de fabriques le pays n'en a pas. Danzig ^{d)} fait un grand commerce.

§. 12.

Commerce de l'Allemagne.

L'Allemagne a de grands avantages pour le commerce: mais différentes circonstances les rendent inutiles ^{e).} Ce pays a tout ce qu'il lui

^{d)} Danzig voit dans son port année commune plus de mille vaisseaux, qui chargent au de-là de 60 mille Lasts de grains, le Last évalué au moins à 40 écus d'Allemagne; de la laine, du suif, de la cire, du beurre, de la potasse, du bois, & des liqueurs, &c.

^{e)} Le nombre des provinces gouvernées par différents princes, la jaloufie des Souverains, les guerres intestines, les efforts de la maison d'Autriche pour mettre sous le joug tous les princes de l'Empire, l'inégalité des especes, le nombre des péages, les mauvais chemins, &c. sont autant d'obstacles à l'agrandissement du commerce de l'Allemagne..

faut, si l'on en excepte les épices, & les pierres précieuses : on y trouve des grains en très-grande abondance, du vin, des métaux¹⁾, des fruits, du bétail, des chevaux, des pierres de taille, du marbre, du sel, du bois, &c. Les manufactures & les fabriques y donnent des marchandises de toute espèce, & le bon marché des vivres & de la main d'œuvre met l'Allemagne en état de vendre à plus bas prix que la France & l'Angleterre ne peuvent le faire. Cependant elle tire de l'étranger tout ce que l'étranger veut vendre ; il n'y a que quelques provinces où ce prurit des Allemands, pour tout ce qui vient du dehors, est gêné par des loix, dont la sageſſe n'est révoquée en doute que par des négocians intéressés à confondre l'intérêt particulier avec l'intérêt général. Depuis que la France, par l'expulsion des Réformés, a enrichi l'Allemagne d'une foule de gens industriels, les manufactures & les fabriques y ont été transportées, & y ont eu le plus grand succès. La position de l'Allemagne est très-favorable au commerce. Jettons un coup

f) La Franconie, la Thuringe, & le Duché de Magdebourg, sont les provinces qui ont la plus grande abondance de grains. Parmi les vins d'Allemagne on estime surtout ceux du Rhin, de la Moselle, du Neckre, & ceux d'Autriche. Le Saltzbourg,

d'œil sur quelques unes de ses villes commerçantes ; je ne saurois entrer dans un plus grand détail.

A la tête de toutes ces villes il faut mettre Hambourg, dont le commerce de terre & de mer est très-considerable. La grande pêche y occupe 60 à 70 vaisseaux. Parmi les manufactures & les fabriques d'une certaine importance il faut compter la raffinerie de sucre, la manufacture des toiles peintes, celle de velours, & les fabriques de tabac : on pourroit y ajouter celle des fileurs d'or, dont l'adresse égale l'adresse des fileurs de Milan. Les Hambourgeois sont, pour l'Allemagne, ce que sont les Hollandais pour leurs voisins : leur territoire est petit, leur sol ne produit que peu de chose, mais une heureuse industrie leur a fait tirer parti de tout, & en particulier de l'indolence des Allemands.

Lubec⁸⁾ a un commerce de mer le long des côtes de la Baltique : ses manufactures de cuirs & de toiles ont beaucoup de succès ; on estime singulièrement les voiles de Lu-

le Tirol, la Misnie, les contrées voisines de la forêt Hercinie, &c. ont des métaux.

g) Hambourg pour éviter les frais du Sund fait une grande partie de son commerce de la Baltique par la ville de Lubec.

bec. On ne tire point en droiture sur cette ville, on trace les lettres de change sur Hambourg,

Bremé a son port à Vegesac; la pêche du saumon lui rend beaucoup. Son commerce de mer se fait avec la France, la Hollande, & la Norvege.

Vienne a des manufactures très-importantes ^{b)}:

b) L'autriche, sur tout la partie inférieure, produit une grande abondance de grains, du safran fort estimé, d'assez bons vins, une quantité de fruits de toute espèce. On trouve à Gemunden une belle mine de sel en crystaux, à Halestadt une saline importante. Les manufactures & les fabriques sont encouragées & promettent du succès: la fabrique de léton de Baden est bien arrangée, on y voit une seule roue, mue par le courant de l'eau, faire mouvoir seize tours où autant d'ouvriers travaillent. On fait à Wels un commerce considérable de bois. La Stirie a des mines de fer exploitées depuis plus de dix siecles: son acier est renommé par sa bonté, & les Anglois en enlèvent la plus grande partie: les vins de la Stirie sont passables. La Carinthie a du fer également, surtout à Friesac: elle a du plomb. Le sol du Duché de Carniole est fertile: on y fait un bon commerce de bétail & de chevaux: on exporte du fer, de l'acier, & du vif argent.

i) La Bohème produit du safran, du gingembre, du *Calmus*, d'excellent houblon, quelque peu de vins; on y trouve aussi du soufre, des charbons de terre, de l'alun, &c. qui sont un objet de commerce. Le pays avoit autrefois des salines, mais elles ont été abandonnées depuis long-temps. Les mines d'argent de Kuttenberg sont de quelque valeur, celles d'Etain sont plus

le Danube facilite son commerce: l'Autriche, la Bohemeⁱ), la Moravie^k), le Tirolⁱ), l'Italie, le Levant & la Hongrie lui fournissent des marchandises qu'elle vend à l'étranger, comme du vif-argent, du fer, du safran, des grains, du sel, des vins, du gros bétail, du cuivre^m), des cuirs, des étoffes de soie, du coton. &c. Fiume, au bord

abondantes & plus considérables: il y a une belle mine de cuivre à Dreyhack; les pierres de Boheme qui imitent les pierres fines, sont connues par tout. En fait de manufactures il n'y a d'important que le papier, la poterie, & les verreries: l'exportation des grains est considérable.

i) La Moravie a des grains, du chanvre, du lin, du safran: les mines qui s'y trouvent ne font pas d'un grand rapport, il y en a de fer; on y trouve aussi des raffineries d'alun, & de vitriol. Les fabriques de draps d'Iglau & de Trebitz, les papeteries & les moulins à poudre, font ce qu'il y a de plus profitable pour le commerce de ce marquisat.

k) Le Tirol a beaucoup de lin, de belles salines à Hall, près de Schwatz une mine de cuivre & d'argent, & à un mille delà une mine qui donne de très-bon cuivre: on y trouve encore du plomb, du vif-argent & quantité de terres à couleur. Le vin de ce pays n'est pas estimé.

m) L'imperatrice-Reine tire un profit considérable des mines de cuivre: Elle a fait un contrat avec le Banquier Kuhner, à qui, moyennant 50 mille florins par an, on livre d'un seul endroit 25 mille livres de cuivre par mois. Ce même Banquier tire encore du cuivre de quelques autres mines, & on assure qu'il en débite 25

d'un golfe de la mer Adriatique, a un port fort propre au commerce; c'est un débouché pour la Hongrie & l'Autriche. Pour favoriser le transport Charles VI a fait faire une magnifique route, qui va de Fiume à Carlstadt en Croatie: la ville ne paye aucune contribution. On pêche dans le Golfe un poisson nommé Gatto, dont la peau se travaille, & sert au même usage que le chagrin. Trieste, près d'un autre Golfe de la mer Adriatique, est un port franc, & son commerce s'agrandit de jour en jour. A la paix de Passarowitz la Porte accorda des avantages considérables à ces deux villes, & ce fut là ce qui fit naître le projet d'une Compagnie des Indes à former dans les Pays- bas.

Nuremberg tire de grands profits de son tabac, dont les plantations ont très-bien réussi, de sa fine farine, & de cette foule de fabriques d'ouvrages de mercerie qu'on connoît dans toute l'Europe, & même aux Indes.

Augsbourg fait une grande partie du commerce de l'Allemagne avec l'Italie: l'orfèvrerie, l'horlogerie, les estampes, & quelques manufactures d'étoffes de coton & de fil ont de grands succès.

Francfort sur le Main partage avec Mayence le commerce des vins du Rhin: ses manu-

factures d'étoffes de soie. Ses fabriques de tabac & de faïence, sa blancherie de cire, la fonte des caractères qui servent à l'imprimerie, &c. sont des objets très-importans. Son commerce de transit & ses foires ne le sont pas moins.

Cologne auroit un commerce considérable sans le nombre infini de péages qui se trouvent le long du Rhin: elle tire de gros profits des vins du Rhin & de la Moselle, du bois, des ouvrages de fer, & de la potasse.

Ulm a un débit étonnant de sa futaine, de ses toiles, & de son papier.

Leipzig s'est élevée & soutenue par ses foires, malgré le désavantage de sa situation: les productions naturelles de la Saxe, comme les grains, les laines, & les minéraux, les manufactures de draps, de dentelles, de toiles, la fabrique de porcelaine, les verreries, & la raffinerie du bleu ont donné au commerce de cette ville un fond qui a paru inépuisable.

Brounsvig a du chanvre, des toiles, de la laine, des minéraux, &c. Sa bierre passe jusqu'aux Indes. Ses foires sont après celles de Francfort sur le Main, de Leipzig & de Francfort sur l'Oder, les plus importantes de l'Allemagne ».

§. 13.
Commerce des Pays-Bas.

Par une bonne administration on eût tiré grand parti des avantages naturels dont jouissent les provinces des Pays-Bas: un sol fertile ¹⁾, une situation heureuse, les plus belles fabriques de dentelles ²⁾ & de toiles ³⁾ qu'il y ait en Europe, les beaux draps de Limbourg, fabrique presque ruinée, le charbon de terre, les terres à faïence & à pipe, enfin la pêche, surtout celle du hareng ⁴⁾, promettent un commerce florissant à un Ministre éclairé, qui ne veut pas fouler des provinces que tant de guer-

mille quintaux. On compte que l'Imperatrice gagne 16 florins par quintal.

u) Pour donner une idée du commerce de l'Allemagne, il faudroit que je parcourusse tous les états, dont cette République de Souverains est composée, & cela demanderoit un ouvrage plus étendu que celui ci. Je suis surpris que les Allemands, occupés aujourd'hui à traduire tout ce qui vient d'Angleterre & de France, & qui a rapport au commerce & aux finances, ne s'occupent pas davantage de ce qui regarde leur patrie.

o) On ne sauroit trouver de plus beaux pâturages: la beauté du lin est connue: le colza, riche production de la Flandres & du Brabant, n'attend que des moulins pour donner une huile fort utile.

p) Les plus belles dentelles sont celles de Bruxelles, après cela viennent celles de Malines & de Valencienne.

q) On reproche aux toiles de Flandres d'être tirées au tourniquet dans les blanchisseries, ce qui les fait

res cruelles n'ont pu abîmer. Les tentures de cuir doré de Bruxelles, de l'Ile, d'Anvers & de Malines sont renommées. Gand fabrique de belles toiles & a d'excellens réglemens de fabrique; cette ville exporte beaucoup de fil, il en passe pour des sommes considérables en Espagne & aux Indes. Courtrai & Bruges fabriquent ces belles toiles qu'on appelle par abus toiles de Hollande. Ostende est renommé par son beau port: les grands vaisseaux peuvent entrer jusqu'au milieu de son enceinte. La compagnie qu'elle a voulu former n'a pu réussir, trop d'ennemis puissans s'y opposoient ').

retrécir au lavage: on dit la même chose des draps de Limbourg (comme encore des draps de Vervins, de Juliers, d'Aix la chapelle) c'est à dire d'être trop tirés à la rame.

*) La Zéelande offrit, il y a quelques années, de prendre le charbon de terre du Brabant: on le présenteroit à celui d'Angleterre, il ne s'agissoit que de l'excepter des droits de sortie & de passage, & cela fut refusé quoique les mines paroissent inépuisables. On fait passer en Hollande la terre à faïence, & la terre à pipe, au lieu d'établir des fabriques pour les y employer. Quant aux harengs, les négociants de Bruges ont demandé qu'on reglat l'impôt de façon, que les harengs de la pêche hollandaise ne pussent être vendus qu'au dessus de 16 florins le baril, & moyennant cette faveur ils espèrent soutenir cette pêche.

s) Avant l'établissement de cette Compagnie on donna des lettres de mer à des négociants Flamands &

Brabançons: leurs succès firent écouter les projets du sieur Calebroeck, & cette compagnie obtint son octroi en Decembre 1722: son fonds devoit étre de 6 millions de florins, partagé en six mille actions de mille florins: les souscriptions devoient se faire à Anvers, en payant un quart, & en promettant de payer le second quart trois mois après que les souscriptions seroient closes, & les deux autres de six en six mois. Il fut statué que pour avoir voix dans les assemblées il falloit avoir 12 actions, que ceux qui en auroient depuis 50 jusqu'à 100 inclusivement en auroient denx, & que ceux qui prendroient au-delà de cent actions auroient trois voix, bien entendu qu' aucun étranger ne pourroit avoir voix, quelque nombre d'actions qu'il eût. Le Gouvernement déclara la Compagnie libre & indépendante par rapport à son économie & à l'administration de ses affaires, & statua que les Directeurs rendroient compte tous les cinq ans à la compagnie. Pour former dabord l'établissement la Cour nomma sept Directeurs, ne se réservant pour l'avenir que la nomination d'un seul, & il fut réglé que chaque Directeur devoit avoir au moins 30 actions, ainsi que le Caissier; que les Directeurs devoient être domiciliés dans les Pays-bas, étre négocians ou banquiers, n'avoir aucune place dans quelque Magistrature que ce soit, & n'être apparentés à aucun des autres directeurs en ligne directe d'ascendance ou descendance. On déclara que dès que l'un d'eux auroit fait faillite il seroit par là même déchu de sa place; & on leur accorda jusqu' à 4000 florins d'appointemens. Les autres réglemenrs portent qu'on ne peut quitter la Compagnie qu'en vendant ou cédant ses actions: que les ventes des marchandises de retour se feroient publiquement à Bruges ou à Ostende; que les Directeurs auroient le pouvoir de choisir les Teneurs de livres, les Secrétaires, les Agens, les Commis, les Capitaines, les Officiers, &c. que les trois premières années les assemblées se tien-

droient à Anvers, les trois autres à Bruges ou à Gand; que les dividendes, ne se feroient qu'après le payement des dettes de la Compagnie, que tous les cinq ans il se feroit un dividende extraordinaire, qu'aucun intéressé n'ayant voix ne pourroit faire de représentation que par écrit; que la Cour choisiroit entre trois personnes proposées par la Compagnie quelqu'un pour assister en son nom à la reddition des comptes; que ni les Directeurs, ni les intéressés, ni ceux qui sont au service de la Compagnie ne pourroient faire commerce aux Indes pour leur compte, qu'il ne leur feroit permis d'acheter que dans les ventes publiques; que les Directeurs ne serviroient pas au-delà de six ans de suite; que la Compagnie feroit embarquer sur ses vaisseaux tout ce qu'elle voudroit, excepté les especes courantes des Pays-bas, qu'elles fussent marquées au coin de l'Empereur ou non; que les bois, planches, poutres, mats, poix, gondron, toile à voiles, cables, cordages, fer, cloux, &c. feroient francs de tous droits d'entrée, ainsi que les vivres à charger sur les vaisseaux: que les marchandises chargées pour les Indes ne payeroient aucun droit de sortie, que celles de retour en payeroient un de 6 pour cent du prix des ventes publiques, &c. Le produit de ce revenu fut destiné par Charles VI à l'entretien des places dans les Pays-bas: & la Compagnie fut obligée de donner pour l'Octroi un Lyon couronné tenant les armes de la Compagnie du poids de 20 marcs d'or. Ce sage règlement fut inutile: l'Empereur vit bien que les mémoires publiés contre cet établissement, & les représentations des Ministres étrangers annonçoient qu'on étoit résolu d'employer, dans le besoin, la force ouverte, pour le faire renoncer à ce projet: tous les argumens des écrivains hollandois & ceux du Professeur Burlamaqui ne valoient pas cette bonne raison.

§. 14.

Commerce de la Suisse.

Malgré la situation favorable de la Suisse, qui placée entre la France, l'Italie, & l'Allemagne, a de grands fleuves & des rivières navigables, le commerce n'y est pas fort important. Ce qu'on y recueille de blés & de grains n'est pas suffisant pour la consommation du pays, & à cet égard ses voisins, en fermant les passages, pourroient l'affamer. Les plantations de tabac, & celles de chanvre & de lin ne suffisent pas non plus. Les vins ¹⁾ de la Suisse ne se consomment guere que dans le pays. Ce qu'il y a d'essentiel ce sont les toiles ²⁾ & le gros bétail ³⁾. La Suisse vend à l'étranger des chevaux, (la France en tire de là pour sa cavalerie) du beurre, du fromage, (celui de Griers en particulier est fort estimé,) des toiles, des dentelles de fil, quelques herbes &

¹⁾ Les meilleurs vins sont ceux du Canton de Berne, du Canton de Schafhouse, de la Valteline, & du Valais: mais ils ne supportent pas le transport.

²⁾ L'exportation des toiles de lin & de coton est évaluée à trois millions.

³⁾ Les habitans de la Suisse remettent, au commencement du printemps, leur bétail à des gens qui en tiennent compte.

⁴⁾ On a trouvé que toutes les exploitations ont

racines médicinales, du cristal, des crêpes, des gazes, du papier, &c. L'étranger au contraire vend aux Suisses des épices, des sucre, du blé, du chanvre, du lin, des vins, des laines, des étoffes de soie & de laine, & du sel, qui leur manque entièrement. La Suisse a quelques mines qu'on n'exploite pas ¹⁾. Parmi les villes commerçantes il faut surtout compter Zurich: cette ville a des manufactures & des fabriques importantes, elle les doit entre autres à Orelli & à Muraldi, qui chassés d'Italie, pour cause de religion, vinrent s'y établir, & y faire de magnifiques entreprises ²⁾. Saint-Galles a des toiles, Basle un commerce de détail, & Geneve un commerce de transit des plus considérables: cette dernière ville a encore plusieurs manufactures d'étoffes de soie: ses montres, ses ouvrages d'acier & de fer, &c. sont connus dans toute l'Europe ³⁾. Berne est riche sans commerce ⁴⁾.

ruiné les entrepreneurs, parce que le métal étoit trop cassant. On trouve beaucoup de soufre vif aux environs de Bévieux.

¹⁾ Les crêpes & crêpons de Zurich sont fort estimés.

²⁾ On prétend que Geneve vend annuellement à l'étranger entre 25 & 40 mille montres. Sa dorure est un objet important de commerce.

³⁾ a) Le Canton de Berne a 300 mille livres Sterling de placés en Angleterre, & son trésor doit être fort



§. LI.

*Du commerce des peuples de l'Europe
au Levant.*

Quoiqu'on soit d'accord en Europe d'entendre en général par Levant des provinces situées à l'Orient, on ne l'est pas sur les limites de cette partie du Globe. Les Italiens appellent Levant tout ce qui est à l'orient de l'Italie, le long de la Mer Adriatique, de l'Archipel & de la Méditerranée, depuis la Dalmatie jusqu'aux bords de l'Euphrate, & jusqu'au Nil, y compris les îles situées dans cette étendue. Les François y ajoutent encore souvent toute l'Italie, & la côte septentrionale

confidérable. Ce Canton fait, comme une bonne partie de la Suisse, un commerce de toiles de lin & de toiles de coton.

b) On entend par Echelles des ports, ou des villes d'étape où les marchands d'Europe ont des magasins, envoyent des vaisseaux, & tiennent des comptoirs, & où les princes de l'Europe, dont les sujets font le commerce du Levant, ont des Consuls pour les protéger.

c) Quoique Constantinople appartienne à l'Europe, quand il s'agit de commerce, on regarde toujours cette ville comme une des principales échelles du Levant, quand même on n'entendroit par Levant que les côtes orientales de l'Asie. Du temps de Henri IV les Espagnols, les Portugais, Raguse, Gênes, Florence &c. ne pouvoient trafiquer dans les domaines du Grand Seigneur, que sous la protection de la France, & ces différentes na-

de l'Afrique. Les Anglois, & les Hollandois entendent quelquefois par Levant tout ce qui est situé le long de la Méditerranée: le plus souvent cependant on restraint aux seules côtes de l'Asie, les pays compris sous cette dénomination.

Parmi les échelles ⁶⁾ du Levant on compte principalement Smyrne, Alexandrie & Constantinople ⁷⁾. Smyrne a un port fort étendu: le nombre des vailleaux, & les caravanes d'Asie, qui y arrivent, y entretiennent un commerce considérable: c'est l'entrepôt des marchandises du Levant: Chio y seroit plus propre cependant que Smyrne. Les Anglois y sont fort considérés⁸⁾, les François y sont en

tions étoient obligées, dans le besoin, de recourir aux consuls François. Le commerce de Constantinople est considérable: la ferme des douanes de cette ville rend quatre-mille bourses, ou deux millions d'écus d'Allemagne. On se fert ordinairement de courtiers juifs: quand on en a pris un, il n'y a plus moyen de lui en substituer un autre, qu'on ne fasse une pension à celui qu'on remercie. Si un courtier meurt son fils exige de l'emploi de tous ceux qui ont employé son pere. Les Magistrats Turcs favorisent les Juifs, parcequ'ils se servent d'eux pour le commerce de l'argent, & particulièrement pour le recouvrement des taxes & des impôts: de là leur crédit.

a) Les Anglois y seroient encore un plus grand commerce, & y auroient un plus grand débit de leurs marchandises, si les frais d'exportation ne montoient



plus grand nombre qu'aucune autre nation¹⁾; c'est peut être à cause de cela qu'ils y ont un commerce si peu proportionné à celui qu'ils pourroient faire; la jaloufie les porte à se nuire mutuellement. Tout le commerce de la France avec le Levant²⁾ se fait par Marseille, qui y envoie ordinairement, tous les ans, dix vaisseaux & quatre barques. Les Hollandais sont ceux qui envoyent le plus de vaisseaux à Smyrne; mais ce commerce leur coûte beaucoup, parce que les pirates de la Méditerranée les obligent à armer leurs vaisseaux: ils en font partir tous les ans en différens tems 30 à 35 dont

pas si haut; ils ont un emballeur privilégié, un faiteur à la halle aux draps, &c. qu'il faut payer. Autrefois les Comtés de Gloucester & de Worcester fournisoient toute la draperie blanche, qui passoit en Turquie.

e) Les François qui étoient à Smyrne avoient coutume de s'y marier, les filles prenoient des maris dans le pays: le Gouvernement françois, pour empêcher cet abus, a fait un règlement, qui défend à tout françois trasfuant à Smyrne de s'y marier, & ordonne de faire passer en France toutes les filles nées de ces mariages.

f) Tous les vaisseaux françois qui entrent dans les ports du Grand - Seigneur, ou qui en sortent, payent un droit de douane & le *Salametlick refni*, ou droit de bon voyage; ils sont exempts du droit de *Mezetene*, que les vaisseaux des autres nations payent, & cela en vertu de la Capitulation de 1740 signée à Constantinople le 28 Mai. Les droits de douane pour la sortie & l'entrée sont de trois pour cent, excepté pour les

dont quelques-uns se rassemblent communément à Livourne. Les Hollandais ont un magasin à Smyrne ⁴⁾ comme aux autres échelles: c'est là où ils font le plus, & c'est par l'argent qu'ils y portent qu'ils gagnent le plus. Quant aux états d'Italie il n'y a que Venise, Genes, & Livourne qui fassent le commerce du Levant: les Portugais & les Espagnols n'y en font presque point, & celui des derniers passe presque en entier par les mains des François. On tire de Smyrne des soies, des poils de chevre & de chameau ⁵⁾, du coton, des toiles de coton, blanches & peintes ⁶⁾, des cuirs passés en cor-

Marchandises que les François pourroient faire passer des Etats de l'Imperatrice Reine & de l'Imperatrice de Russie dans les Etats du Grand Seigneur, ou de ceux-ci dans ceux-là, pour les quelles marchandises ils doivent payer les droits que les autres nations payent. En vertu de cette même Capitulation il fut accordé aux François de charger du sel dans l'île de Chypre.

g) Les droits de Consulat sont pour l'argent comptant d'un pour cent à l'entrée & à la sortie, & de deux pour cent pour les marchandises. Cet argent est employé à payer l'Ambassadeur & le Consul. Les droits du Grand Seigneur sont perçus à raison d'une estimation déjà fixée.

h) On ramasse, avec soin, le poil de chameau: il tombe ordinairement au printemps; celui du dos, du ventre, & de la poitrine est le meilleur. En Europe, si tant est qu'on en ait beaucoup, on le mèle avec d'autres poils, ou avec des laines pour en faire des étoffes

douan & en maroquin ^{k)}), quelques autres cuirs, de la cire, de l'alun, des noix de galle, du bouis ^{l)}, des raisins de Corinthe ^{m)}, des dro-

& des chapeaux. Le poil de chevre qui se tire du Levant, vient surtout d'Angora & de Beibazar, villes de Natolie à vingt journées de Smyrne. Ce poil est d'un blanc éblouissant, on ne le tire du Levant que filé. La Suede est le seul pays de l'Europe, qui ait des boucs d'Angora. Les Vénitiens demanderent autrefois à la Porte la permission de tirer 500 chevres de la Galatie, mais le Grand Seigneur la leur refusa.

^{k)} Le coton du Levant est ordinairement en laine: il s'en recueille surtout beaucoup dans les environs de Smyrne: les cotons les plus estimés sont ceux de Damas, & de Jérusalem. Les toiles peintes sont appelées *Chites*; elles sont de deux especes ou peintes au pinceau, ou imprimées avec des moules. Autrefois ces toiles faisoient un très grand objet de commerce pour l'Orient: mais comme elles sont devenues de contrebande dans la plus grande partie de l'Europe, cette branche de commerce est presque tombée.

^{l)} Les maroquins du Levant sont les plus beaux, si l'on en excepte les maroquins noirs d'Espagne. Il y a des cordouans de toutes sortes de couleur; les blancs ne sont guere connus qu'en Italie.

^{m)} Des morceaux de bouis un peu grands on fait des ouvrages de sculpture, & des instrumens de musique: des petits morceaux on fait de menus ouvrages, comme des peignes, des manches de couteau, des boîtes, &c. Le meilleur bouis est celui du Levant, & celui d'Espagne: on en tire un esprit & une huile connus chez les Apoticaires.

ⁿ⁾ Les raisins de Corinthe viennent sur une especie de vigne, dont les feuilles sont un peu plus épaisse, &

gues, du musc ⁿ), de l'ambre gris, du lapis lazuli ^o), des gommes, du sel ammoniac, de l'opium ^p), du mastic ^q), du storax ^r), du fa-

les grappes un peu plus petites que celles de la vigne ordinaire. L'ile de Zante, dans la Mer Ionienne, est le principal endroit d'où l'on en tire: les Vénitiens font sur ces raisins un très-grand profit, & les Anglois sont ceux qui en consomment le plus. Les marchands Italiens y mêlent frauduleusement de petits raisins, appelés *Paffarini*, qu'on cultive aux environs de Narni, & qui n'ont point de pépins.

n) Le musc se trouve dans une espece de tumeur, qu'un animal, assez semblable à une jeune biche, porte sous le ventre. Les habitans de quelques contrées de l'Asie coupent cette vessie, aussi tôt qu'ils ont tué l'animal, ils la taillent ensuite, & la cousent en forme de rognon. Les Indiens sophistiquent le musc. Celui dont on fait négoce à Amsterdam vient ordinairement du Tunquin & du Bengale, quelquefois de Sibérie: le premier est le meilleur, & coûte en vessie 5 à 6 florins l'once: le dernier est peu estimé; la plus grande consommation s'en fait en Portugal, en Espagne, & dans les Indes orientales.

o) Le Lapis lazuli, ou l'azur, est une pierre minérale d'un bleu foncé, dont on fait l'outremer. La plus belle pierre d'azur vient de Perse.

p) L'opium est le suc des pavots noirs; on fait une incision à cette plante, & il en découle une liqueur qu'on fait durcir: lorsque ce suc est tiré par expression, on l'appelle meconium: l'opium préparé est ce qu'on appelle laudanum. Les Turcs font un grand usage de l'opium, & il est très-difficile d'en avoir en Europe: ce qu'on trouve sous ce nom est du meconium.

q) Le Mastic est la résine du Lentisque. Cet arbre

fran, des cendres de roquette ¹⁾), du savon, des perles, des diamans, & autres pierres précieuses, des épithymes ²⁾), de la rhubarbe ³⁾), des laines ⁴⁾), de la scammonnée ⁵⁾), des blés ⁶⁾,

se trouve en Languedoc, en Provence, en Italie, en Espagne, aux Indes, & surtout dans l'île de Scio, où les Turcs le cultivent pour en tirer la résine. Au mois de Juillet on fait une entaillure à l'arbre, la résine en découle, & se repand à terre : quelque peu reste attaché à l'arbre en forme de larmes, & c'est le meilleur. La récolte s'en fait vers le 16 Aout, & dure huit jours : on fait ensuite une nouvelle entaillure, & la seconde récolte se fait vers le 14 Septembre. Les Turcs s'en servent pour machicatoire. Le fruit de l'arbre donne une huile, que l'on emploie dans les lampes. Le mastic entre dans la composition de quelques baumes, & d'une espece de vernis.

2) Le Storax est une gomme résineuse & odoriférante, qui provient d'un arbre commun en Arabie & en Syrie : le storax rouge découle du tronc & des plus grandes branches, au moyen d'une incision qu'on y fait : le storax calamite est une composition du storax rouge & de quelques autres drogues : le storax liquide est fait de storax rouge, de galipot, d'huile, de vin, & d'eau. Le lait virginal est un composé de storax & de benjoin. Il croît en Provence un arbre nommé Aliboufier, qui donne une espece de storax.

3) Les cendres de roquette, ou cendres du Levant, proviennent d'une espece de fougere, qu'on brûle à Saint Jean d'Acre, & à Tripoli de Syrie ; elles servent à faire du savon & du crystal ; les plus estimées sont les premières ; elles viennent dans des sacs gris, celles de Tripoli dans des sacs blancs.

des huiles ¹⁾, &c. De toutes ces marchandises il n'y a guere que l'opium, la noix de galle, & la scammonnée qui soient du crû de Smyrne. Les marchands d'Europe y portent

t) On appelle epithymes des filaments aromatiques, qui sont une espece de plante parasite, comme la Cuscutte. On préfere celles qui croissent sur le thym: on en reçoit du Levant & surtout de Candie.

u) La Rhubarbe est la racine d'une plante, qui croît dans les provinces méridionales de la Chine: il y en a une espece en Amérique. Celle qu'on porte à Canton, & que les Européens y achetent est la rhubarbe des Hollandais & des Anglois: celle que les caravanes Persanes & Turques portent à Alep & à Smyrne, est la rhubarbe de France: celle que les Bouchares, établis depuis plusieurs siècles à la Chine, portent à Kiaschat, où les Russes l'achetent, est la rhubarbe de Russie, la meilleure parce qu'elle est choisie avec le plus de soin.

v) Les laines du Levant ne sont pas fort estimées: les meilleures sont celles de Smyrne & de Constantinople: les Européens en enlèvent de ce dernier endroit 4 à 5 mille balles.

x) La Scammonée est une plante médicinale: on tire de la racine un suc qui porte le même nom, c'est la scammonnée de S. Jean d'Acre & d'Alep: celle de Smyrne est d'une autre espece: celle des Indes est une composition de poix résine & de quelques poudres violentes. Hors la première on peut dire de la scammonnée, que c'est plutôt un poison qu'un remede.

y) La sortie des blés n'est pas toujours libre: la fraude supplée à la permission.

z) La sortie des huiles est quelquefois défendue. Quand elle est permise, l'exportation passe 30 mille quin-

des piastres, d'autres monnoies d'or & d'argent, des draps, des étoffes de soie, de petites étoffes de laine, des bonnets, du papier, de la cochenille, du tartre, du verd de gris, de l'indigo, des bois pour la teinture, des épices, & du sucre.

Constantinople a un des plus beaux ports du monde. Les Anglois & les Hollandois y font le plus d'affaires. Tout s'y vend à deux tiers de crédit pour six mois, & un tiers de

taux. Les huiles & les blés se tirent moins de Smyrne, que des petits ports voisins.

a) Quoique la laine soit plus chere en France qu'en Angleterre, les draps françois l'emportent pourtant au Levant, parce qu'ils sont à meilleur prix: c'est le bon marché de la main d'œuvre qui explique ce fait. Les François fabriquent aussi une espece d'étoffe de laine qui plaît beaucoup aux Turcs. C'est le Langue-doc dont les manufactures approvisionnent le Levant. Les bons réglemens qu'on observe en France ont beaucoup contribué à procurer à cette nation la superiorité dans le débit des draps & des petites étoffes. Les Anglois qui avoient vendu autrefois, année commune, 2200 ballots de draps, n'en vendent guere aujourd'hui que 400. On calcula en 1750 que depuis 25 ans les Anglois n'en avoient vendu que 8700 de dix à quinze pieces, & les François 43352 de dix à douze pieces. Aussi quantité de marchands Anglois établis au Levant ont-ils fait venir des draps de France. Le Parlement d'Angleterre, informé de cet abus, a passé un Bil pour y mettre fin, mais c'est un effort inutile pour rétablir un commerce perdu. Les Hollandois ont même de la

comptant. On y porte surtout des draps ^a), des étoffes de laine & de soie ^b), des étoffes riches, du papier ^c), des ouvrages de mercerie, du fer blanc, du fil de léton & de fer, du fil d'or & d'argent fin & faux, du sucre, des épices, du camfre, du vif argent, du plomb, de la cochenille, des bois de teinture, &c. On tire peu de marchandises de Constantinople, cela se borne aux laines pelades & tresquilles ^d), aux peaux de buffle, de boeuf, & de vache,

peine à vendre leurs draps, parce qu'ils font de 8 à 10 pour cent plus chiers. En général les draps font la seule marchandise qu'on débite au Levant avec de grands profits: il faut qu'ils soient légers, & larges: les pieces ont 60 aunes mesure de Hollande. Les draps Vénitiens nommés Sayas & Parangons ont aussi grand cours à Constantinople.

b) Les Dilas & les damasquettes de Venise font des étoffes de soie, dont les Turcs font grand cas, & dont ils consomment beaucoup. On a essayé, sans succès, de les contrefaire à Lyon. Les Vénitiens débitent aussi beaucoup de velours fond d'or: les Hollandais beaucoup pour les ameublemens & les pelisses des femmes, parce que leurs velours sont légers. Les fabriques d'étoffes de soie des Grecs Chiottes font tort au débit des étoffes fabriquées en France, en Angleterre, ou en Hollande: elles font cependant par-tout fort médiocres.

c) Le papier est une des meilleures marchandises pour le Levant, surtout pour Constantinople: c'est Venise & la France qui y en portent le plus. Les François y en débitent au-delà d'un millier de ballots: le ballot est de 24 rames.

aux cendres potachy, qui viennent de la mer noire ¹⁾, à la cire, au caviar ²⁾, au rusma ³⁾, & à la terre sigillée ⁴⁾.

Le Caire, dont Alexandrie & Rosette sont

a) Les laines pelades sont celles qu'on fait tomber, de dessus les peaux de moutons & de brebis, par le moyen de la chaux: & les laines tresquilles sont les laines qui n'ont point été dégraissées.

e) Les cendres potachy, ou la potasse de la mer noire, sont fort recherchées par les Anglois & les Hollandais: ceux ci s'en servent à dégraiffer leurs draps.

f) Le caviar est fait des œufs d'esturgeons. Il en vient beaucoup de Moscou. On prend une grande quantité d'esturgeons à l'embouchure du Volga, & de quelques autres rivieres qui tombent dans la mer Caspienne.

g) Le Rusma est une pierre atramentaire minéralisée: c'est un dépilatoire fort en usage chez les Turcs: le Grand Seigneur s'en est approprié le commerce, & il en tire 30 mille ducats par an. Il est rare d'en trouver hors de la Turquie.

h) On tire du Levant peu de terre sigillée qui soit véritable; communément on vend sous ce nom la pulpe d'un fruit du Baobab réduit en poudre. Ce Baobab est un arbre prodigieux, qui ne croît qu'en Afrique, dont le tronc a dix ou douze piés de haut, avec une circonference de 75 à 77, & des branches qui s'étendent fort loin & s'élèvent fort haut; celle qui part du centre a souvent 60 pieds de long. Cet arbre porte un fruit de 15 à 18 pouces de long sur cinq ou six de large: ce fruit est une pulpe qui renferme une eau blanche & aigrelette; lors que cette pulpe se dessèche, elle se partage en un grand nombre de petits corps, qui renferment une semence brune; elle se réduit en poudre

les deux ports, fournit toutes les marchandises de l'Egypteⁱ) & même de l'Afrique. La plus grande partie du commerce est entre les mains des Juifs & des Arméniens^k): les François y

& on la vend pour de la terre sigillée. Les Madinques, les plus grands voyageurs de l'Afrique, la portent aux Arabes, qui la font passer dans le royaume de Maroc, & de là en Egypte & à Constantinople.

i) L'Egypte rend au-delà de trois millions de florins, dont un tiers est envoyé à Constantinople: on se sert pour cela des caravanes, parce que les Turcs craignent les vaisseaux Maltois; un autre tiers est destiné à l'entretien des troupes, & un tiers est pour le Pacha, Gouverneur de la Province. Si les Turcs favoient faire le commerce de mer, ils feroient du Caire un entrepôt général de toutes les marchandises des Indes & de l'Europe, ce qui seroit aisément vu tous les risques qu'on court en transportant ces marchandises par la voie de l'Océan. Le trajet de Marseille à Alexandrie n'est que de 15 à 20 jours: les effets chargés parviennent d'Alexandrie au Caire en trois ou 4 jours; du Caire au port de Suez dans la mer rouge, en autant de jours; de Suez à Surate dans la saison des moussons en 30 ou 35 jours. La mer rouge n'est pas dangereuse pour les vaisseaux qui vont aux Indes: mais au retour il n'y a que le printemps & l'automne où les vents ne soient pas contraires, aussi les Turcs ne s'y exposent-ils point parce qu'ils ne savent pas louoyer.

k) Les Arméniens sont à peu près les maîtres du commerce du Levant: on en voit par tout, à Livourne, à Venise, en Angleterre, en Hollande: il en vient aux foires d'Allemagne, il y en a d'établis à Marseille; ils sont fins & habiles, mais sobres & fidèles.

en font un qui est fort considérable. On charge dans ces deux ports une prodigieuse quantité de marchandises: les principales sont le lin ^l), le benjoin ^m), la gomme arabique, la

l) M. Hasselquist nous apprend que les toiles qu'on fait en Egypte sont très grossières: le lin est exporté, & passe en grande partie à Venise & à Livourne. On le cultive avec succès aux environs de Damiette.

m) Le benjoin est une résine qui suinte naturellement à travers l'écorce, ou qui découle, par le moyen de l'incision, d'un arbre assez commun dans la Cochinchine, dans le royaume de Lao, dans celui de Siam, & le long des côtes de Java: on en tire une huile; & par le moyen de la sublimation, des fleurs blanches, dont se servent les Apoticaires.

n) La gomme arabique est le suc de l'acacia d'Egypte: la gomme adraganth celui d'un arbre qui porte le même nom; cette gomme découle d'elle même du Tragacantha, ou Barbe de renard: on la recueille ordinairement au mois de Juin. C'est de l'île de Candie que la plus grande partie vient. Dissoute dans l'eau elle donne un mucilage employé par les apoticaires; les peintres en miniature en vernissent leurs portraits; dans les cuisines elle fert aux patissiers à lisser leurs croutes; & les teinturiers en soie s'en servent pour donner de l'apprêt à la soie.

o) La Myrrhe est une espèce de gomme qui découle, par le moyen de l'incision, d'un arbre commun en Egypte, en Arabie & en Abyssinie.

p) L'encens est une gomme qui provient d'un arbre peu connu: on n'est pas même d'accord sur le lieu natal de cette précieuse gomme. Ce qu'on appelle gros encens est du galipot, & l'encens fin est de l'oliban. Ce qu'on appelle encens des Juifs est tiré

gomme adraganth^o), la gomme laque, la myrrhe d'Abissinie^o), l'encens^o), quelques baumes^o), le storax, l'aloé^o), l'opium, le sorbet^o), la cassé^o), le Labdanum^o), le cocos du

de l'écorce d'un arbre appelé *Rosa-malla*: on la fait bouillir pour en retirer cet encens.

q) Les baumes Orientaux viennent tous d'Egypte, de Syrie, & d'Arabie: le plus précieux est celui de la Mèque: il découle par incision d'un arbre qui croît en Egypte & en Judée, mais principalement dans l'Arabie heureuse; c'est pendant les canicales qu'on perce l'arbre. Celui qu'on trouve en Europe est tiré par la distillation des branches vertes & du bois de cet arbre; il est souvent altéré par le mélange qu'en fait avec la térébentine de Chio.

r) L'aloé est le suc épais d'une plante qui porte le même nom. Voyez plus bas ce qui regarde l'aloé.

s) Le Sorbet est une pâte faite de citron, de musc, d'ambre, de quelques autres parfums, & de sucre rafiné: on en compose une boisson fort en usage au Levant.

t) La Cassé est le fruit d'un arbre fort grand en Egypte & au Levant, plus petit aux Antilles & dans le Brésil. Cet arbre porte une espèce de gousse, qui renferme dans de petites cellules une moelle, qui est proprement ce qu'on appelle Cassé dans les Apoticaories. La Cassé en bois (*Cassa lignea*) est une écorce roulée assez semblable à la canelle: l'arbre qui la produit est appelé *Canella Malabarica* ou *Javensis*. La cassé giroflé^e est aussi une écorce, qui a l'odeur du girofle: elle vient d'un arbre assez commun dans les îles de Cuba & de Cayenne,

u) Ou bien *Ladanum*, résine qui se recueille sur le Ciste. On fait un fouet de longues lanières de cuir, en forme de frange, on le passe sur les cistes dans la plus grande ardeur du soleil, l'air étant tranquille: la

Levant *), les coriandres *), le caffé *), la cardamome *), le ben *), la coloquinte *), le sé-

résine s'y attache, & s'en retire aisément. Un Ouvrier peut en ramasser deux livres par jour. On la mêle presque toujours avec du sable noir pour la rendre plus pesante. En Espagne on cuit la plante dans Peau, & la résine furnage. Le *Labdanum* entre dans des onguents, & des empâtrées, & même dans un baume anti-apoplectique: les Turcs en font un machicatoire, & en abusent.

v) Le Cocos est le fruit d'une espece de palmier. On tire par le moyen de quelques incisions, faites aux jeunes tiges de l'arbre, ou aux tiges des jeunes arbres, une liqueur qui fert de boisson: cette liqueur distillée donne une bonne eau de vie: elle s'adoucit par la cuisson, & devient vinaigre lorsqu'on l'expose quelque temps au soleil. Les feuilles servent à couvrir les toits, à faire des voiles de vaissieu, & des nattes; elles tiennent encore lieu de papier. Le fruit naît au sommet des tiges; il est aussi gros que la tête d'un homme; lorsqu'il n'est point encore mur, on en tire trois ou quatre livres d'une eau excellente à boire; la moëlle intérieure est bonne à manger; la seconde écorce prend un beau poli, & fert à de menus ouvrages; la première écorce est garnie d'une bourre dont on peut faire des cables & des cordes, & qui est très-propre à calfeutrer les vaissieux, parce qu'elle résiste longtemps à la pourriture: le bois peut servir à la bâtie des maisons & des navires. Est-il possible de trouver quelque production de la nature, qui soit d'une aussi grande utilité? Cet arbre est commun dans les deux Indes.

x) La Coriandre est la graine d'une plante: on s'en fert dans la médecine.

y) Il n'y a guere que cent ans que le caffé est connu en Europe. Les Hollandais firent passer cette plan-

né³), le safran, le coton, la cire, le gingembre, la salspareille⁴), les dents d'éléphant, la

te de Moka à Batavia. Le caffier donne deux récoltes l'année. On a cru longtemps que les Arabes marinoient le caffé qu'ils vendent à l'étranger, dans la crainte qu'il ne vint à être cultivé ailleurs: mais on s'est assuré du contraire. Aujourd'hui il y a des plantations de caffé en Asie & en Amérique: celles de la Martinique sont les plus estimées. Il ne faut pas croire que, parce que le meilleur caffé vient du Levant, on n'y en porte pas d'ailleurs: on en fait passer dans toutes les échelles du Levant, & quoique les Turcs se soient dégoûtés de celui que les François leur portent, on ne trouve pourtant point de caffé de Mocca, dans les marchés du Levant, qui ne soit mêlé avec celui de la Martinique.

z) La Cardamome est la graine d'une plante; la médecine l'emploie: la meilleure vient de Comagène, d'Arménie, & du Bosphore. L'Inde & l'Arabie en fournissent aussi. Dans l'Orient on s'en sert pour donner un goût d'épices au riz: il y en a quatre espèces, celle qu'on appelle *Maximum* est ce qu'on nomme graine de paradis

a) Le Ben est le fruit d'un arbre, qui croît aux Indes: il donne une huile, que les parfumeurs emploient pour tirer des fleurs l'odeur dont ils ont besoin: il y a un autre Ben, qui est une racine médicinale.

b) La Coloquinte est le fruit d'une plante qui rampe: il est de la grosseur d'une orange. Cette plante croît dans les îles de l'Archipel, dans les deux Indes, &c. C'est un des plus anciens remèdes qu'on connoisse.

c) Le Séné est la feuille d'un arbuste qui croît dans plusieurs endroits du Levant: il croît aussi en Arabie, en Ethiopie, au Pérou, en Italie: mais ce n'est pas partout la même espèce.

rhubarbe, les plumes d'autruche & de héron ^a), les momies ^b), le sel ammoniac, le stinc marin ^c), les nacres de perle ^d), les toiles ^e), les tapis, le musc, les peaux de bœufs, de bœufs & de vaches, les cordouans rouges & jaunes, les peaux de chagrin ^f), & le vin ^g) de Hebron, qui est le seul vin que l'Egypte fournit: il est excellent, & ressemble un peu au vin du Rhin. A la place de ces marchandises les étrangers portent au Caire de l'agaric, de l'arsenic, de l'orpiment, de l'antimoine, du vif-argent, du sublimé, du cinnabre, du vi-

a) La Salspareille est une plante qui croît dans la nouvelle Espagne, au Pérou, & dans les Indes orientales. La Médecine en fait grand usage, surtout dans les maladies vénériennes. Depuis une vingtaine d'années on se sert au même usage d'une autre plante nommée *Lobelia*, ou *Cardinale bleue*, qui croît en Amérique, & qui a par là diminué la consommation du Gayac & de la Salspareille.

e) L'Autruche est un très-grand oiseau, fort connu en Afrique, en Egypte, & en Ethiopie: les plumes & le duvet sont d'un grand usage; les plumes du mâle sont les meilleures. Le Héron est de même un grand oiseau: ses plumes servent beaucoup aux ornemens des Orientaux.

f) On appelle momie un corps embaumé. Il vient du Levant quelques morceaux de cadavres imprégnés d'aromates, & durcis par le temps: la médecine en fait quelque usage.

g) Le Stinc marin est une espèce de lézard: tous

triol, du fil de léton & d'archal, du fer blanc, de l'acier, du plomb, du papier, des satins, des draps, de la cochenille, du corail, de l'alun de roche, du bois de Brésil, &c.

Les écheilles moins importantes sont Angouri & Beibazar, qui ont de la réputation pour la beauté du poil de chevre & des camelots: Alep & son port Alexandrette: Seyde, qui fournit une prodigieuse quantité de soie, beaucoup de coton & d'huile: Chio, île très-peuplée, dont les vins, le beurre, la soie, le coton, la térébenthine ^m), & surtout le ma-

ceux qui nous viennent du Levant sont dépouillés de leurs entrailles, & n'ont plus de queues.

h) On appelle Nacres de perle les coquilles où se forment les perles.

i) Manfelou, ville de la haute Egypte, fut renommée autrefois pour la beauté de ses toiles: elle en faisait un grand commerce.

k) Le chagrin est une peau préparée de cheval ou de mulet; celui de Constantinople est le plus estimé: il y en a de différentes couleurs. On le contrefait avec du maroquin passé en chagrin.

l) Il passe à Constantinople des vins de Bithynie, où les vignobles de Scutari sont renommés, des vins de Mésie où le territoire de Gylique est célèbre, de Lydie, de Pamphilie, de l'île de Lesbos (aujourd'hui Métélin) en réputation pour ses vins pailles, préférés à Constantinople à tous les autres, enfin des vins de Chio, de Samos, de Rhodes, de Chypre.

m) La térébenthine est la gomme résineuse de divers arbres gras, comme du mélesse, du pin, du sapin, &c.

mais celle de Chio est la seule véritable; elle vient d'un arbre qui porte le même nom: elle est blanchâtre ou verdâtre, claire, & a fort peu d'odeur; comme elle est fort rare, elle est peu d'usage. Le térébinthe porte un fruit en forme de grappe de raisin, qu'on sale avant qu'il soit mûr pour le conserver; on fait les entailles avant la fin de Juillet, & l'arbre laisse couler sa résine jusqu'à la fin de Septembre. On la ramasse le matin, on la fait fondre au soleil, & couler dans des plats de terre. Quatre grands arbres n'en donnent guère qu'un Onique, c'est à dire 2 livres 9 $\frac{1}{2}$ onces, il vaut trois livres de France sur les lieux. Cet arbre ne vient que dans la partie Orientale de l'île de Chio. On dit que la terebenthine de Chypre est aussi bonne; celle de Perse est un baume délicieux, mais presqu'inconnue en Europe. La térébenthine Vénitienne est celle qui découle du Larix ou mélèze, commun sur les monts Apennins, sur les Alpes, sur les montagnes de la Carinthie, de la Stirie, de la Savoie. Il faut remarquer, que lorsque cette gomme découle du mélèze, du pin, ou du sapin, sans qu'on y ait fait d'incision, on l'appelle *bijon*, & cette espèce est un médicament. Lors au contraire qu'on la retire par le moyen de l'incision, on l'appelle térébenthine, & on s'en fert principalement à la composition du vernis, & de la cire à cacherer. Je ne fais pourquoi on l'appelle Vénitienne, puisqu'elle ne vient point de Venise, ni des pays appartenans à cette République; on devroit plutot l'appeler Lyonnaise, parce que c'est dans les forêts du Lyonnais, sur tout près de Pileatro, que les Bizeards en recueillent beaucoup. Quant au sapin on en a deux espèces, celle à fleurs d'If, & celle qu'on appelle *Piceas* ou *Epicias*: celle ci a la pointe de ses cones tournée en bas. La première espèce donne de la térébenthine. Tous les ans, au mois d'Aout, des payans d'Italie, voisins des Alpes, viennent en Suisse, où il y a des forêts de sapins,

pour recueillir la térebenthine : ils grimpent jusqu'au sommet des arbres, par le moyen de crampons attachés à leurs souliers : ils percent avec la pointe d'un petit cornet de fer blanc les vessies qu'ils trouvent, & d'où découle la térebenthine : quand ce petit vase est plein ils le vident dans une bouteille de fer blanc qu'ils ont attachée à la ceinture. Ces bouteilles se vident ensuite dans des autres. Dans les terrains gras on peut faire deux fois la récolte, au printemps & en automne : les arbres s'épuisent bientôt, ils donnent de la térebenthine dès qu'ils ont trois pouces ou environ de diamètre. On se fert de la térebenthine pour les vernis, dans les emplâtres, dans les onguents ; la médecine s'en fert intérieurement ; l'huile essentielle qu'on en retire fert aux peintres à rendre leurs couleurs plus coulantes. On tire du Canada une térebenthine plus blanche & plus douce que celle d'Europe, c'est pourquoi on l'appelle le baume blanc du Canada.

L'autre espece de sapin, ou l'Epicias, donne une résine : on trouve bien quelques vessies qui laissent échapper un suc liquide, mais il se durcit bientôt à l'air, & ce n'est point de la térebenthine. La résine dont nous parlons découle d'une entaillure faite à l'arbre, & coule aussi long temps qu'on a soin de renouveler l'entaillure : tous les quinze jours on peut en recueillir, cela dure aussi longtemps que l'arbre vit. Cette résine ne coule pas à terre, parce qu'elle se durcit facilement à l'air. Pour en faire de la poix claire, on la met dans de grandes chaudières remplies d'eau, on fait un feu doux, & après cela on remplit de cette eau des sacs de toile, d'où on tire, en pressant, cette poix blanche, qu'on appelle poix grasse ou poix de Bourgogne. On mèle aussi cette résine avec du noir de fumée, en la faisant fondre au feu, c'est ce qu'on appelle poix noire. On distille quelquefois la poix grasse pour en tirer une huile qu'on veut faire passer pour de l'esprit de tére-

stic *), sont d'un grand produit: Chypre, dont le coton & les vins sont estimés; cette île a encore des foies & de la noix de galle; enfin Caffa sur la mer noire *), qui a beaucoup de blés, de sel, de beurre, d'esturgeons & de caviar.

benthine. Un bon arbre donne annuellement 30 - 40 livres de poix. On se sert aussi de cette résine pour des onguents; mêlée avec du vieux beurre on en frotte les roues; on en fait aussi, en le mélant avec du goudron, ou avec de l'asphalte, un brai gras pour les vaisseaux: pour faire de la poix sèche on fait cuire le brai gras dans de l'eau jusqu'à parfaite siccité; lorsqu'on ajoute à cette cuision du vinaigre, on en fait du *Colophonium*.

n) Le Mastic est une gomme qui découle du Lentisque dans le tems des grandes chaleurs. Le meilleur vient de Chio: la récolte en appartient au Grand-Seigneur: c'est avec le mastic que les habitans de cette île payent leur taille: le meilleur est destiné à l'usage du Sultan & du Séraïl. Les Turcs le mangent ordinairement: la médecine l'emploie quelquefois: mais il est surtout employé à faire un beau vernis, & à entrer dans cette composition que les bijoutiers mettent sous les diamans, pour en augmenter l'éclat.

o) Les autres échelles de la Mer noire sont Krim, Asoph, Kirman, Kiles, &c. Les marchands turcs & grecs de Constantinople, n'ayant pas de fonds, empruntent pour faire ce voyage, qui dure trois à quatre mois, & payent souvent 30 à 40 pour cent d'intérêts. Il vient de ces échelles beaucoup de caviar & de cire.

Parmi les îles de l'Archipel il ne faut point oublier ici Candie, qui a un commerce considérable en huile,

Tous les vaisseaux qui arrivent du Levant sont communément obligés de faire la quarantaine ^{p).}

§. LII.

Du commerce des peuples de l'Europe sur les côtes de Barbarie.

Les ports les plus considérables de la Bar-

vin, miel & soie. Mételin dont on tire des vins & des sapins pour des mâts & des planches: Naxia a du sel, de l'huile, du poil de chèvre, de l'émeril, dont les Anglois lefsent quelquefois leurs vaisseaux: Samos des mines de fer, des raisins, de l'huile, du froment, de la Vallonée ou Avelanede, qui sert en Italie à tanner les cuirs. En général les îles de l'Archipel fournissent beaucoup de blé.

p) Les vaisseaux qui viennent de Constantinople & des échelles du Levant, font en France la quarantaine sur les côtes de Provence, toutes les fois qu'ils n'ont pas des lettres de santé, c'est à dire des certificats du Consul de France, par lesquels il paroît qu'il n'y avoit point de maladie épidémique dans les endroits où se trouvoient ces vaisseaux lors de leur départ. Lorsque dans ces endroits il y avoit la peste, au départ des vaisseaux, les vaisseaux jettent l'ancre à une petite île, & y restent 40 jours; au bout desquels, s'il n'y a personne qui soit atteint de la peste, ils peuvent entrer dans le port. Pendant qu'ils font à l'ancre on parfume continuellement sur les vaisseaux, & on expose à l'air le coton, comme la marchandise la plus dangereuse, lorsqu'elle vient d'un endroit où est la peste. En Angleterre les vaisseaux font la quarantaine à Stanley Creek by S. Heernes. Ceux qui viennent de Turquie par terre font également obligés de faire la

barie sont ceux de Tripoli, de Tunis ²⁾, d'Alger, & de Salé. On tire de Barbarie des plumes d'autruche, de l'or en poudre, des dattes ³⁾, des raisins de Damas ⁴⁾, des cuirs, du cuivre, de l'étain, de la cire, de la laine, des peaux de chevre, du corail ⁵⁾, des grains, & des chevaux. Il est bon de remarquer ici, que le commerce des grains & des chevaux n'est pas libre partout. Dans le royaume de

quarantaine; quand ils veulent passer en Hongrie, c'est à Siget qu'ils sont obligés de s'arrêter.

Q) Le port de Tunis est appelé la Goulette: c'est le lieu où résident les Consuls. Le commerce de cette ville est considérable: les Caravanes de Salé & de Gademus en sont les plus riches branches: celle de Salé porte tous les ans pour 100 mille livres sterling de poudre d'or ou de sequins: celle de Gademus y vient deux fois l'an avec de la poudre d'or, & des Nègres.

r) Les dattes sont le fruit du Palmier-Dattier: elles sont de la grosseur du pouce, & de la longueur d'un doigt; elles ont la figure du gland. Le peuple les fait sécher, & presser ensuite pour en tirer une espece d'huile, qui tient lieu de beurre & d'assaisonnement: les gens riches ne les font point passer au presoir. Dans la Natolie on en tire une espece de vin, en les faisant fermenter dans l'eau: les Turcs en tirent aussi un esprit, qui leur sert de remède contre la colique & les crudités de l'estomac. En Europe la médecine les emploie quelquefois: on préfère celles de Tunis; celles de Salé, de Provence, & d'Italie sont presque toujours gâtées; & celles d'Espagne sont rarement mûres lorsqu'on les cueille.

Maroc & dans celui de Fez, il est défendu d'en exporter, à moins qu'on ne donne en échange des armes à feu, & des munitions de guerre, ce que les princes Chrétiens cherchent à empêcher ^{*)}). On envoie dans toute la Barbarie des draps, des étoffes de soie, des étoffes riches, des velours, des toiles, des mousselines, des épices, des drogues, du coton, du tabac, du sucre, du

s) Les raisins de Damas sont d'une grandeur prodigieuse; il y a des grappes qui pèsent au-delà de 12 livres: on en fait des tisanes.

t) Le corail paraît être une production animale & non une plante marine, comme on l'a cru fort long-temps. M. Peyssonel découvrit en 1725, qu'il étoit l'ouvrage de quelques insectes de mer: il ressemble à une branche dépouillée de ses feuilles: on en trouve dans la mer-rouge, dans la mer de Sicile, le long des côtes d'Afrique, surtout vers le Bastion de France, près des côtes de l'île de Corse, de l'île Majorque, du Cap de Quiers en Catalogne, & dans quelques autres endroits de la Méditerranée. La pêche s'en fait ordinairement depuis le mois d'avril jusqu'au mois de Juillet: autrefois celle du Bastion de France en rendoit jusqu'à 25 quintaux. Il y a du corail blanc, du corail rouge, & du corail noir: le blanc est le plus rare; le rouge est employé dans les apoticaieries. Les Japonois préfèrent le corail aux pierres précieuses.

u) Les Chevaliers de Malte, qui sont en guerre perpétuelle avec les Infideles, & l'Espagne, qui ne fait jamais de paix avec les Puissances barbaresques, regardent comme marchandises de contrebande les armes

bois de Campêche, du tartre, de l'alun, du souffre, du papier, de l'acier, du fer, du plomb, de la mercerie, &c.

§. LIII.

Du commerce des peuples de l'Europe en Afrique.

La Barbarie est bien une partie de l'Afrique, & à cet égard j'aurois pu joindre cet article au précédent: mais comme en fait de commerce, on a toujours séparé la Barbarie de l'Afrique, ainsi que le Levant de l'Asie, j'ai cru ne devoir pas réunir ces différens articles, afin de donner une idée plus claire du commerce de ces

blanches, les armes à feu, & les munitions de guerre destinées pour la Barbarie.

v) L'île de Gorée & la rivière du Sénégal, où se trouvent les comptoirs de St. Louis, de Podor, & de Galam, étoient les établissemens les plus importans qu'eussent les François en Afrique. Ce qu'ils pouvoient traiter alloit, année commune, à près de sept-mille cuirs de taureau, à 1200 quintaux de gomme, à 460 quintaux de cire jaune, à deux mille balles de coton, à 50 marcs d'or, à 1800 Nègres des deux sexes, à 450 quintaux de morfil, &c. On peut évaluer le tout à 400 mille livres de France. Un Negre se paye ordinairement sur le pied de 50 livres en marchandises; un cuir de taureau 10 sous la pièce; un quintal de gomme 23 livres; un quintal de morfil 20 livres. Les droits qu'il faut payer dans le pays, & les présens

contrées. Les Européens ne fréquentent guere les côtes d'Afrique que depuis le Cap-Verd: depuis Merge jusqu'à ce Cap ils n'ont aucune habitation, & presque aucun commerce. Au Cap-Verd, près de la riviere du ^{*)} Sénégal & de celle de Serre-Lionne, on trouve des établissemens qui appartiennent aux Anglois & aux Portugais: ces deux nations en ont encore le long de la côte de Serre-Lionne: au Cap de de Miserado il n'y a qu'une petite colonie Angloise; sur les côtes de ^{*)} Malaguette il y a un établissement qui appartient aux François. La férocité des habitans empêche qu'on ne mette pied à terre sur la côte des dents ^{*)}). C'est à la côte d'or ¹⁾ , qu'il y a le plus d'établisse-

qu'il faut faire sont considérables. Le quintal dont il est ici question est le quintal Maure, évalué à 450 livres poids de marc. Aujourd'hui les François ne possèdent que l'île de Gorée, ils ont cédé à l'Angleterre, dans la dernière paix, la riviere du Sénégal; & comme les manufactures consomment beaucoup de gomme, cette acquisition devient fort importante pour les Anglois. Les Portugais ont à Cachoots, au Cap-Verd, un magasin considérable de marchandises d'Europe, & d'Afrique: ils tirent de ces côtes environ 100 milliers de cire, 50 milliers d'ivoire, & au - delà de 800 Negres.

²⁾ Les côtes de Malaguette sont ainsi nommées à cause d'une espece de poivre qui fait le principal commerce des Negres de ces contrées: les Hollandais l'appellent grain.

mens: le Cap-Corse est ce que les Anglois ont de plus important; la côte d'Ardres est peu de chose; les Danois ont deux forts, Fredensbourg & Christiansbourg dans le royaume d'Acora: ils ont encore des comptoirs ailleurs; la côte de Benin, avec l'Ile St. Thomé ¹⁾ , est occupée par les Portugais, ainsi que les royaumes d'Angola ²⁾ & de Congo ³⁾: la côte des Caffres n'est importante que par le Cap de Bonne Espérance; la côte de Sofala ⁴⁾ & Melinde ne sont visitées que par les Portugais: le royaume

y) On trouve, sur cette côte, des dents qui pèsent jusqu'à 200 livres.

z) L'or d'Axime est l'or le plus fin: il est à peu près de 23 carats. Celui de Tetu est le plus foible: les Negres trouvent cet or dans le sable des rivieres & des torrens; ils en trouvent d'avantage lorsque la pluie a été abondante. En fouillant les terres on découvre aussi quelques parcelles d'or. Ces côtes ont aussi des mines d'où l'on en tire quelque peu.

a) L'île de St. Thomé fournit une grande quantité de sucre: mais il n'est pas fort beau.

b) C'est d'Angola qu'on tire le plus de Nègres & les meilleurs. Les Portugais en enlèvent le plus: cela alloit autrefois à 15 mille têtes, année commune.

c) Le Congo fournit aussi beaucoup d'esclaves aux Portugais: comme le trajet de là au Brésil n'est que de 30 à 35 jours, il n'en meurt pas beaucoup dans le voyage. Il y a des Portugais, établis sur les côtes du Congo, qui ont jusqu'à trois-mille esclaves. Une Société de Religieux à Loanda en a douze-mille.

d) Le Royaume de Sofala est riche en mines d'or

aume de Mozambique a une capitale bâtie sur une île, qu'ils possèdent aussi; c'est le centre de leur commerce en Afrique, ils peuvent y faire hiverner leurs vaisseaux, & les y ravitailler. Le reste des côtes de l'Afrique est peu connu des commerçans. On tire de ces contrées de l'ivoire ^{*)}, de l'ébène ^{f)}, de la cire, des cuirs, des gommes, des plumes d'autruche, du musc, du riz, du millet, des tapis de coton, & des Negres ^{z)}. Le Sénégal a en particulier des salines; & les Portugais, ainsi que les Negres

& en morfil. Les Negres prétendent que ces mines rendent au-delà de huit millions de livres de France.

e) Lorsque les dents d'éléphant sont en morceaux, ou travaillées, on leur donne le nom d'ivoire; & celiu de morfil lorsqu'elles sont telles qu'elles ont été dans la mâchoire de l'animal. L'ivoire de Ceylon est préféré à tous les autres, parce qu'il jaunit plus difficilement.

f) Le royaume de Mozambique a des forêts entières de cet arbre, dont le bois est appelé ébène. Ce bois est extrêmement dur & pesant: il prend un beau poli. On en trouve de trois sortes dans l'île de Madagascar, du noir, du rouge, & du verd. L'île St. Maurice, qui est aux Hollandois, fournit aussi une partie de l'ébène qu'on emploie en Europe. Les Indiens font avec l'ébène vert les statues de leurs Dieux, & les sceptres de leurs rois: ils s'en servent aussi à la teinture, & en tirent un beau vert. Depuis qu'on a trouvé le secret de bien noircir les bois durs, on se fert moins d'ébène noire.

g) On appelle Negres ces peuples de l'Afrique qui habitent la Nigritie, grande région qui a au-delà de
Tom. II. I

500 lieues de côtes, & qui s'étend plus de 500 lieues dans les terres. Toute la Zone torride n'a que des habitans ou noirs ou fort basanés. Depuis longtems les Européens font un commerce de ces malheureux esclaves, qui vont périr dans les mines de l'Amérique, ou dans ces fournaises où se prépare le sucre. Les Espagnols, n'ont ordinairement ces esclaves que de la seconde main. Depuis les quatre années que dura encore le traité de l'Affiente après la paix de 1748, il s'est formé une Compagnie particulière de marchands Anglois, qui sous de certaines conditions livre des Nègres à Buenos - Ayres. Cette entreprise a été formée par Crammond, négociant célèbre, il en a la direction: cela n'empêche pas les Espagnols d'acheter des noirs suivant leurs besoins dans les Colonies angloises ou françoises. Les meilleurs Negres se tirent du Cap verd, d'Angola, du Sénégal, du royaume des Jalloffes, de celui de Galam, & de la rivière de Gambie. Les Espagnols ont introduit une espece de tarif pour ces esclaves; un Nègre, depuis l'âge de 17 ans jusqu'à celui de 36 est compté & vendu sur le pied *d'une piece d'Inde*; il ne coûtoit autrefois que 30 à 40 livres de France, aujourd'hui il en coûte beaucoup plus. Ceux qu'on achete, dans les forts, des marchands qui viennent les y vendre, sont à meilleur prix, que ceux qu'on achete le long des côtes & à bord des vaisseaux, qui attendent à mettre à la voile qu'ils en ayez assez. Si un Negre coûte 100 écus dans le fort, acheté par les vaisseaux qui vont partir il en coûtera au moins 130. Les nouvelles de 1764 rapportoient, que le prix des Negres, dans les colonies Françoises & Espagnoles de l'Amérique, étoit si haut, qu'on en payoit jusqu'à 80 liv. St. & que le Gouverneur de la Martinique donnoit une gratification de 12 francs pour chaque Negre entré sur des vaisseaux françois. Un Negre depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de 14 n'est comp-

té que pour deux tiers d'une piece d'Inde; c'est à dire qu'il en faut trois pour deux pieces d'Inde. Les enfans, depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de sept, ne sont pris que pour une demi-pièce d'Inde: au-dessous de deux ans les Negres ne sont point comptés; depuis l'âge de 36 jusqu'à celui de 45 ils valent deux tiers, & depuis 45 jusqu'à 50 la moitié d'une piece. On fait la traite des Negres de différentes manières: les uns se vendent eux-mêmes, avec leurs femmes & leurs enfans; les autres sont des prisonniers faits en guerre, ou enlevés par surprise & vendus par le plus fort. Voici comment la traite se faisait à Juda, il y a 30 ou 40 ans, & s'y fait sans doute encore: les vaisseaux Européens, dès qu'ils sont arrivés, payent au Roi 1080 livres de Cauris, aux grands du pays 225 livres, cinq au tonnelier du Roi, & une pinte d'eau de vie au crieur public; ensuite ils achètent, tant au Roi qu'aux grands, neuf esclaves, qu'ils sont obligés de prendre à un certain prix, & qui sont ordinairement ou vieux ou malades. Celà fait, ils ont le droit d'acheter, à aussi bon prix qu'ils le peuvent, les esclaves qui se trouvent à vendre: communément on donne en échange de l'eau de vie, des armes à feu, de la poudre à canon, de grosses toiles de coton, des coquilles, &c. Les acheteurs visitent les esclaves: comme on fait qu'un Negre ne prend la barbe qu'à 24 ans, les gens du pays pour faire paraître leurs esclaves plus jeunes qu'ils ne sont, les font raser de bien près, & passent ensuite sur la peau une pierre ponce: les Portugais, pour découvrir la fraude, ont coutume de leur lécher le menton. Quand on est convenu de tout, l'acheteur marque les esclaves avec un fer chaud, & les fait enchaîner aux pieds deux à deux. Quand la traite est faite, il faut se hâter de partir: la vue de leur patrie met ces Negres au désespoir: la musique est le seul moyen qu'on puisse employer pour les tirer de la tristesse où le départ les

de Gambie, vont charger ce sel pour le vendre le long des côtes.

L'Abyssinie, où le sel tient lieu de monnoie, fournit de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, de la cardamome, du gingembre, de l'aloès, de la myrrhe, de la civette ⁴), de l'ébène, de l'ivoire, de la cire, du miel, du coton, des toiles de coton, & des esclaves, dont la fidélité est célèbre.

Les Européens portent à ces peuples de

plonge. On compte qu'il en pérît dans le voyage au moins un cinquième, & quelquefois un tiers. Bientôt après leur arrivée il en meurt encore beaucoup, & l'on prétend qu'à la Jamaïque la moitié est emportée dans la première année. Aux îles, les Negres se vendoient autrefois depuis 300 jusqu'à 500 livres, suivant leur jeunesse, leur vigueur, & leur santé: ils y font la richesse des particuliers. Celui qui en a douze, est déjà censé à son aise; au bout de sept à huit ans le Nègre a bien payé son maître. Les Negres multiplient beaucoup: cependant on ne peut pas même en conserver le nombre qu'on a sans en acheter tous les ans: le déchet annuel en Amérique va à un septième. Les colons de Surinam affranchissent pour la plupart toute Negresse qui est mère de six enfants. Un Nègre vaut aujourd'hui dans les plantations Hollandaises 4 à 500 florins de Hollande. En 1768 il s'est vendu, depuis le Cap Blanc jusqu'à Rio de Congo sur les côtes d'Afrique, 104100 esclaves Negres à 15 livres Sterl. la pièce. Les Anglois en font passer annuellement 5300 aux Indes Occidentales, & l'on estime qu'il y en a 230 mille en Amérique. La justice, s'il peut s'en trouver à faire

l'Afrique des barres de fer, des eaux de vie, de la biere, des bassins de cuivre, du verre, des cordes, des draps, de petites étoffes de kaine, de la laine, du corail, des sabres, des trompettes, des cadenats, du crystal, des couteaux, des chemises, de la toile, du papier, des pots de terre, des souliers, des chapeaux, du fil, de petits bijoux, de l'étain, des miroirs, de l'argent monnayé, des étoffes de soie, des épices, du bois de fambouc¹⁾), de

des esclaves, la prudence & une sage politique ont dicté les loix que la France a publiées sous le titre de *Code noir*. Il est ordonné que lorsqu'on punit de mort un Negre, le Gouverneur rende au maître ce qu'il en a payé, & cette somme est répartie sur toute la colonie. Le plan de ce commerce fut projeté par Las Casas, Evêque de Chapia, vers l'année 1516, & présenté au Ministère Espagnol, qui en donna le privilège exclusif à un nommé Chievres; celui ci le vendit à des négociants Génois pour 23 mille ducats. Ces marchands formerent la Compagnie des Grilles, qui s'engagea à livrer 4000 Negres par an. La première livraison ne fut que de mille têtes, & se fit en 1517. On débarqua ces esclaves à St. Domingue, la moitié en fut envoyée au Mexique.

h) La Civette est un animal qui a la figure d'un chien, & qui est fort commun en Afrique, aux Indes, au Pérou, au Brésil, dans la nouvelle Espagne, & en Guinée. Le parfam qu'il porte est appelé *Zibet* par les Arabes, & civette en Europe; il se trouve dans un sac placé entre l'anus & le sexe de l'animal, à peu près comme le *Castoreum* des castors. Ce parfum est

Piris, des armes à feu, de la poudre à canon, du plomb, des dragées, & des coquilles des Maldives ^{k)}.

Parmi les îles de l'Afrique il faut surtout remarquer Madagascar, (autrement dite l'île Dauphine, ou l'île de St. Laurent, ou Madecasse) dont on tire de la gomme guite, du sang de dragon ⁱ⁾, du sandarac ^{m)}, du cançum ⁿ⁾ ou de la gomme blanche de fourmies, des bois pour la teinture, de l'éhene,

une matière onctueuse & balsamique, qu'il est très-aisé de sophistiquer. On élève à Amsterdam de ces animaux pour en vendre le parfum, & on préfère la civette de Hollande à celle des Indes & du Levant: l'once en coûte ordinairement une trentaine de florins.

i) Le bois de fambouc est un bois odoriférant, que les marchands d'Europe tirent d'Amérique, & portent en Afrique pour en faire des présens aux Souverains de ce continent: on y joint ordinairement de l'iris de Florence.

k) Les coquilles des Maldives ne sont reçues dans le commerce, que depuis le Cap-Blanc jusques, & y compris, le royaume de Juda. Il y a cependant des coquilles, nommées Zimbi, qui sont recherchées dans le Congo.

i) On appelle sang de dragon une gomme qui découle de quelques arbres, communs dans les grandes Indes, aux îles Canaries, à Madagascar, &c. Les apoticaires l'emploient: il sert aussi à la peinture & au vernis.

m) Le Vernis des Arabes, ou le Sandarac, est une

du Sandraha ^o) plus noir encore, de l'aloès, de la cire, des cuirs, du sucre, du tabac, du poivre, du coton, de l'indigo, de l'ambre gris, de l'encens, du benjoin, de l'huile de *palma Christi* ^p), du salpêtre, du soufre, de la canelle blanche, de la civette, du cristal de roche, de la terre sigillée, d'autres terres en bols, la pierre sanguine ^q), celle de touche, &c. ; l'arbre Avo est une production fort utile de cette île ^r).

réfine qu'on tire par incision, du Genévrier, le longe des côtes d'Afrique.

n) Le Cancanum, ou Cancamum, est une gomme fort rare, qui découle d'un arbre qui croît en Afrique, au Brésil, & dans l'île de St. Christophe.

o) Le Sandraha est, après le bois dit de fer, le plus dur qu'on connoisse, il est le plus noir de tous.

p) L'huile de *palma Christi* est une liqueur onctueuse, épaisse, d'un jaune doré, & d'une odeur semblable à celle de l'iris : elle est tirée du fruit d'une espèce de palmier, assez commun dans plusieurs contrées de l'Afrique, surtout au Sénégal ; ce qui fait qu'on l'appelle quelquefois huile du Sénégal : quand elle est fraîche, elle tient lieu de beurre, & quand elle est vieille elle sert à la lampe : la médecine en fait quelque usage.

q) La pierre sanguine est un fossile fort rouge, dont on fait des crayons. La pierre de touche est noire, fort dure, & d'un beau poli, elle sert à éprouver les métaux.

r) La seconde écorce de l'arbre nommé Avo, réduite en pâte, sert à faire une espèce de papier, qu'on colle avec de l'eau de riz.

L'île Bourbon, ou Mascaregne, est bien cultivée : les François y ont fait de grandes plantations de café qui ont parfaitement réussi : la récolté passe 2000 tonneaux : ce sont des Caffres, qu'on tire de l'Afrique & de Madagascar, qui travaillent dans ces plantations. Il ne manque qu'un port à cette île : & c'est ce qui a engagé les François à s'emparer de l'île Maurice, où l'on construit & radoube des vaisseaux, & où les vaisseaux françois ont leur rendez-vous & leur retraite.

Les îles Azores¹⁾ , que quelques Géographes rapportent à l'Amérique, sont au nombre de neuf, & appartiennent aux Portugais ; ces îles, où les Anglois font presque tout le commerce, & d'où les Hollandais tirent une grande quantité de ces excellentes confitures de Fayal, produisent des blés, des vins, du pastel, des cuirs, des citrons, des oranges, des confitures, &c.

Les îles Canaries sont célèbres par leurs fruits, leurs sucre, & leurs vins : Madere fournit

²⁾ Agra, le port de Tercere, fait à peu près tout le commerce des îles Azores.

³⁾ La Tortue est un animal amphibia & testacé : il y en a deux espèces différentes, celle de mer & celle de terre. La tortue de mer, appelée *Caret*, est estimée à cause de son écaille : celle qu'on appelle *franche*,

entre autres des planches de cedre & d'if: cette seule île exporte, année commune, au-delà de trois-mille mesures de blé, & huit mille barques de vin.

Les îles du Cap-Verd, appelées îles vertes, à cause de la perpetuelle verdure qu'on y voit, & îles salées à cause de la quantité de sel qu'elles fournissent, sont au nombre de dix. On en tire des cuirs, des peaux de chevre & de cabril, des poissons salés, de l'huile de tortue '), du riz, du miel, du blé turc, des ananas, des citrons, des fucres, & du gingembre.

Sainte Helene est une montagne, ou rocher élevé au milieu de la mer, dont les Anglois ont fait un lieu de rafraichissement: elle ne produit que des fruits, quelques drogues, des terres à couleur, & du sel blanc.

Socaterra, que d'autres rapportent à l'Asie, est célèbre par son aloès: on en tire aussi des gommes, du tabac, du riz, des dattes, de l'ambre gris.

* une chair très-bonne à manger; les équipages des vaisseaux en consomment beaucoup, surtout lorsqu'il s'y trouve des matelots attaqués du scorbut. On sale la chair de tortue, ainsi que les oeufs & les tripes. Il y a telle tortue qui donne jusqu'à deux barils de chair; le baril coûte jusqu'à 200 livres. On en tire aussi une



Malte que nous placerons aussi parmi les îles de l'Afrique, produit du coton, du miel, de la cire, & des fruits.

§. LIV.

*Du commerce des peuples de l'Europe
en Asie.*

Il est, je pense, inutile de dire, que nous ne faisons mention des pays & des provinces, qu'autant qu'ils sont connus par le commerce; ce n'est point un traité de Géographie que nous écrivons, mais un ouvrage qui en suppose l'étude.

huile qui est fort utile. Les îles de l'Amérique en pêchent beaucoup, & en consomment la plus grande partie.

u) Le commerce de l'Arabie est entre les mains des Juifs & des Banians. Toutes les monnaies étrangères y sont reçues, mais au poids, suivant le degré d'alliage. Les Européens appellent indistinctement Banian tout marchand Indien : aux Indes on appelle ainsi une Caste ou tribut, qui prétend aux mêmes avantages que celle des Brames.

v) Le port de Mocha est dangereux: les bancs de sable en rendent l'entrée des plus difficile, le secours des pilotes côtiers y est absolument nécessaire.

x) Les caravanes sont estimées peu riches, si elles n'apportent en argent que 200 mille pièces de huit, & 100 mille ducats: il ne s'agit ici que de ce qui est déclaré au douanier, & non de ce qui entre en fraude.

§. I.

Du commerce de l'Arabie, du Golfe Persique & de la Perse.

La Mecque & Médine, villes célèbres par les cinq caravanes qui y arrivent tous les ans, sont fermées aux Chrétiens ²⁾). Le commerce se fait par Ziden, qui est le port de la Mecque, & par Mocha ³⁾). Cette dernière ville est fort marchande: les caravanes ⁴⁾ de Suès & d'Alep y portent une grande quantité de marchandises, & en retirent beaucoup. Il vient de là des toiles de coton, de l'encens, de la myrrhe, de l'ambre gris, des pierres précieuses, des perles de Baharem ⁵⁾), de l'aloës, des baumes,

Les caravanes sont des voyageurs marchands, qui vont ensemble, & qui chargent leurs marchandises sur des chameaux & sur des mulets.

y) La pêche des perles de Baharem occupe environ 300 barques: l'animal testacé où se trouve la perle est trois ou quatre fois plus grand qu'une huître ordinaire: on l'appelle huître-perle, ou mère-perle. Chaque huître donne dix à douze perles: les moindres pèsent dix grains, & on en trouve qui en pèsent 50. Il y a des pêcheries de perles dans les mers des Indes orientales, dans celles des Indes occidentales, & dans quelques endroits de l'Europe. Les pêcheries de l'Orient sont à l'île de Baharem, dans le Golfe Persique, à Catisa vis à vis de Baharem, à Manar sur les côtes de Ceylan, où l'on pêche les plus belles perles de l'Orient, quoi qu'elles soient petites, & aux côtes du Japon. En Amérique on pêche des perles dans le Golfe du Mexi-

de la cassé, de la gomme arabique *), des plantes médicinales, & du caffé *).

que, le long des côtes des îles de las perlas: aujourd'hui ces pêcheries ne produisent rien, il n'y a que celles de l'île de Gorgia qui rendent quelques perles. On a remarqué que les perles de l'Amérique sont plus opaques que les perles orientales, mais qu'elles sont plus grandes. Il y en a une pêcherie dans la Tartarie Chinoise, près de la ville de Nipchoa, qui fut cause d'une guerre que les Chinois eurent à soutenir contre les Russes, à la fin du siècle passé. Les pêcheries d'Europe se trouvent dans quelques endroits de l'Écosse, dans une rivière de la Bavière, dans la Baltique sur les côtes de l'île de Bornholm, &c. En Orient la pêche des perles se fait deux fois l'an, une fois aux mois de Mars & d'Avril, & l'autre aux mois d'Août & de Septembre. Les plongeurs portent un fer pour arracher les huîtres, qu'ils mettent dans un panier attaché à leur corps: lorsque leur panier est rempli, ou qu'ils ne peuvent plus retenir leur haleine, ils délient la pierre qui est attachée à leur pied, & secouent la corde: & on les retire de l'eau sur le champ. Dès que les barques ont leur charge, on gagne les côtes, & on jette à terre toutes les huîtres qu'on a pêchées: on les y laisse exposées au soleil; la chair se corrompt bientôt; les huîtres s'ouvrent & l'on en retire les perles. Ces perles, après avoir été nettoyées, sont passées par des cribles, qui ont des trous de différente capacité: on les classe, & ensuite on les vend à l'encheré; les plus petites, qu'on appelle semence de perles, se vendent au poids. Aujourd'hui on s'y prend autrement sur les côtes de la pêcherie. On emplit des tonneaux d'égale grandeur des huîtres que produit la pêche de chaque jour; on ferme ces tonneaux, & dès qu'on en a rassemblé un certain nombre, on les vend à l'encheré.

Gamron est le port de toute la Perse, & peut être de toute l'Asie, où se fait le plus

tantôt sur les côtes de Maduré & tantôt à l'île de Manar. Le prix ordinaire du tonneau est communément de 10 à 12 écus d'Hollande. Les marchands font enlever ceux qu'ils achètent, & après les avoir fait transporter chez eux, ils font ouvrir les huîtres, & voyent si la fortune les a favorisés. L'éclat, la netteté de l'eau, la grosseur, & la régularité de la forme sont la beauté des perles. On appelle Parangons les perles parfaites. En Europe elles se vendent ordinairement au carat, le carat pesant quatre grains. La semence de perles non-percées, propres à être broyées, vaut à peu près trente écus la livre de seize onces: la semence de perles percées, propres à la broderie, en vaut environ quatre vingt. Les perles baroques, de 500 pièces à l'once valent treize à quatorze écus: celles de cent à l'once en valent quatre-vingts; de trente à l'once 30 écus. Les perles rondes parfaites, du poids d'un carat, peuvent valoir quatre écus la pièce; de deux carats 20 écus; de quatre carats cent écus; de six carats 350 écus, de dix carats 1500 écus, &c. M. Linnaeus a eu l'idée de nourrir des huîtres à perles pour augmenter le volume des perles, & il y a réussi. Il en présenta en 1760 de très-grosses à la Reine de Suède. Les perles fausses se faisaient autrefois de verre, auquel on donnoit une sorte de teinte avec du visargent: depuis on s'est servi de cire, qu'on a enduite d'une colle de poisson très-fine & très-brillante. Aujourd'hui on a, en France, le secret d'en faire qui approchent si fort des perles fines qu'on peut y être trompé. Celles de Venise sont aussi fort estimées.

2) Je ne fais pourquoi cette gomme est appelée arabique, car elle se tire d'un petit Acacia du Sénégal,

grand commerce: il est ouvert à toutes les nations de l'Europe, excepté aux Espagnols, & aux Portugais. Les Hollandois y portent de l'argent ^b), des épices, dont ils fournissent toute la Perse, du bois de sapan & de santal, du sucre, du gingembre, de l'indigo, du vermillon, de l'encens, du benjoin, du vif argent, du plomb, de l'étain, du cuivre, des toiles, & des

La gomme adraganth sort en forme de vermisseaux des branches du *Tragacantha*.

a) Le café qui croît aux environs de la Mecque est estimé le meilleur de tous ceux que produit l'Arabie: on en connaît trois espèces, une appelée *Bahouri*, réservée pour le Grand-Seigneur & pour le ferrail, & les deux autres appelées *Faki* & *Salabi*, dont on fait commerce.

b) Cet argent consiste en piastres ou réaux d'Espagne, & en écus de Hollande. L'or n'a point de cours dans le commerce, parceque les espèces d'or étrangères sont à si bas prix, qu'on n'y en porte plus: il n'y a en Perse que des espèces d'argent & de cuivre, on les pese. Les premières sont souvent altérées, c'est ce qui est cause que les payemens se font en partie en monnoies de cuivre, ce qui, joint aux révolutions dont cet empire est agité depuis tant d'années, explique, comment il arrive que le commerce de Perse soit si peu de chose aujourd'hui: les Arméniens en sont la plus grande partie. Ispahan & Tauris sont les villes qui ont le plus de commerce.

c) Les Anglois aiderent les Persans à enlever aux Portugais l'île d'Ormus: on leur promit pour ce service, par le traité de 1620, la moitié des revenus de la douane de Gamron: cela montoit en 1674 à 40 mille livres Sterl. Ce droit fut cédé à la Compagnie des

draps. Les Anglois y débitent très - bien leurs draps. C'est depuis la destruction de l'île d'Ormus, que Gamron est devenue si commerçante ⁴). Les Perses s'adonnent peu au commerce de mer: on tire des provinces de ce royaume de la soie ⁴), des étoffes de soie ⁵), des étoffes de coton, des brocards ¹), des tapis ²), des étoffes de poil de chameau, des

Indes Orientales, à condition d'entretenir un certain nombre de vaisseaux dans le Golfe Persique: la Compagnie ne fut pas exacte à remplir cet engagement, & dans la suite les Persans ne lui ont payé annuellement que trois mille livres sterl. J'ignore sur quel pié sont les affaires à présent.

d) On prétend que la récolte que la Perse fait en soie, monte année commune, à 30 mille balles, du poids de 276 livres, dont il ne s'en emploie pas mille dans les manufactures de Perse. Cependant les couleurs que les teinturiers persans donnent aux soies, sont supérieures à celles d'Europe. En 1652 les Hollandais firent un traité avec le roi de Perse, par lequel ils s'engagèrent à lui acheter par an 600 balles de soie, à condition qu'il leur fût permis de faire entrer à Gamron, ou ailleurs, pour la valeur d'un million de marchandises sans en payer les droits ordinaires: mais les Hollandais n'ayant pu trouver moyen de débiter une si grande quantité de soie, ils chercherent à obtenir qu'elle fut diminuée, & c'est ce qui leur fut accordé.

e) Les couleurs des étoffes de Perse sont plus vives que celles des étoffes faites en Europe.

f) Il y a des brocards si précieux que l'aune de Perse en revient à 3300 livres de France: on emploie, sur le métier où elles sont tissées, jusqu'à trente navettes,

porcelaines, du coton filé & en bourre, du chagrin de toutes couleurs, du tabac, de la noix de galle, du fer, de l'acier, du safran ^{b)}), de l'alun, du soufre, des vins de Schiras & d'Yerd, des amandes, des pistaches, des chameaux, des chevaux & des mulets. Les Russes font le commerce de la Perse par Astracan, & par la mer - Caspienne ; ils ont à Derbent un magasin très - considérable. La Géorgie

& cinq à six ouvriers, aussi n'en fait-on guere qu'un quart de pouce par jour. Ces brocards servent pour des meubles, des portieres, des carreaux, des rideaux, &c.

g) Ces tapis se fabriquent dans la province de Kirman, surtout à Sistan : on les a appellés tapis de Turquie, parce qu'il en est venu en Europe par la voie de Smyrne.

h) Le meilleur safran est celui des côtes de la mer Caspienne & d'Astracan.

i) Par épices on entend ordinairement la cannelle, les clous de girofle, la noix muscade, & le macis : nous y joindrons, pour plus de commodité, le poivre & le gingembre.

La cannelle est la seconde écorce d'un arbre qui ne croît maintenant que dans l'île de Ceylan, le long de la mer, dans une espace de quatorze lieues, depuis Negombo jusqu'à Gallieres. Le cannelier ressemble par ses feuilles au laurier ; il seroit plus commun, si les Hollandais n'avoient grand soin d'arracher tous les canneliers qui croissent sans culture, ou qui viennent dans d'autres cantons de l'île que ceux qu'ils peuvent ou veulent occuper. Cependant la récolte de la cannelle excede de beaucoup ce qu'on peut en débiter dans

& la Mingrélie font quelque commerce en vins & en soie, mais surtout en esclaves.

§. 2.

Du commerce des peuples de l'Europe aux Indes Orientales.

On peut ranger sous quatre classes toutes les marchandises que fournissent les Indes Orientales, savoir 1) les épices & les drogues ¹),

les Indes & en Europe. On enlève l'écorce en Juin & Août; on la fait sécher ensuite au soleil, & on l'emballle. L'arbre, dépouillé de son écorce, est coupé jusqu'à la racine, il repousse, & au bout de sept à huit ans, quelquefois de cinq ou de six, on peut le dépouiller de nouveau. Le fruit du cannelier donne une huile, dont on fait des bougies qui répandent une odeur bien forte. La cannelle Portugaise ne se trouve plus: on l'appeloit grise ou sauvage, elle croissoit dans le royaume de Cochinchina, sur la côte de Malabar; les Hollandais s'emparerent du pays en 1661, & firent arracher tous les canneliers qui s'y trouverent. On prétend que cette nation débite en Europe 600 mille livres pesant de cannelle, & bien plus encore dans les Indes. Il s'en consomme beaucoup en Amérique, particulièrement au Pérou; les Espagnols ne fauroient s'en passer dans leur chocolat. On en compte neuf espèces de différente bonté: les jeunes arbres donnent la meilleure, & la qualité se perd à mesure que les arbres vieillissent: l'écorce doit avoir au moins deux à trois ans.

Le clou de girofle est le pistil de la fleur du giroflier. Cet arbre ne s'est jamais trouvé que dans les îles Moluques, & aujourd'hui on ne le trouve que dans celle d'Amboine, parceque les Hollandais l'ont fait ar-

racher dans toutes les autres: ils payent, en dédommagement, au Roi de Ternate, un tribut annuel qui peut aller à 18 mille écus d'Allemagne, & se sont engagés à prendre tous les clous de girofle, que les habitans d'Amboine porteroient à leur magasin, à raison de sept sols & demi la livre. On en recueille plus qu'on n'en peut débiter. Le fruit de cet arbre a la figure d'un clou, dès qu'il est sec: on le cueille avant qu'il soit mûr, & cette récolte dure ordinairement depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Fevrier. Il s'en consomme une prodigieuse quantité aux Indes, & cinq à six mille quintaux en Europe: c'est au fort *la Victoire* qu'en est le grand magasin. Les Hollandais obligent les habitans d'Amboine à planter tous les ans un certain nombre de girofliers. Les clous de girofle se confiscent.

La noix muscade est un noyau aromatique, que porte un arbre assez semblable au poirier: il croît dans les îles de Banda, surtout à Négra, à Lonthor, & à Poulo-aiy. Il y a des muscadiers sauvages, qui s'élèvent à une plus grande hauteur que les muscadiers cultivés. Quand le fruit est mûr, les habitans le cueillent: lorsqu'on l'ouvre & qu'on le dégage de son écorce, on trouve sous cette première enveloppe une substance visqueuse, d'une odeur aromatique, & de couleur de safran: c'est ce qu'on appelle Macis, on le détache, & on le fait sécher au soleil. Les noix muscades sont partagées en trois classes, qui ne diffèrent l'une de l'autre que par le degré de bonté: les meilleures passent en Europe, les autres sont vendues aux Indes, & la troisième espèce, où sont comprises celles qui ne sont pas mûres, celles qui sont gâtées, & celles qui sont trop petites, est destinée au pressoir, où l'on en tire l'huile. Toutes celles qui passent en Europe sont marinées, on les trempe dans une eau de chaux, (cette chaux est de coquilles calcinées) où elles se cou-

vrent d'une petite croûte plâtreuse; ensuite on les met en tas pour qu'elles s'échauffent & que l'humidité s'en évapore: on confit aussi les noix muscades, mais alors on les cueille avant leur maturité. On appelle improprement le macis fleur de muscade; il fait partie du fruit: on le vend plus cher que la noix. En 1761 il entra à Amsterdam, sur différens vaisseaux, 182420 livres pesant de noix ou de fleur de muscade.

Le poivre est le fruit aromatique d'un arbrisseau très-foible: on en connaît plusieurs espèces; la plus commune est le poivre noir; il croît dans les îles de Java & de Sumatra, & dans le Malabar: on le soutient avec des échalas comme la vigne, ou on le plante au pied de quelque grand arbre: l'arbrisseau ressemble assez à nos grosseilliers. Le poivre blanc naturel est extrêmement rare; celui que nous connaissons sous ce nom, n'est que du poivre noir déponillé de sa première pellicule, & séché ensuite. Celui du Malabar est le plus petit; c'est celui qu'on envoie ordinairement en Europe. A la Chine il y a une espèce de poivre qui croît sur un arbrisseau plus fort & plus élevé. Le poivre long croît en Amérique, surtout dans la nouvelle Espagne, où on l'appelle *Acapathi*; on en trouve aussi dans les Indes: les vers s'y mettent aisément, quoiqu'il soit de tous les poivres le plus violent. Le poivre rouge, ou de Guinée, se cultive aussi en Europe, & vient dans des coques; les Espagnols l'appellent piment, les François corail de jardin; ce poivre est originaire d'Amérique, & il y en a une espèce qui ne croît qu'au Pérou, & qu'on appelle *Agy*. Le poivre de la Jamaïque, appelé *Amomi*, est le fruit de l'arbre qui donne le bois d'Inde: celui de Thévet, aussi appelé *Amomi* par les Hollandais, a le goût des clous de girofle: nous avons parlé ci-dessus du poivre d'Afrique appelé *Malaguette*.

2) les soies & les étoffes de soie ¹⁾ , 3) les cotons & les toiles de coton ¹⁾ , 4) les métaux,

Le Gingembre est la racine d'une plante qui ne s'élève guere au-delà d'un demi-pié. Elle croît en abondance dans l'île de Ceylan, dans le Malabar, à la Chine, &c. Transplantée aux îles Antilles cette plante y a si bien réussi, qu'il ne nous vient presque plus de gingembre des Indes. Le gingembre vert se confit: les naturels du pays le mangent en salade: réduit en poudre on l'appelle épices blanches, ou petites épices. Celui qu'on transporte sec est trempé auparavant dans une saumure. Les Hollandais débitent, année commune, p'us de dix mille livres pesant de gingembre confit. On compte que les îles Antilles en fournissent à l'Europe plus de 300 mille livres pesant. Les marins en consomment beaucoup sur mer.

5) Les soies des Indes Orientales se tirent particulièrement de Perse, de la Chine, de la Cochinchine, du Tunquin, de Tripura, d'Azem, & de Bengale: celles de la Chine & du Tunquin sont blanches & fines: celles de Tripura sont grossières; celles de Bengale sont rudes & sans lustre: ces deux dernières espèces de soie, lorsqu'elles passent en Europe, ne s'emploient guere que dans les manufactures de Hollande & d'Allemagne.

6) Le coton croît abondamment dans les états du Mogol, le long des côtes de Coromandel, dans le Bengale, & à la Chine. De toutes les toiles de coton on estime le plus les mousselines, dont les marchands du Mogol enlèvent l'élite pour le Serrail de l'Empereur. Les plus belles toiles peintes au pinceau viennent de Golconde, & surtout de Masulipatan, où le rouge, qu'on tire d'une plante, nommée *Chay*, est d'une grande beauté, & dure aussi longtems que l'étoffe. Cette plante ne croît que là. Le commerce coûteux

les diamans, ou en un mot les fossiles "'). Le commerce des Indes a trois branches, le com-

de ces toiles est nécessaire cependant à ceux qui trafiquent en Guinée, à Angola, dans les colonies à sucre &c. parceque la chaleur excessive de ces pays ne permet pas aux femmes de porter des étoffes de laine ou de coton faites en Europe, & que celles de soie durent trop peu.

m) Un auteur Anglois prétend que les Indes Orientales coutent à l'Europe, depuis la découverte du Cap de Bonne Esperance, au de là de 200 millions Sterlings: car ce commerce ne peut se faire qu'avec de l'argent: il en est de même de celui qu'on fait avec le Levant & la Perse. On a soutenu qu'il circule en Europe pour 20 millions de fl. d'Hollande, de diamans; & que les deux Indes en livrent tous les ans pour 5 à 6 millions. Cependant quoique les Européens ne rapportent des Indes ni or ni argent, & qu'au contraire ils y en portent beaucoup, ils y font pourtant un commerce considérable de ces métaux, en les tirant d'un endroit pour les porter dans un autre. La Chine, le Japon, le Pégu, Siam, Azem, Tripura, Camboie, la Cochinchine, les îles de Sumatra & de Macassar sont les seuls lieux d'où l'on peut tirer de l'or: au Japon cependant l'exportation en est défendue. La Chine fournit le plus d'or, elle l'échange contre l'argent, qui lui manque: autrefois il y avoit un très-grand profit à faire dans ce commerce, cela a changé depuis: d'un autre côté le Japon a beaucoup d'argent, & ne paye les étrangers qu'avec ce métal. Le cuivre du Japon est le meilleur qu'on ait, il vaut en Europe 25 pour cent plus que le cuivre de rosette: les Hollandais en débient beaucoup sur les côtes de Coromandel, & dans le Bengale; il en passe aussi une grande quantité dans la chaudronnerie d'Aix la Chapelle. On prétend que

merce d'Inde en Inde"), le commerce d'Inde en Europe, & le commerce d'Inde en Améri-

les Hollandois en font passer en Europe près de trois-mille quintaux. On trouve de l'étain & du plomb dans quelques endroits de la côte de Malaca: l'étain de Ligor dans le royaume de Siam est fort estimé; les Hollandois sont, en quelque façon, maîtres des endroits d'où on le tire, & ils font passer delà beaucoup d'étain en Europe. Le fer se trouve en plusieurs endroits: on en tire même d'ouvrage de la Chine. Quant aux diamans ils se tirent de Golconde, de Vifapour, de Bengale & de l'île de Borneo: ce sont les seuls endroits où il s'en trouve. Les autres pierres fines se tirent des mines de Hava dans le Pégu, & de l'île de Ceylan: la mine de Hava donne des rubis, des saphirs, des topases, des améthystes, &c. la rivière de Ceylan en fournit également. Camboye est connue par la beauté de son agathe. Tucotrin, sur les côtes de la Chine, & Aniau, sur les côtes de la pêcherie, ont les plus belles perles de l'Orient.

n) Pour les Anglois ce sont les Gouverneurs, les Commiss & les particuliers qui tirent le plus grand profit du commerce d'Inde en Inde; la Compagnie en retire peu.

o) Il faut pourtant excepter le commerce à l'Ouest des Indes: c'est très-peu de chose que les Hollandois y font en comparaison des Anglois & des François; pour un navire hollandois qui aborde au Gange il en vient au moins cinq qui appartiennent à ces derniers. Surate, Jeda, Baffora, la Perse, toute la côte entre le Golfe persique & le fleuve Indus ne voient guère qu'un vaisseau hollandois à demi charge, & dont la cargaison vaut à peine cent mille florins. Nous avons déjà remarqué que le commerce de la Compagnie hollandoise des Indes Orientales est déchu de son ancienne splendeur: nous ajouterons ici quelques remarques sur ses établissements

que. Les Hollandois l'emportent en ce point sur toutes les autres nations ^{*)}): les efforts qu'ils

aux Indes, qu'on peut partager en deux classes; la premiere est celle des lieux que la Compagnie a conquis, & où elle jouit des droits de Souveraineté; la seconde est celle des lieux où elle a le privilége ou la coutume de naviger pour raison de commerce. De la premiere classe font Jacatra, Ceylan, Amboine, les îles de Banda, une partie de Macassar, & à quelque égard le Malabar: de la seconde sont les places situées à l'Ouest des Indes, Bengale, Coromandel, Surate, la Perse, Mocha, & une partie de la côte occidentale de Sumatra. Il est aisé de voir par-là que la Compagnie a donné trop d'étendue à ses possessions. Dans les établissements de la seconde classe, il y en a plusieurs où les Hollandois pourroient retrancher une partie de la nombreuse milice qu'ils y entretiennent, & une partie de la quantité embarrassante des employés. Au lieu de ces comptoirs, en forme de directions, où l'on soldé cinq ou six Conseillers fort inutilement, & où la dépense & le faste des Directeurs, qui prétendent devoir en imposer ainsi aux Maures, emportent une partie considérable des profits; au lieu dis-je de ces comptoirs, il vaudroit mieux n'avoir que de simples factories. Il est rare de pouvoir reprocher aux Hollandois un défaut d'économie, il a fallu qu'ils cherchassent un autre hémisphère pour s'en rendre coupables. Parmi les établissements de la première classe Batavia occupe le premier rang, & cette ville seroit encore plus riche & le commerce des Indes plus lucratif, si la Compagnie ne partageoit pas avec les employés son commerce des Indes à l'Europe; si elle réduisoit les dépenses ordinaires, si elle accordoit la liberté de la navigation & du negoce, à l'exception de l'Est de Batavia; & si elle diminuoit la quantité des employés. Il seroit fort utile à cette compagnie & à



ont faits & la fine politique dont ils se sont servis, leur ont assuré un commerce qui les enrichit, & auquel le salut de leur état paroît être attaché. Baravia est le centre de ce commerce, & le Cap de Bonne Esperance le lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux, qui reviennent des Indes & de la Chine. Les épices leur tiennent lieu d'argent^{*)}: ils en débient même plus aux Indes qu'en Europe, & comme ils en sont seuls maîtres, ils y mettent le prix qu'ils veulent. A Surate ils bâtiennent des vaisseaux : le bois qu'ils y coupent est fort dur,

l'Etat que les nationaux Hollandois furent propres à cultiver les terres ; à leur défaut on a souhaité de faire passer aux Indes des colons Saltzbourgeois.

p) Toutes les affaires aux Indes se font par des courtiers, que les Persans appellent *Dodal*, grands parleurs. Après avoir marchandé, ou plutôt parlé fort long-tems, le courtier du vendeur & celui de l'acheteur se donnent la main droite, qu'ils couvrent de leur habit ou d'un mouchoir. Le doigt étendu signifie six, plié cinq, le bout du doigt un, la main étendue 100, la main fermée 1000. Pendant ce commerce mystérieux ces courtiers gardent le plus grand sérieux. Les petits comptoirs ou loges des Européens répandus çà & là sont ordinairement gouvernés par des Agents noirs qu'on appelle *Topais*.

q) La dernière guerre avoit achevé de ruiner le commerce des François aux Indes : la paix devoit rétablir les choses sur le pié où elles étoient en 1749 : mais nous avons déjà vu que la Compagnie des Indes n'a pu se sou-

dur, & résiste longtems à la pourriture & aux vers: ils devroient bârir tous leurs vaisseaux dans ce port, car ceux qu'ils construisent ailleurs ne durent guère que dix à douze ans. Pondicheri, situé sur la côte de Coromandel, fut le centre du commerce des François, la résidence du Gouverneur, & le magasin général. Les François ont encore un grand comptoir à Masulipatan, & des loges en plusieurs endroits: mais leur commerce n'a jamais été aussi considérable qu'il pouvoit l'être ¹⁾; les Anglois l'ont toujours emporté sur eux ²⁾: Madras ³⁾, ou St George,

tenir. Ce qui a nuit beaucoup au commerce des François c'est l'avidité des Gouverneurs & des commis. La grande faute qu'on a faite aux Indes, c'est d'avoir discipliné les naturels, & instruit les Indiens dans l'art militaire de l'Europe. On prétend que les François ont été les premiers à les instruire de cet art dangereux: ils s'en repentent sans doute, & tôt ou tard ces peuples reprendront le dessus. S'il se trouve quelque homme, aussi habile qu'entrepreneur, il lui sera bien aisé de detruire les nations Européennes l'une après l'autre: il ne faut aux Indiens qu'une marine respectable: en courses sur mer ils sont hardis & courageux, peut être que l'usage d'une plante, nommée Bang, qui les irrite & les enivre, y contribue.

1) Les établissemens des Anglois aux Indes sont divisés en trois Gouvernemens; celui de Bombai, dont dépendent les Comptoirs de la côte occidentale de la Péninsule & ceux de Perse; celui de Madras dont dépendent les comptoirs de la côte orientale, & celui de

Tome II.

K

est la principale place qu'ils occupent, & la résidence du Gouverneur: après Madras c'est Goudelour, ou S. David, qui est la place la plus importante; l'une & l'autre sont situées sur la côte de Coromandel. Les Espagnols font peu de commerce aux Indes: les îles Philippines & les îles Marianes sont les seules possessions

Calicutta dont dépendent les établissements dans le Bengale.

s) Les Anglois font par Madras le commerce des îles Manilles. Ordinairement il arrive d'Angleterre à Madras quatre à cinq vaisseaux, quelquefois fix. La charge du retour de ces vaisseaux est estimée à deux-cents-mille livres Sterling. Madras est bâti sur un territoire qui fut donné à la Compagnie par le grand Mogol: il a cinq miles le long des côtes, & un mile du côté des terres. On compta, en 1740, deux cents cinquante-mille habitans à Madras, & cette ville payoit alors 70 mille pagodes d'impôt; son accroissement est dû à la ruine de St. Thomé. Saint David, qui est près de là, rend dix-mille pagodes à la douane: de ces deux endroits part tout ce qui est destiné pour l'Europe. En général le commerce des Indes emporte beaucoup d'argent; les vaisseaux qui vont faire ce commerce chargent en or ou en argent pour la valeur de sept huitièmes, selon d'autres de trois quarts, de la valeur totale de la cargaison. Les partisans de la Compagnie des Indes, comme Davenant & Child, ont soutenu que ce commerce augmentoit tous les ans de 600 mille liv. st. la masse générale des richesses de la nation. Ceux au contraire qui sont opposés à ce commerce, soutiennent qu'il enlève annuellement à l'Angleterre 400 mille l. st. D'après quelques calculs on a trouvé que depuis 1712 jusqu'en

qu'ils y ayent¹). Les Portugais envoient tous les ans quelques vaisseaux à Goa²); le Roi les équipe à ses frais; mais ce commerce est presque détruit. Celui qu'ils font d'Inde en Inde se fait sur de petits vaisseaux, qui arborent souvent le pavillon de quelque puissance Orientale. Chaque Gouverneur fait pour ainsi

1717, c'est à dire dans le cours de cinq années, on a exporté, y compris l'exportation clandestine, en matières d'or & d'argent un excédent de 168286 l. ft. sur ce qui en est rentré pour des marchandises des Indes réexportées.

;) Cependant les Espagnols sont la nation du Monde qui pourroit faire le commerce des Indes avec le plus d'avantage: la navigation d'Acapulco aux Philippines a porté jusqu'à présent à la nouvelle Espagne les marchandises des Indes, qu'elle n'auroit du recevoir que par Cadix & Seville: on a mis fin à ce commerce direct. Il seroit bon peut être de réunir en une seule compagnie le commerce des deux Indes.

;) Tous les ans il part de Lisbonne pour Goa un vaisseau de 800 tonneaux, quelquefois deux; mais cela est rare. La cargaison peut être estimée à un million d'écus d'Allemagne: elle consiste en corail, en papier d'Italie, en écarlate de Hollande, en tabac de Portugal, & en argent. On prétend que l'argent que les Portugais envoient aux Indes Orientales, monte, année commune, à près de 360 mille écus d'Allemagne, le corail à 150 mflle; le tabac est entièrement pour le compte du Roi, qui en fait le commerce exclusif. Le retour du vaisseau consiste en diamans, en étoffes & toiles, en salpêtre, en indigo, en musc, & en ambre gris.

dire pour lui seul le commerce de sa place: le centre de ce commerce est à Goa, d'où l'on tire le meilleur arak ^{v)}). Les Portugais ont encore un autre établissement à Diu, & quelques comptoirs ailleurs. Le commerce des Danois aux Indes s'étend de jour en jour. Il faut espérer que le commerce des Indes sera bientôt borné aux matières premières qu'on en retire, & que leurs manufactures cesseront de faire tort à celles d'Europe ^{w)}). On est embarassé sur la nature du Lest pour les vaisseaux qui vont aux Indes & qui en reviennent ^{x)}.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les

v) Le véritable Arack est une liqueur qui découle d'un arbre, par une incision qu'on y fait: cet arbre, qui ressemble assez au bouleau, vient dans plusieurs endroits des Indes. On fait de l'Arack une boisson appelée par les anglois Punch. On croit que c'est aux Russes & aux Hollandais qu'on doit l'usage de l'eau de vie de riz, qu'on veut faire passer quelquefois pour de l'Arack.

x) On peut déjà se passer de la porcelaine de la Chine & du Japon: la Suisse & la Normandie imitent les mousselines; les toiles de coton se fabriquent partout: les fabriques des pékins, des satins, des damas, des armoisins, des gourgourans ont de grands succès en France, & les pekins de Valence en Espagne l'empor tent sur ceux des Indes.

y) Le Baron Imhoff proposa aux Hollandais le café & le sucre pour servir de Lest; prétendant, comme de raison, que le sable & le salpêtre sont dangereux.

provinces des Indes les plus connues par le commerce que les Européens y font, & nous commencerons par le Mogol.

Cet Empire est un gouf pour les especes d'or & d'argent que les Européens y portent: elles n'en sortent guère après y être une fois entrées³⁾. On y porte aussi beaucoup d'épices, des cuirs, de l'étain, des draps, &c. les chevaux & les éléphans y sont aussi d'un bon débit. On tire du Mogol des soies, des étoffes de soie, des étoffes de coton, des toiles⁴⁾ peintes, des brocards, de l'indigo⁵⁾, du sucre candi, de

a) 2) Ou y porte des réales, des richsdalers de Flandre, de Suède, de Dannemarc, d'Allemagne, des ducats, des louis de France, des pistoles d'Italie, des guinées, &c. Mais cette dernière espece de monnoie n'y vient qu'en contrebande & en petite quantité.

a) Les Anglois font teindre à Amadabat les toiles qu'ils achetent aux Indes, & tirent leur indigo d'Agra.

b) L'Indigo croît dans le territoire de Surate aux environs d'Agra & d'Amadabat, dans le Bengale, dans le royaume de Golconde, & sur toute la côte de Coromandel. Les Hollandois le cultivent dans l'île de Java & avec succès. Aux Indes Occidentales il est fort commun, surtout en Terre ferme, aux Antilles, dans la Louisiane. Celui d'Agra est le plus estimé: vient ensuite tout l'indigo qui se tire du Mogol, & qui coûte vingt pour cent de plus que l'indigo du reste de l'Inde. Le commerce de cette drogue est considérable: on a-

la cassonade ¹⁾), des confitures, du cumin, du miel, de la laque ²⁾ de l'opium, du borax, du gingembre, des mirobolans ³⁾ , du salpêtre ⁴⁾ , du sel ammoniac ⁵⁾ , de l'ambre gris, du musc, & des diamans.

C'est le Roi de Guzurate, qui de tous les Princes de l'Indostan possède les plus beaux ports, & Amadabat, capitale de son royaume.

Il est à remarquer que les Hollandais en font passer 50 à 60 miliers pesant en Europe. Les Indiens le sophistication volontiers. Nous en avons déjà fait mention.

c) Les Hollandais raffinent en Hollande la cassonade du Bengale.

d) Le nom de laque est commun à plusieurs drogues, qui servent aux teinturiers, aux peintres, & dans les apoticaieries. Celle des peintres est de trois espèces: il y a la laque fine ou de Venise qu'on fait partout, la laque plate ou colombine, & la laque liquide, ce sont des compositions de différentes drogues. La laque des teinturiers, dont on fait aussi la cire d'Espagne, est une gomme qui vient des Indes, surtout des royaumes de Pegu, d'Azem, de Guzurate, & de Bengale: elle paraît être l'ouvrage de quelques insectes; elle donne une fort belle couleur rouge; les Indiens s'en servent pour leurs toiles, les Levantins pour leurs maroquins, les Anglois & les Hollandais en font une espèce d'écarlate; on l'appelle ordinairement laque en bâton, parce qu'elle vient ainsi des Indes. La laque que les médecins emploient n'est autre chose que du Cananum.

me, est la ville qui a le plus de commerce, de manufaçtures, & de fabriques, si l'on en excepte Surate^{b)} dont le commerce est encore plus étendu. Cambaye est aussi une ville d'un grand commerce : on tire delà des pierres fines, des drogues, des herbes medicinales, des bois pour la teinture, les parfums, & autres usages; de l'indigo,

e) Les Mirabolans sont une espece de fruit employé dans la médecine comme un purgatif: ils croissent dans les environs de Goa, dans le Décan, dans le Malabar, dans le Bengale, &c. On s'en fert peu aujourd'hui.

f) C'est à Amadabat que les Anglois & les Hollandois font raffiner le salpêtre qu'ils tirent des états du Mogol. Les Banians y font un grand commerce de change; il n'y a point de places dans les Indes sur lesquelles ils ne donnent & n'acceptent des assignations.

g) Le sel-ammoniac naturel est fort rare, c'est à dire celui qui vient de l'urine des chameaux: celui qu'on tire des Indes Orientales est une terre salée qu'on travaille comme le salpêtre, il est aussi fort rare. Le sel ammoniac factice se tire de l'urine des hommes & des animaux, après qu'on y a mis du sel commun & de la soude: il vient ordinairement de Venise & de Hollande. Ce sel est employé dans la médecine, comme aussi par les teinturiers, par les orfèvres, les épingliers, les maréchaux, &c.

h) Le commerce qui se fait dans cette ville est incroyable; il faut se garder de la friponnerie des Banians: on sophistique les drogues, on gâte les marchandises, &c. Par exemple quand on livre les toiles écrues pour être blanchies, il arrive que pour épar-

du camphre, du souffre, du turbit ⁱ⁾, du galanga ^{k)}, du nard ^{l)}, du lapis, de l'*Afisa foetida*, du borax, de la scamonée, du benjoin, des étoffes, de la rhubarbe, ^{m)} &c.

La côte des Indes s'étend depuis les frontières de Guzurate jusqu'au Cap de Comorin. Le royaume de Decan situé le long de cette côte a des étoffes de soie, & de coton, du

gner le jus de limon, on bat les toiles beaucoup trop sur la pierre.

i) Le Turbit est une racine medicinale: c'est une espèce de *Convolvulus*. On y substitue souvent la thapise blanche, qu'on nomme aussi Turbit gris.

k) Le Galanga est une racine medicinale: il y en a une grande & une petite. La plante est appellée *Lagundi* par les Indiens. Les Indiens se servent de l'une & de l'autre pour assaisonner leur nourriture; & les vinaigriers, pour donner de la force à leurs vinaigres. L'huile pure des fleurs du galanga est très-précieuse & très rare: c'est un parfum délicieux.

l) Le Nard ou Spic-Nard Indien est une racine dont les Indiens se servent pour assaisonner leurs mets, & qui est employée dans la medecine.

m) La rhubarbe qu'on achete à Surate & à Cambaye vient de Bocara vers la Tartarie, ou de Bontan au Nord de Bengale.

n) Du moins c'est là où on commence à trouver du poivre.

o) La cardamome se recueille dans le royaume de Cananor, sur des lieux montagneux; on prétend qu'on n'en trouve point ailleurs. On s'en fert aux Indes pour assaisonner les mets.

salpêtre, & du poivre ²). Le Malabar a de la cardamome ³), du betel ⁴), & surtout une grande quantité de poivre, ⁵), qui est fort estimé, du riz ⁶), du gingembre, du miel, de la cassé, de l'ambre gris, & quelques especes de pierres fines.

La côte de la pécherie ou de Maduré, qui s'étend depuis le Cap de Comorin jusqu'à Ne-

p) Le bétel est une plante d'une grande réputation dans tout l'Orient, mais principalement aux Indes Orientales: ses feuilles sont remplies d'un suc rouge: les Indiens en mangent continuellement avec l'*areca*, espèce de noix, cela leur rougit beaucoup les levres: ils en portent toujours dans des boîtes & se le présentent mutuellement, comme on fait en Europe avec le tabac en poudre. Cette plante a une tige très-foible, & aime les lieux humides: les champs où on la cultive sont coupés par des rigoles, qu'on a foin d'entretenir pleines d'eau. La feuille a la forme de celle du citronnier: son fruit n'est d'aucune utilité: on prépare la feuille avec la noix de l'*areca* & un peu de chaux brûlée, faite de coquilles. Les Indiens y ajoutent quelquefois du *Cachou*, qu'ils aiment beaucoup, parce qu'il provoque à la volupté. En général l'effet de cette plante est de faire saliver, de conserver les dents, de rendre l'haleine agréable, & d'échauffer.

q) On prétend que les François enlevent, année commune, 150 mille livres pesant de poivre; le meilleur se trouve depuis Visapour jusqu'au Cap Comorin; le plus petit est le plus estimé aux Indes.

r) Il y a du riz noir, & du riz blanc: on en fait deux récoltes par an. Les terres du Malabar sont très-fertiles.

gapatan, n'offre guere dans l'intérieur des terres qu'un pays aride, ni d'autre commerce que celui des perles ¹⁾).

La côte de Coromandel s'étend depuis Negapatan jusqu'à Masulipatan ²⁾ qui est le principal port du royaume de Golconde. Les plus grands comptoirs des Européens sont sur cette côte, savoir Madras ³⁾, Pondichéri, Négapatan & Tranquebar. On tire de là des cotons, des étoffes de soie, beaucoup de riz, surtout du royaume de Golconde, où il s'en fait deux récoltes par an, & des pierreries ⁴⁾.

Dans le royaume de Bengale c'est à Kassembazar, à Ougli, à Pipeli, & à Bellezoor que les Européens ont leurs plus considérables établissemens. Les Hollandois tirent de Kassembazar plus de soie que de toute l'Asie

¹⁾ La pêche du premier jour appartient de droit au Naik ou Souverain du pays.

²⁾ Les environs du fort de Divicote ont le sol le plus fertile de toute la côte de Coromandel. Depuis Masulipatan jusqu'au Cap Comorin il n'y a aucun port où un vaisseau de 300 tonneaux puisse entrer: l'embouchure de la riviere de Colram est le seul endroit où l'on pourroit en faire un.

³⁾ Le Fort Saint David n'est qu'à douze miles de Pondicheri. Les Anglois acheterent ce territoire d'un

ensemble; la récolte doit y monter à 22 mil-
le balles de 100 livres chacune. Il y a à
Choupart d'excellentes raffineries de salpêtre,
& le débit en est considérable. On porte
au Bengale de l'argent, du cuivre, de l'é-
tain de Malaca, du vermillon, du mercure,
de la porcelaine des Indes, des miroirs, des
draps, des épices, & du morsfil. On tire
de ce royaume des soies crues, des cotonns,
du caffé, des cauris ou coquilles des Maldi-
ves, de la cire, de la gomme gutte, de
l'indigo, de la laque, des parfums, du sel,
du riz *), du salpêtre, de la *terra merita*,
ou concoume, des sucrens, du borax, des
racines médicinales, des tapis, des étoffes,
des confitures, & des diamans. Ce que les
Européens enlevent le plus ce sont des ba-
sins, des coutils, des toiles & autres étoffes
de coton, & du salpêtre.

Prince Indien; le fort qu'ils y bâtirent est très-bien
fortifié, il dépend du Gouverneur de Madras.

v) Il est dangereux pour les vaisseaux de demeurer
sur ces côtes après le 15 Octobre, & d'y retourner avant
le 20 Decembre. Il regne dans cet intervalle des oura-
gans qui durent plusieurs jours.

x) Les Hollandais tirent du riz une eau de vie bien
violente; ils lui ont donné le faux nom d'Arack, qui
est tout autre chose. Cette eau de vie leur est fort né-
cessaire pour leurs matelots.

Le Royaume d'Asem n'a pas un fort grand commerce; la laque qu'on en tire est fort estimée.

Au bord du Gange, vers le Nord, est située Benarez, une des plus grandes villes des Indes: ses étoffes de coton font un objet de commerce assez important.

On tire du royaume d'Aracan des bois de construction, du plomb, de l'étain, du vernis, de l'ivoire, des éléphans, &c. Les pirates de ce pays infestent tout le Golfe.

Le royaume de Pegu a quelque peu d'or, d'argent, de pierres précieuses, & de perles, du fer, des bois de construction & du gingembre: les rubis qu'on tire delà sont fort estimés. Le plomb y tient lieu de monnoie.

La Peninsule de Malaca a un des plus beaux ports des Indes: les Hollandais en sont

y) L'Areca est un fruit bien fameux dans les Indes: il est amer, & fait beaucoup cracher: on prétend qu'il fortifie l'estomac. Il ressemble beaucoup au cocotier.

Le royaume de Siam en exporte 6 à 7 mille quintaux.

z) Les mines de Lagos sont les plus considérables: les Hollandais font commerce aux Indes de cet étain, & s'en servent pour lever quelques vaisseaux à leur retour en Europe.

a) Le vernis de la Chine est, selon le pere le Comte, dans ses *Mémoires de la Chine*, non une composition, mais une gomme que jette un certain arbre, & qu'on delaye avec de l'huile. Celui de Siam & du Tunquin

maîtres; ils ont achevé de détruire le commerce de cette Péninsule: les Portugais ne leur avoient pas laissé beaucoup à faire.

Le royaume de Siam, un des plus puissants des Indes, produit beaucoup de betel & d'areque ²⁾, il a des mines de plomb, d'étain, & d'argent. Les Hollandois firent autrefois un traité avec le Roi de Siam, par lequel ce prince leur accorda le droit exclusif d'acheter l'étain ³⁾. Ce pays fournit encore des bois de construction, (les Hollandois en transportent beaucoup à Batavia) des peaux de bufle, de daim, & de tigre, dont on ne sauroit se passer quand on veut faire le commerce du Japon, de la gomme laque, du miel, de la cire, du sucre, du poivre, du riz, du sel, du vernis ⁴⁾, du falpetre, de la gomme gutte, de l'ambre

est fort beau, celui du Japon l'est encore plus, celui de Perse est du Sandarac delayé dans de l'huile de lin. En Europe on fait plusieurs sortes de vernis: on en compte jusqu'à dix espèces; il entre dans toutes de la térébenthine. On prétend en avoir fait de bien beau en France avec du fromage de Griers & de la chaux vive: le vernis de Martin est encore un secret; tout le monde fait qu'il est fort beau, & qu'il dure très-long-temps. Le célèbre M. Marggraf, dont le génie inventif s'étend à tout, en a trouvé un qui semble l'emporter sur tous les autres, & qui s'applique parfaitement sur les métaux.

jaune, &c. Depuis que les François furent chassés de ce royaume en 1688, ils y ont eu plus de Missionnaires que de Marchands. Les Siamois font presque tous commerce, & leur Roi est un des plus grands commerçants.

Le royaume de Laos a la plus belle gomme laque qui se trouve aux Indes: il y a aussi beaucoup d'éléphants, de bon riz, &c.

Le royaume de Camboye fait un bon commerce

b) Le bois de Calembac, ou Tembac, est le cœur de l'aloès. Il y en a de trois espèces; la première & la plus rare est d'un prix qui excède celui de l'or, tant on l'estime aux Indes. Cet arbre croît à la Chine, dans la Cochinchine, &c. On s'en fert pour parfumer, on l'emploie comme un cordial, & on y enchaîse les bijoux les plus précieux.

c) Ces nids d'oiseaux sont les délices de tous les Indiens: il est faux qu'ils s'en servent comme d'épices pour assaisonner leurs mets; au contraire il n'y a rien de plus fade à manger que ces nids, qu'il faut assaisonner, mais qu'on regarde comme fort nourrissans, & fort convenables aux malades. Il s'en trouve au Tunquin, dans la Cochinchine, dans les îles de la Sonde, aux îles Philippines & aux Moluques, & particulièrement dans le royaume de Champa. Les oiseaux qui bâtent ces nids, sont assez semblables aux hirondelles: la plus grande partie en passe à la Chine, où ils valent cinquante taels le quintal: il est prouvé aujourd'hui que la matière dont ils sont composés est une espèce de glu, que ces oiseaux ramassent sur le bord de la mer, & qui pourroit bien être une production du

de peaux de cerf, de bufle & d'autres bêtes fauves.

La Cochinchine fournit de l'or, du bois de Calembac ⁴⁾, des foies, du sucre, de l'areque, du bétel, du riz, & des nids d'oiseaux ⁴⁾.

Le Tunquin fournit des foies en abondance, du musc, des écailles de tortue, du bois d'aloës ⁴⁾, du sucre, de la laque, du riz & des nids d'oiseaux. Il s'y fait aussi un commerce de chair de tortue salée. On y porte

regne animal. Les Hollandais en font grand usage aux Indes.

a) Le nom d'Aloès est commun à trois choses différentes: à un arbre très-rare, à une drogue, & à une plante de la racine & des feuilles de laquelle on tire cette drogue, qui en est le suc. L'arbre ressemble à l'olivier: le tronc est composé de trois différens bois. Immédiatement sous l'écorce il est noir, compact, & pesant, c'est ce qu'on appelle bois d'aigle: après celui là vient un bois d'une couleur tannée, léger, veineux, c'est ce qu'on appelle bois de Calembouc; enfin le cœur est le bois de Calembac. La plante qu'on appelle aloès croît en beaucoup d'endroits des Indes Orientales & Occidentales: il s'en trouve aussi en Europe, surtout en Espagne. Une erreur populaire est que cette plante ne fleurit que tous les siècles une fois. L'aloès employé dans la médecine est le suc de la racine ou des feuilles de cette plante: il y en a de trois espèces, le socotrin ou lucide, le citrin & le cabalin, c'est le même suc plus ou moins épuré; on ne se fert guère que du premier. Il y a encore l'aloès hépatique, qui vient des îles de l'Amérique, & qui est tiré de la racine

de l'or & de l'argent, surtout des piastres, des épices, du poivre, du vif argent, des draps, & de l'ambre jaune. Les especes de monnoies les plus connues dans le commerce des Indes sont les roupies *).

S. 3.

*Du commerce des peuples de l'Europe
à la Chine.*

Le commerce de la Chine se fait par mer, & par terre; celui ci par le moyen des carava-

d'une plante assez semblable à l'aloès de l'Orient. L'Aloès du Tunquin vaut jusqu'à mille écus la livre. Les Mahométans regardent cette plante comme sacrée; au retour du pèlerinage de la Mecque ils ont grand soin de la placer sur la porte de leur maison.

* La Roupie est une monnoie; il y en a d'or & d'argent: celle d'or pese deux gros trois quarts & onze grains, & vaut 21 livres de France, ou huit florins & demi: on a des demies & des quarts de roupies. La roupie d'argent est d'une valeur inégale: les nouvelles sont rondes, quelques - unes des anciennes étoient quarrées: elles ont toujours plus de valeur dans le lieu où elles ont été frappées qu'ailleurs, & les nouvelles valent moins que les anciennes; non que le poids & le titre en soient meilleurs, mais parce que les souverains en haussent la valeur idéale, pour empêcher leurs sujets de les enfouir, ce que les Indiens ont coutume de faire. Les roupies de Pondicheri ont le plus de cours, parce qu'elles portent l'empreinte de celles d'Arcate, qu'on préfère à toutes les autres: elles valent aujourd'hui 48 sols de France, & ont cours pour

nes ¹⁾). Ce commerce n'est bien ouvert que depuis 1685, les Chinois ayant toujours évité de laisser une libre entrée aux étrangers, à qui ils aiment mieux porter leurs marchandises. Il n'y a point de peuple qui entende le commerce, ou plutôt le *tradic*, comme les Chinois; ce sont les Juifs de l'Orient; ils disent que toutes les nations du monde sont aveugles en fait de commerce, que les Hollandais ont un œil, mais que pour eux ils en ont deux. Canton ²⁾ est le port où se font tous les chargemens pour

'50 à 52. Dans le royaume de Guzurate les malmoudis ont cours, ils valent douze sols. La pagode des Indes vaut trois roupies, c'est à dire à peu près huit livres dix sols, le fanon vaut 6 sols; le demi-fanon trois; le pessar est la cinquième partie du fanon, il est de cuivre, ainsi que les dueani dont quatre font un pessar. La roupie d'or vaut 15 à 18 roupies d'argent; la pagode à trois guengrenats & vaut quatre roupies d'argent; celle de Madras trois roupies 6 fanons, la pagode à l'étoile vaut trois roupies quatre fanons. & par Lacks on entend une somme de cent-mille roupies ou 250 mille livres ou environ. En Orient presque tout se vend au poids: le Mein, poids de Surate, est de 34 livres cinq onces poids de marc: le Cobit ou l'aulne de Surate est de deux piés seize lignes, pié de Roi.

f) Les Russes font le commerce de la Chine par le moyen des caravanes, qui depuis 1693 partent régulièrement tous les ans. Ils portent aux Chinois des cuirs secs & des fourrures: & leur achètent du thé, de la soie, des étoffes, des perles, de l'or, des toiles peintes, de la rhubarbe, &c.

l'étranger, & où abordent tous les vaisseaux. Les Chinois font eux-mêmes, sur leurs propres vaisseaux, le commerce d'Inde en Inde. Les Européens y viennent charger les marchandises

g) On y charge pour l'île de Hainam, pour la Cochinchine, pour Cambaye, le Tunquin, le royaume de Siam, Batavia, le Japon, les Manilles, Surate, les Maldives & pour Achim. Madras envoie quelques vaisseaux à Canton; les Anglois y font passer leur plomb, leur argent, & quelques marchandises des Indes pour en tirer de l'or, du tintenaque, de la porcelaine, des soies, &c.

h) Ce sont surtout les provinces de Nanquin & de Chekiang qui font une abondante récolte de soie, & qui ont un nombre proportionné de manufactures d'étoffes. Il arrive tous les ans de là à Pékin au moins 200 barques chargées de draps d'or, de damas, de satins, de velours, &c. sans compter ce qui est fait pour l'Empereur & ses femmes. Les soies qui se vendent 100 écus à Nanquin en coûtent 150 à Canton, & 300 à Siam: ce seroit un très-grand profit pour les Européens, que de les tirer en droiture de Nanquin.

i) Le tintenaque est la meilleure espece de cuivre qui se trouve à la Chine: il en passe peu en Europe. Les Hollandais, qui en font le plus grand commerce, le réservent pour l'Orient, où ils peuvent l'échanger contre toute autre espece de marchandises.

k) Le thé, que le Lord Arlington porta le premier en Angleterre en 1666, est la feuille desséchée d'un arbuste qui monte quelquefois à la hauteur d'un homme. Il est très-commun à la Chine, (surtout aux environs de Pékin,) au Japon, & dans le royaume de Siam. On en fait trois récoltes par an, la première en Février & Mars; ce thé est le plus exquis, le

dont ils ont besoin, & ces marchandises sont de la soie, des étoffes de soie de toute espece ^b), du coton, des toiles de coton, du cuivre, du tintenaque ⁱ), du thé ^k), du camfre, du musc,

plus rare, & le plus cher. Après que les feuilles ont été cueillies avec grand soin, on les expose à la vapeur de l'eau bouillante pour les ramollir, on les séche ensuite au feu: après cela on les trie. Les fines especes de thé ne passent guere en Europe; elles perdroient trop au transport. On compte quatre especes de thé verd, & cinq de thé boue. Le thé est souvent sophistiqué par le mélange de différentes autres feuilles. La grande consommation qui s'en fait, en rend le commerce fort important. La boisson qu'on en prépare se fait en Orient comme en Europe; avec cette différence que les Chinois avalent aussi les feuilles qui ont été réduites en poudre. Il n'y a que les Anglois, les Hollandois, les Danois, les Suedois, & les Russes qui fassent, en Europe, le commerce du thé: les François n'y en font point passer. Sans le thé les vaisseaux reviendroient à moitié chargés. Non-compris celui que la Compagnie Hollandoise fait venir, les particuliers en font entrer en Hollande plus de trois millions de livres pesant. Le thé des caravanes, qui nous vient de Russie, est fort estimé. En 1761 le thé boue coûtoit à Amsterdam depuis 24 jusqu'à 80 stuivers la livre, & le thé verd depuis 46 jusqu'à 100, suivant le degré de bonté. Les Anglois ont essayé de cultiver le thé dans la Caroline, & l'on prétend qu'il y réussit. Si cela est, le commerce de la Chine diminuera pour la Compagnie des Indes: qu'on prétend être surchargée en provision de thé, dont la consommation annuelle doit coûter à l'Angleterre 1100000 l. st. &c. En 1765 la Compagnie en avoit pour 3296134 l. st. Il y a un thé qui

du lin, des sucres, du sel, du gingembre confit, du vif-argent, du lapis lazuli, du vitriol, de la rhubarbe ^l), de l'esquine ^m), des miro-

croit sans culture dans les îles Antilles; on l'appelle thé sauvage: il a moins de vertu que celui de la Chine. On connaît encore le thé de la mer du Sud, appelé *Cusine ou herbe du Paraguay*; les Indiens de l'Amérique en font grand cas, aussi leur est-il d'un grand secours contre les mauvaises exhalaissans des mines: la feuille bouillie fait vomir sans douleur: le commerce de cette herbe se fait à Santa - Fe; celle qui vient du Paraguay est la plus estimée, on en tire de-là plus de deux - mille quintaux.

l) C'est surtout des provinces de Setschwen & de Schensi qu'on tire la rhubarbe: le plus grand entrepôt en est à Pekin. Les Russes font ceux de l'Europe qui en font le plus grand commerce: ils n'en connaissent pas dabord tout le prix, ce fut un marchand de Hambourg qui le leur fit connaître: il acheta de Pierre le Grand pour 30 mille roubles, payables tous les ans, le privilège de faire le commerce exclusif de cette drogue: il la vendoit aux étrangers à raison de huit écus d'Allemagne la livre. Les Russes envoyent tous les ans à Kiachat, ville frontière de la Chine, un apothicaire de Petersbourg, qui a soin, avec un autre commis, de choisir la rhubarbe, & de faire brûler sur les lieux toute celle qui est mauvaise. Cette rhubarbe est bien préférable à celle que les Hollandais & les François tirent en droiture de la Chine: la grande chaleur, & l'humidité que souffre celle - ci, l'odeur que les autres marchandises, qui se trouvent sur le même vaisseau lui font contraster, & la fraude des marchands Chinois la rendent de beaucoup inférieure à l'autre.

m) L'Esquine, ou Squine, est la racine d'un sort pe-

bolans, de l'encre de la Chine, des cheveux, de la porcelaine "), de la poterie, des ouvrages vernissés °), des camelots, du chanvre, des

tit arbrisseau: on s'en sert dans les maladies vénériennes. La meilleure vient de la Chine, & de quelques endroits des Indes: celle des îles Antilles est d'une qualité inférieure.

o) Il se fait de la porcelaine dans différentes provinces de la Chine, mais particulièrement dans celles de Fou-Kien, de Canton, & de Kim-te-chim: celle qui se fabrique dans les ateliers de cette dernière province est la plus estimée. Il entre dans la composition de cette porcelaine deux sortes de terres, & deux espèces d'huiles: les deux espèces de terres sont appelées *Petuntsé* & *Kaolin*; les deux espèces d'huiles sont tirées l'une du *Petuntsé*, l'autre de la chaux. La porcelaine la plus fine est faite moitié de *Petuntsé* moitié de *Kaolin*; la moyenne de quatre parties de *Kaolin* sur six de *Petuntsé*; & la commune d'une partie de *Kaolin* sur trois de *Petuntsé*. Les peintres Chinois ne sont pas fort habiles, mais leurs couleurs sont excellentes. Comme il est rare qu'une fournée entière réussisse, & qu'il arrive souvent qu'elle est tout à fait gâtée, il y a peu d'ouvriers qui s'enrichissent. Depuis qu'on fait de fort belles porcelaines en France & en Allemagne, celles de la Chine & du Japon sont tombées, &c.

o) C'est un arbre qui produit le beau vernis de la Chine, on l'appelle *Tsi-chu*: il en découle dans les chaleurs une gomme roussâtre, qu'on recueille le matin en petite quantité: un millier d'arbres donnent au plus vingt livres dans une nuit: on passe cette gomme par un linge. Ceux qui la recueillent sont obligés d'user de préservatifs, vu sa malignité.

toiles de chanvre, de l'or très-fin ¹⁾, de l'étain, du fer, de l'acier, des pierres précieuses, des perles, du marbre, du bois d'aigle, du bois de rose ²⁾, de l'ébène, &c. On y porte de l'argent ³⁾, des épices, du poivre, des toiles de lin, du drap ⁴⁾, des étamines, du bois de santal ⁵⁾, des dents d'éléphant, du corail, de l'ambre gris, de grandes horloges, des montres de poche, des miroirs, des instrumens de mathématique, des boîtions, du vin, des ouvrages de galanterie. Pour bien réussir il faut faire des présents aux Mandarins, &c. Les Chinois ont encore de belles fourrures, comme du petit-gris, des hermines, des martres, &c.

p) L'or se vend en lingots: on trouve à la Chine beaucoup d'or dans les sables.

q) Le bois de rose est ainsi appellé, parcequ'il a l'odeur de cette fleur; il est plus commun aux îles Antilles qu'à la Chine; il prend un beau poli: on l'emploie aux ouvrages de marquerterie. On en tire une huile dont se servent les parfumeurs.

r) La plus grande partie de l'argent qu'on fait passer à la Chine est ou en piaffres Mexicaines ou en barres. Les Hollandais y portent celui qu'ils tirent du Japon. J'ai dit, à l'article des monnoies, qu'à la Chine la proportion entre l'or & l'argent étoit de 10 à 1: je me suis trompé, cela étoit ainsi autrefois, mais cela a changé depuis. Il y avoit alors beaucoup à gagner à ce commerce; ce profit alloit de 12 à 18 pour cent, ces dernières années il y a même eu de la perte. Aujourd'hui le prix de l'or, quoique toujours au dessous de

mais il n'en vendent point à l'étranger, n'ayant que ce qu'il leur en faut à eux-mêmes. Toutes les marchandises du Japon sont de contrebande à la Chine: c'est pourquoi il ne passe point de marchandises du Japon en Russie par le moyen des Caravanes. L'Empereur de la Chine a interdit l'entrée de ses Etats aux Japonais. Il n'y a proprement à la Chine qu'une seule monnoie frappée au coin du prince: elle est de cuivre, avec un trou au milieu pour pouvoir être ensilée; on l'appelle *Caxa*. On met quelquefois au nombre des espèces monnayées le *Condorin*, le *Mas*, & le *tael*. Dix caxa font un condorin, dix condorins un mas, & dix

celui où il est en Europe, varie ordinairement à la Chine: il est plus bas les six premiers mois de l'année; parce qu'il n'y a pour lors que peu de vaisseaux dans les ports de cet Empire.

s) Les Chinois ont de la laine: mais ils ne s'entendent point à faire de bons draps: ils font des serges & des camelots qui sont meilleurs.

r) Le bois de Santal (ou Sandal), que les Hollandais appellent bois de Caliatour, est le bois d'un arbre qui ressemble assez au noyer. Il y en a de trois espèces: celui dont on tire le bois citrin croît dans l'île de Timor: on se fert de ce bois dans la médecine, les parfumeurs l'emploient aussi: le bois blanc se tire du même endroit; & son usage est connu dans les apothicaireries: le bois rouge vient de la côte de Coromandel. Quelques auteurs prétendent que cette dernière espèce n'est point du bois de santal, & que ce n'est autre

mas un tael. Le tael, ainsi appelé par les Portugais, & nommé *Leam* par les Chinois, vaut quatre livres de France.

S. 4.

Du commerce des peuples de l'Europe avec les îles de l'Asie.

Les Maldives forment un Archipel de plus de douze-mille îles, dont il y en a pourtant beaucoup qui ne sont que des bancs de sable. La plus grande est appellée Niale: l'essentiel du commerce de ces îles consiste dans ces coquilles qu'on appelle *Cauris*, & qui servent de monnaies aux Indes Orientales & sur les côtes d'Afrique. Une espece de Cocotier, dont le fruit fert de médecine aux Indes, y vient très-bien:

chose que du bois de Caliatour. Ce bois est un objet important pour le commerce d'Inde en Inde: il en passe peu en Europe: les Indiens l'emploient beaucoup à parfumer: ils le rapent sur une pierre fort dure: détrempent cette poussière, en font une pâte liquide, avec laquelle ils se frottent.

ii) L'Entretien des possessions Hollandoises de cette île emporte une bonne partie des profits. Les Hollandais ne possèdent que les côtes & les pays-bas de cette île, les pays hauts sont occupés par un peuple farouche avec lequel ils ne peuvent avoir aucun commerce. Les François tenterent de s'établir dans cette île en 1672, mais cela n'a pu réussir: les principales places que les Hollandais y possèdent sont Colom-

bien: le Cocotier qui fournit à tant de besoins s'y cultive aussi.

L'île de Ceylan produit de la cannelle *), du poivre long, du coton, des drogues, de la foie, du tabac, de l'ébène, du bois de charpente, du miel, de la cire, du musc, du bétel, du riz, &c. On en tire encore des sucre, du crystal, du soufre, le meilleur areque des Indes, des éléphants, que les Hollandois transportent, & qui coûtent depuis 500 jusqu'à 800 fl. parce qu'ils sont fort estimés.

Les îles de la Sonde sont fort importantes: les principales sont Sumatra, Java & Borneo. Cette dernière est la plus grande: on en tire de l'or, des perles, des diamans, du camfre fort estimé, du bezoar *). Java *) fournit une gran-

bo, Negombo, Maturé, Gale, Caliature, Tranquemale, &c.

v) Le bezoar est une pierre, qui se trouve dans le corps de quelques animaux, qu'on trouve dans les deux Indes, en Egypte, en Perse, & à la Chine, & qui sont une espèce de bouc ou de chevre sauvage. Le bezoar mineral est une pierre fossile de couleur blanche ou cendrée: le bezoar d'Allemagne est une pierre qui se trouve dans le ventricule du chamois. Le bezoar oriental est le plus estimé: on en fait grand cas aux Indes, & peu en Europe: on lui croyoit autrefois de grandes vertus médicinales; une petite pierre se vendoit à Amsterdam jusqu'à 400 li-

Tome II.

L

de partie des mêmes marchandises. Sumatra³⁾ a de l'or, de l'argent, de l'étain, du cuivre, du fer, des drogues, du poivre, du sucre, du coton, du soufre, & des pierres précieuses.

vres de France, & les plus riches cargaisons des Indes n'en avoient guere au-delà de six.

x) Les habitans de Java commercent aussi, & les Hollandois n'ont pu les en empêcher; ils passent pour être aussi fins & aussi fripons que les Chinois, ce qui n'est pas fort étonnant, puisque ceux-ci s'y sont établis en grand nombre, & y partagent le commerce avec les naturels du pays. En 1740 les Chinois se révolterent contre les Hollandois, & s'étoient déjà emparés du faubourg de Batavia: mais la conspiration ayant été découverte, & le secours étant venu à temps, l'entreprise manqua. C'est à Batavia que les Hollandois ont des magasins, qui renferment toutes les marchandises de l'Europe & de l'Asie. Ce port est ouvert à toutes les nations. Il faudroit approfondir les canaux de la ville, & planir le blanc à l'entrée de la riviere, on diminueroit par là les frais de chargement & de déchargement à l'entrée & à la sortie des vaisseaux. Les Hollandois ont chassé les Anglois de Bantam, ils ne permettent à aucun étranger d'y aborder, quoiqu'ils les reçoivent à Batavia. Il y a à Batavia de beaux-établissements: on y fabrique quantité de sucre & de papier: il y a un grand conseil qui y réside, & de ce conseil dépendent huit gouvernemens: 1) Ceylan, 2) Corromandel, 3) Malacca, 4) Macassar, 5) Amboine, 6) Ternate, 7) Banda, & 8) le Cap de Bonne-Espérance. Outre ces Gouvernemens il y a trois directions, 1) en Perse, à Gamrom: la loge d'Ispahan & de Kirmen en dépendent; 2) à Surate, qui a sous elle les lo-

Les îles Molucques sont en grand nombre, & l'on comprend sous la même dénomination, 1) les grandes îles Célebes, où est le royaume de Macassar ¹⁾, & d'où l'on tire le meilleur riz des Indes, du coton, du camfre ¹⁾, du gingem-

ges d'Amadabat, de Brochia & de Brodera; & 3) celle de Bengale, qui a sous elle le principal comptoir Ougli où réside le Directeur, les loges de Cazembazar, de Bellasor, de Decca, de Patna, de Chiopera. Il y a encore quatre grandes places bien fortifiées, dont les chefs sont appelés Commandeurs, savoir deux à Ceylan, l'un à Ponte de Gale & l'autre à Jaffnapatnam, le troisième à Cochinchina sur la côte de Malabar, & le quatrième à Sammarang sur la côte de Java; elles sont destinées à la sûreté des comptoirs répandus dans le pays.

9) C'est la ville d'Achim qui fait le plus grand commerce de Sumatra. Jambi est un établissement important: on en peut tirer jusqu'à mille lasts de poivre: c'est à Sillebar, qui appartient au Roi de Bantam, qu'on fabrique des crics ou poignards fort usités dans toutes les Indes. Les habitans de l'île de Sumatra ont une monnoie d'étain & une monnoie d'or. Cette île est peut-être l'endroit des Indes où il y a le plus d'or: mais les mines ne sont point exploitées; celles que les Hollandais ont pu faire valoir rendent peu. Les Anglois ont quelques comptoirs dans cette île, & un fort appelé Marlborong. Quant à Borneo les Européens n'ont pu y former d'établissement durable à cause de la ferocité de la nation; des vaisseaux de Batavia & des Moluques vont de temps à autre y tenter quelque entreprise de commerce.

2) Macassar & Ternate sont des places qui servent à couvrir les îles où il y a des épiceries.

L 2

bre; Gilole d'où l'on tire le sago⁴); Ceram, Bouton, &c. 2) Les petites îles, Ternate, Tidor, Mohr, Makian, Batchiam, &c. Les Hollandais payent pension aux rois de ces îles, d'où ils tirent des clous de girofle, & quelque peu d'écaille. 3) Les îles de Banda, les seules d'où l'on tire la muscade & le macis: la plus grande est Lonthor, appelée autrefois Banda, le Gouverneur réside à Nécra. Les autres sont Gounong-Ay, Poulo-Ay, Poulo-Rhon, &c. elles fournissent toutes cette précieuse épice: 4) Amboine, dont dix autres

a) Le Camfre est une substance blanche, transparente, friable, volatile, inflammable, & d'une odeur très-pénétrante. Le camfrier croît au Japon, à la Chine, dans les îles de Borneo, de Sumatra, & de Ceylan. Le Camfre des îles est le plus estimé, les Chinois cherchent eux-mêmes celui de Borneo. On peut compter trois espèces de camfre: il y en a une que jette le camfrier: il y en a une qui en découle par incision: & enfin il y a le camfre ordinaire, qui se tire des racines qu'on a fait macérer dans l'eau chaude: cette eau est ensuite distillée au bain de sable; au Japon on fait bouillir ces racines. On fait usage du camfre dans la médecine & dans la chirurgie: quelques princes de l'Orient le font mêler à la cire dont on fait leurs bougies; il sert aussi dans les feux d'artifice. C'est encore un monopole des Hollandais: ils ont été longtemps les seuls à savoir la manière de le raffiner; aujourd'hui tout le monde fait que cela se fait avec du sable & de la chaux.

îles dependent, & où les Hollandois ont sept forts, qui n'empêchent pas que cette île ne soit mal défendue. On a coutume de faire la visite dans plusieurs petites îles pour y empêcher la culture du giroflier, que les Hollandois ne veulent cultiver principalement que dans trois de ces îles. On a planté des muscadiers dans Amboine, & ils y ont réussi.

Les îles Philippines appartiennent aux Espagnols: la plus considérable est Manille: elle est le centre du commerce de l'Espagne aux Indes Orientales, elle a un commerce direct

b) Le Sago ou Ségo est une substance farineuse qu'on met dans la soupe, & dont on fait des gelées. Quelques-uns ont cru qu'il étoit fait, comme le caviar, des œufs d'une espece de poisson: les Hollandois & les François disent que c'est une semence préparée comme le gruau d'avoine: mais des recherches plus exactes nous ont appris, que le sago est la substance farineuse de l'arbre à pain, que l'on met dans la classe des palmiers. Il y a trois especes de palmiers: celle qui porte des fruits; celle du palmier vineux, dont on retire une liqueur; & celle du palmier farineux, dont il est ici question. Ce dernier croît à Borneo, à Ceram, dans l'île de Java, à Sumatra, & monte depuis 15 jusqu'à 30 pieds de haut. Il y en a quatre especes, la meilleure est apelée *Laxi-Tuni*: les jeunes feuilles servent à faire des vêtemens, & les vieilles à couvrir les maisons, & à tapisser des batteaux. On tire de la substance farineuse du tronc un autre usage; on la râpe ou on la réduit en poudre très-fine, & elle sert alors, comme la

L 3

avec Acapulco, & les Chinois sont ceux qui y font le plus d'affaires ⁴). On tire delà toutes les marchandises du Pérou & du Chili; elles y sont portées par les vaisseaux qui viennent d'Acapulco. Mindano a de l'or. Ces îles fournissent de la cire, du miel, du tabac, des sucre, des bois de construction (les Espagnols y bâtiſſent des vaisseaux), du vin de palme ⁴), du safran, des noix de coco, du sago, &c.

Les îles Mariannes, dont Gnahan, ou Saint-Jean, & Saypan sont les plus considérables, ont fort peu de commerce, & les Espagnols en tiennent peu de profit: mais elles leur servent d'entrepot pour les navires qui vont de la Nouvelle Espagne à Manille.

L'Empire du Japon est composé de plusieurs îles, dont les principales sont Niphon, appelée par les Européens Japon, où se trouve la ville de Meaco, dont le commerce est impor-

farine, à faire de petites galettes: cette farine est fort nourrissante. Les Hollandais ont aux Indes un grand débit de cette graine; & les Anglois lui ont donné de la vogue en Europe.

c) On prétend qu'il y a plus de 20 mille Chinois établis, & qu'ils y exercent les arts & les métiers que les Espagnols dédaignent. Les Espagnols permettent à toutes les nations de l'Europe & des Indes, excepté aux Anglois & aux Hollandais, de venir commercer à Manille, sur leurs vaisseaux, & avec leur pavillon; les Anglois arborent le pavillon Irlandois, ou gentil.

tant, Ximo & Xicoco. Les Portugais étoient autrefois les seuls maîtres de ce commerce, ils y gagnoient annuellement un million & demi d'écus d'Allemagne: ils furent chassés du Japon, & le Christianisme avec eux. On y comptoit en 1624 près de quatre-cens-mille convertis. Les Hollandois ont succédé aux Portugais: ils sont les seuls peuples de l'Europe qui commercent au Japon; leur comptoir est situé dans une petite île près de la ville de Nangazaki, à quoi elle est jointe par un pont: les Japonois sont si défians, qu'il n'est permis à aucun Hollandois de le passer. Tous les ans les Hollandois y envoyent deux vaisseaux de 30 à 50 canons, qui font leur retour à Batavia. La quantité de marchandises qu'il leur est permis d'y transporter, ne doit pas excéder la valeur de 380 mille taels ^{a)}. Le profit est considérable, surtout dans les retours: autrefois il al-

a) Le vin de palme est une liqueur qui découle du palmier.

e) De ces 380 mille taels il y en a 300 mille pour le compte de la Compagnie des Indes, 40 mille pour le compte du Général ou Gouverneur & des commis de Batavia, dix-mille pour le compte du Directeur qui est au Japon, huit mille pour le compte du Directeur qui vient de quitter, 22 mille pour le compte de l'équipage des vaisseaux. Le tael du Japon est évalué à trois florins argent de Hollande.

loit au delà de 150 pour cent ^f). On y porte de l'or, des draps, des camelots, des étoffes de soie, des brocards, du coton filé, des tapis, des toiles, des bouteilles de verre, du plomb, de l'étain, de l'acier, des bois précieux, du sucre, de l'alun, de la cire, du métal d'alliage, de la caisse, du verdet, des couleurs, du camfre, du musc, du papier, du poivre, des épices, du morfil, du chanvre, du borax ^g), du vif argent, des ouvrages de mercerie, du corail, des cuirs, au-delà de 200 mille peaux de cerf, de cent-mille peaux de bœuf ou de vache, &c. On tire du Japon de l'argent, (de l'or en contrebande) du cuivre ^h), de petits meubles peints laqués

f) Il n'est pas permis aux Hollandois de vendre à l'encheré : le Gouverneur de Nangafacky & les facteurs de l'Empereur mettent le prix aux marchandises qu'ils ont fait porter à bord. Ils sont obligés de se soumettre à quantité de choses désagréables : ils envoyent tous les ans le Directeur en ambassade à l'Empereur, à qui l'on porte des présens fixés par les Commissaires de l'Empereur. Les Inspecteurs Japonais fixent aussi le jour du départ des vaisseaux, & il n'y a point de grâce.

g) Le borax est un sel en apparence assez semblable à l'alun ; les Arabes l'appellent *baurach*, & c'est delà qu'est venu le nom qu'il porte en Europe. Cru il se trouve dans les mines d'or & dans les mines d'argent de Perse, des Indes, de Ceylan, &c. Les Anglois & les Hollandois en font passer beaucoup en Europe, où on le raffine. Celui qui est raffiné à Venise, est le

ou vernissés, de la porcelaine, du thé, & quelques drogues.

§. LV.

*Du commerce des Peuples de l'Europe
en Amérique.*

Nous partagerons cet article, comme les précédens, en plusieurs autres.

§. I.

Possessions des Espagnols en Amérique.

Le commerce des Espagnols avec l'Amérique est sous la direction de trois tribunaux, le Conseil des Indes, la Contraction, & le Con-

plus estimé: les Hollandois ont également le secret de le raffiner. On le sophistique quelquefois avec de l'alun: on s'en sert pour faciliter la fusion des métaux, & la médecine en fait quelque usage. Il augmente tous les jours de prix: depuis quelques années on prétend, qu'on fait à Dresde le secret de le raffiner tout aussi bien qu'on le fait à Venise & en Hollande. Comme il y a grande apparence que cela se fait avec une lessive de chaux vive, il est étonnant qu'on n'ait pas fait généralement plus de tentatives pour découvrir ce précédent mystère.

¶) Les Hollandois font un grand profit sur le cuivre. Celui des mines de Surega tient or, & les Japonois le raffinent aujourd'hui au grand détriment des raffineries de la côte de Coromandel, qui mettent à profit de l'ignorance des Japonois.

fulat. Le Conseil des Indes a un pouvoir illimité sur les possessions des Espagnols en Amérique, il réside à Madrid. La Contraction, transportée de Séville à Cadix en 1717, dirige le commerce de l'Amérique, & a soin des droits du Roi: on appelle de ce tribunal au Consulat. Le Consulat, qui se trouve égale-

i) Toutes les provinces que les Espagnols possèdent en Amérique, sont divisées en deux gouvernemens, & ont chacune un vice-Roi soumis à un conseil. Cet empire, conquis par la violence, & gouverné avec une politique barbare, paraît être à l'abri des entreprises que les Sauvages ou les Européens pourroient jamais faire. Mais la domination espagnole est trop vaste, elle est ruineuse par la conduite des Evêques & des Gouverneurs, qui achetent leurs places; elle souffre de ce que les ordres de la cour n'y arrivent presque jamais à temps; enfin le gouvernement y est trop dur: voilà des vices intérieurs qui semblent devoir ruiner pour toujours l'empire de l'Espagne en Amérique. Ce n'est pas qu'il n'y ait de bonnes lois, comme par exemple qu'aucun espagnol ne peut passer en Amérique sans avoir produit à la Contraction le consentement de sa femme: mais une bonne loi n'est pas un remède à une foule d'abus.

k) Les Galions sont de grands vaisseaux à trois ponts: ils sont ordinairement si chargés, qu'on ne fau-roit s'y défendre; ils sont au nombre de huit, trois grands nommés *Capitana*, *Admirante* & *il Governo*; deux plus petits, la *Patacha* & la *Margarita*, deux n'ont point de nom, & le dernier est un vaisseau d'avis. Les deux vaisseaux marchands, qui accompagnent les Galions, achetent fort cher cette permission: un vais-

ment à Cadix depuis 1717, décide des différens survenus entre les négocians qui font le commerce des Indes Occidentales, & veille à la conservation de leurs priviléges ¹⁾). Ce commerce se fait pour le compte du Roi, & pour celui des particuliers. Les Galions ²⁾, la flotte ³⁾, & les Affogues ⁴⁾ furent d'abord les vaisseaux de-

seau paye au Roi 70 à 80 mille réaux. Ordinairement les Galions ont un tiers de marchandises de plus qu'ils n'accusent: ils partent de Cadix & font voile pour les îles Canaries, delà ils passent aux Antilles; ensuite à Carthagene, où ils s'arrêtent un mois; ils font voile après cela pour Portobello, où il y a une foire qui dure quinze jours: ils retournent au bout de ce temps-là à Carthagene, où ils font à l'ancre jusqu'à leur retour. Ils joignent la flote à la Havane, où il y a aussi une foire fort importante, & retournent avec elle en Europe. Les Galions font le commerce exclusif de Terre ferme & de la mer du Sud, de même que la flotte fait celui du Mexique. Le fret des vaisseaux pour l'Amérique est de 15 réaux par palme, c'est à dire coulée, mesure par laquelle on évalue tout ce qui est encaissé. Un vaisseau pour la mer du Sud coûte pour le fret 250 mille piafres ou environ. Le fret & le péage se payant par palme, à raison de l'espace que les marchandises occupent, on les ferre le plus qu'il est possible. Il est ordonné que tout Commissaire établi en Amérique doit être espagnol, & retourner en Espagne au bout de trois ans.

¹⁾ La Flotte est composée d'environ seize vaisseaux du port de 500 jusqu'à 1000 tonneaux, & de trois vaisseaux de guerre. Elle met à la voile au mois d'Août, afin de pouvoir, au moyen des vents qui re-

destinés à le faire, mais depuis 1735 il ne partit plus de flotte, & depuis 1737 plus de galions : on y substitua les vaisseaux de Régître "): auxquels on renonça cependant, parce que le grand nombre de ces vaisseaux diminua considérablement les profits ; on prit en 1754 la ré-

gnent dans le mois de Novembre , gagner Vera-Cruz. Elle s'arrête à Porto-Ricco pour s'y rafraîchir. De Cadix elle fait voile pour les îles Canaries , ce qui fait 250 miles de mer qu'elle fait en dix jours : delà elle passe aux Antilles en vingt jours , ce qui fait un trajet de 800 miles ; delà à la pointe de l'île de Cuba , en autant de jours à peu près la même distance : enfin elle fait voile pour Vera-Cruz , où elle arrive en douze jours après avoir fait un trajet de 260 miles. Le retour de la flotte n'est pas aussi riche que celui des galions : mais il augmente tous les ans. En quittant Vera-Cruz la flotte part pour la Havane , & joint les galions. Neuf navires arrivés à Cadix en Juillet 1765 , partis de Vera-Cruz le 9 Avril , & de la Havane le 29 Mai , avoient à bord , suivant la déclaration 1) pour le compte du Roi , 204709 piastres fortes en argent monnoyé , & 4 Caiffons de monnoies , 3806 quintaux de cuivre , 8380 Arobes de tabac en poudre , 18235 Arobes de tabac en cigarres & en feuilles , 4327 Quintaux de bois de Campêche , 12000 Arobes de Vanille , 440 Arobes de Sucre , &c. 2) Pour compte des marchands 8684160 piastres fortes en or & argent monnoyés , 4364 marcs d'argent travaillé , 16861 Arobes de Cochenille fine , 533 d'ordinaire , 1202 de champêtre , 209 de poussière de Cochenille , 1750 d'Indigo , 194300 de Vanille , 3765 de Sucre , 24 de Chocolat , 4385 de Jalap , 2099 Cuirs tannés , 16797 Cuirs en poil , 174 petaques

solution de faire de nouveau le commerce de l'Amérique par les galions & la flotte, & de commencer par faire partir les galions au mois de Mai 1756. Ce commerce est libre à tous les Espagnols, & défendu à tous les étrangers'); cependant la mauvaise administration

de Coton, 100 cayers d'or en feuilles, 6 Goucal de Porcelaine de la Chine, 21 Caissons Bucaros, 1315 Arobes de Cevadille, 800 quintaux de bois de Campêche, 2 quintaux de Mechoacan, 2 quintaux de poudre d'Oaxaca, 4 Caissons d'écaillie, 7½ Arobes d'huile de Mungle, 2 Caisses de baume, &c.

m) Les Affogues sont deux vaisseaux qui portent à Vera-Cruz, pour le compte du Roi, le vifargent dont on a besoin pour les mines de l'Amérique. Les vaisseaux d'avis partent de la Havane, pour porter en Espagne la nouvelle du retour, & l'état de la charge des vaisseaux.

n) Les vaisseaux de Régître furent ainsi appelés, parce qu'on les enrégistroit à la Chambre de Séville. Lorsque les marchands Espagnols apprennoient que de certaines marchandises d'Europe manquoient en Amérique, ils demandoient au Conseil des Indes la permission d'y en faire passer, & payoient pour cela à la Couronne un certain droit. La grande quantité de ces vaisseaux nuisit au commerce de l'Amérique, & on en revint aux galions & à la flotte. Aujourdhui ces vaisseaux de permission ne vont que là où la flotte & les galions ne vont point, à Buenos-Ayres, à Sainte-Marthe, à Porto-Cavallo, &c. Ils sont du port de 300 tonneaux, & au-dessous: ils demandent un congé au Conseil des Indes; ce qui peut couter 40 à 50 mille piastres, sans compter les présens qui se font pour la sortie de marchandises non déclarées; cette contrebande va fort loin.

des Directeurs a laissé entre les mains des étrangers le commerce réel, & aux Espagnols la

car bien que la permission ne soit que pour un vaissseau de trois-cens tonneaux, il est rare qu'il en passe en Amérique au dessous de 600.

o) C'est la raison pourquoi Boccalini compare les Espagnols à des portefaix & à des mulets: comparaison indécente quand il s'agit d'un peuple entier. On a permis quelquefois à quelques vaisseaux François d'aborder aux côtes du Sud & d'y commerçer. Il y a quatre manières de faire ce commerce par Cadix: la première c'est d'y vendre les marchandises propres pour le commerce de l'Amérique; la seconde c'est de charger ces marchandises sur un vaisseau espagnol sous le nom d'un marchand espagnol; la troisième c'est de prendre intérêt dans les spéculations que les maisons de Cadix font de temps à autre; enfin la quatrième c'est de prendre intérêt dans les contrats à la grosse. Les primes de ces contrats se sont soutenues jusqu'en 1741 pour Vera-Cruz, & ont monté à 30 & 33 p. c., aujourd'hui ce n'est tout au plus qu'un bénéfice de 14 p. c. Une des principales raisons de cette différence, c'est qu'autrefois les retours de Vera-Cruz & de Cartagene étoient de 12 à 14 mois & ceux du Perou d'un peu plus de deux ans & demi: aujourd'hui ces retours sont doubles pour le temps & quelquefois ils sont indéterminés: une autre raison non moins forte de cette chute, est le commerce clandestin que toutes les nations de l'Europe, qui commercent en Amérique, ne cessent de faire: les Anglois surtout profitent le plus de ce commerce de contrebande.

p) Le retour de la flotte consiste en or & en argent monnayés & non-monnayés: c'est pour cela que les Allemands l'appellent Flotte d'argent, *Silber-Flotte*: on l'appelle flottille, lorsqu'elle n'est pas composée du nombre ordinaire de vaisseaux. Le retour de la flotte

facture. Malgré la richesse des retours¹⁾ ce commerce n'a porté à l'Espagne aucun profit²⁾:

& des galions, y compris tous les autres vaisseaux marchands, monta, en 1716, à près de 16 millions de piastrès en espèces, & de six millions en marchandises, sans compter la fraude. Pour l'ordinaire il confiste
 1) en or: savoir par les galions pour la valeur au moins d'un million & demi d'écus d'Allemagne, & quelquefois de deux millions & demi, & par la flotte pour près d'un million; 2) en argent, savoir par les galions pour 17 à 19 millions, 3) en pierres précieuses par les mêmes vaisseaux, savoir pour 180 mille écus de perles, pour 100 à 150 mille écus d'émeraudes, pour 30 à 40 mille écus d'autres pierres fines, 4) en laines de Vigogne, par les galions, pour 40 à 50 mille écus, 5) en quinquina, par les mêmes vaisseaux, pour 20 mille écus, 6) en cuirs, par les galions & la flotte, pour 60 mille écus, 7) en bois de Campêche, par les galions, pour 50 mille écus, 8) en cochenille, par la flotte, pour près d'un million, 9) en indigo, par les mêmes vaisseaux, pour 60 mille écus. Qu'on ajoute à cela le sucre, le tabac, le cacao, les drogues, &c. on se fera une idée de la richesse de ce retour. Les droits que le Roi retire à l'arrivée de ces vaisseaux, s'appellent *Indult*, & vont à deux & demi pour cent.

9) On a trouvé que les sommes en or & en argent, entrées en Espagne depuis 1492 jusqu'en 1731, & enrégistrées, montoient, année commune, à 26 millions de pieces de huit: si l'on ajoute à cela les sommes qui n'ont point été déclarées, mais qui sont entrées en fraude, & celles que les Hollandais & les Anglois ont tirées en contrebande des possessions Espagnoles, on pourra juger de l'imminérité des trésors que les Indes occidentales ont fournis à l'Europe. Si l'on demande après cela ce que sont devenus les trésors de l'Espagne,

celui que les Philippines ont avec l'Amérique est entre les mains des Jésuites, & comme il consiste surtout en épices ¹⁾), en soies, en étoffes, en or, & en argent, il a rendu à cette So-

je renverrai le Lecteur à tous ces ouvrages qui ont paru depuis le commencement de ce siècle sur les finances, & le commerce. L'Amérique, bien loin d'enrichir l'Espagne, n'a servi qu'à l'appauvrir. Sans compter le commerce interlope, toutes les nations de l'Europe font celui de l'Amérique Espagnole par les Espagnols mêmes, qui ne sont pour ainsi dire que les commiffionnaires des marchands étrangers. Ceux-ci leur envoyent à Cadix des marchandises, qu'ils se chargent de faire passer en Amérique, & dont ils rendent bon compte. On fait monter à 15 millions de piastres ce qu'emporte ce commerce de commission: & l'on prétend que la feule ville de Saint-Malo tire annuellement de Cadix à peu près douze millions de livres: la fidélité des marchands Espagnols est reconnue par-tout, mais leur industrie ne l'est pas. Si l'on en excepte les vins & les fruits, que l'Espagne recueille, ainsi que le fret & le bénéfice de commission qu'elle gagne sur l'étranger, tout le profit du commerce de l'Amérique est pour l'étranger. Ustariz a remarqué que les épices dont l'Espagne a besoin, lui coûtent annuellement 1300 mille piastres. La flote de 1720 embarqua pour l'Amérique 240144 livres de cannelle, & 83250 livres de poivre, sans compter les remises de poids, & le commerce de contrebande. Le papier étranger emporte beaucoup: Genes entretient 250 moulins de papier, qui ne sont destinés qu'à fournir l'Espagne: la flotte de 1720 en avoit 105796 rames. Ajoutons à cela ce qu'il en coûte pour la morue séche & autres poissons salés, ce qu'Ustariz évalue à 2437500 piastres, en comptant

ciété des profits immenses. Le vaisseau ¹⁾ , qui part tous les ans de Manille pour arriver au mois de Décembre à Acapulco , après avoir fait un trajet de cinq mois, & n'avoir vu d'au-

sur 130 jours maigres: joignons y les sommes qu'emportent les draps étrangers, les autres étoffes, les blés, &c. & l'on verra pourquoi l'Espagne a si peu profité des mines du Potosi. L'auteur de l'*Universal Merchant* prétend que de tous les trésors tirés annuellement de l'Amérique par les Espagnols , & estimés 2700 mille livres St. il n'en reste en Europe que 1200 mille ; il suppose que les Anglois & les François en font passer ensemble un million aux Indes Orientales, les Hollandais trois - cens - mille , & les Suédois deux - cens - mille.

r) Ce n'est pas que l'Amérique manque d'épices: le long du fleuve Paramaiba, qui se décharge dans le fleuve des Amazones, il croît deux arbres aromatiques, le *Cuchiri* & le *Puchiri*: leur fruit est de la grandeur d'une olive, on le rappe, & on s'en fert comme on fait de la noix muscade. Le *Cuchiri* a le gout & l'odeur des clous de girofle: les Portugais l'appellent *Cravo*, & les François de la Cayenne en ont fait bois de *Crave*. On se fert en France & en Angleterre de ces deux aromates pour plusieurs eaux distillées. En général les Espagnols du Mexique & du Pérou tirent de Manille , capitale de l'île Luçon, une des Philippines, une grande quantité de marchandises, que l'Espagne pourroit leur fournir: on assure que le seul article des bas de soie monte à 50 mille paires. Les Jésuites obtinrent la permission de faire ce commerce pour en employer le produit à leurs Missions.

s) Il avoit été accordé originairement aux Missionnaires des Philippines d'envoyer annuellement à Aca-

tres terres que celle des îles Latrones, charge ordinairement à Manille des clous de girofle, du poivre, de la cannelle, des noix muscades, de la fleur de muscade, de la porcelaine, quantité de marchandises du Japon, des toiles de coton blanches & peintes, des mouffelines, des étoffes de soie, du sable d'or, & des pierres précieuses. Le centre du commerce de l'Amérique est dans la ville du Mexique ').

Les îles Espagnoles, qui ont un commerce considérable, sont Cuba, Saint Domingue, Porto-Ricco, & la Marguerite. Cuba est la plus

pulco un vaisseau de 150 tonneaux, pour en tirer de la farine & du vin pour la messe: ils ont su profiter de l'empressement des vice-Rois à gagner sur les marchandises de l'Orient; & sous prétexte de faire couvoyer ce Galion, on envoie un second vaisseau, qui charge également des marchandises: il y a souvent plus de mille ames à bord du grand vaisseau. En 1744 les Anglois, commandés par Anson, prirent aux Espagnols le galion d'Acapulco, dont le chargement montoit à un million 313843 pieces de huit: il s'y trouva 35682 onces d'argent en lingots: les deux tiers de la charge entière appartenoient aux Jésuites. Dès 1725 le Ministère espagnol tenta de défendre le voyage de ce galion: mais le crédit de la Société para le coup qu'on vouloit lui porter. Il a fallu la dernière révolution qu'elle a soufferte, pour mettre fin à ce commerce: aujourd'hui tout commerce direct de l'Asie avec les Indes occidentales par la mer du Sud est entièrement défendu.

;) Quoique cette ville n'ait point de port, ni même de communication avec une rivière navigable, elle est

grande : elle a une grande abondance de gros bétail tant privé que sauvage ; les peaux font un objet important, les plus belles viennent de Port-au-prince ; on les appelle cuirs de Havane ^x), parce que les vaisseaux les chargent dans ce port. Cette île donne encore des sucre, du tabac ^y), du suif, des confitures sèches, du gingembre, du mastic, de l'aloès, de la salse pareille, des écailles de tortue. Saint-Domingue, dont la moitié appartient aux François, fournit à peu près les mêmes marchandises ^x), & outre cela du cacao, de la cire, du miel, des bois

cependant le centre du commerce de l'Amérique : c'est là que la plus grande partie de l'or & l'argent est monnayée, que le quint se paye, que l'argent se travaille, que les plus riches marchands se trouvent, & que les plus grandes traites se font, &c.

u) La Havane est la capitale de l'île de Cuba, c'est un fort beau port : mille vaisseaux peuvent y être à leur aise, & l'entrée en est si étroite qu'il n'y peut passer qu'un seul vaisseau à la fois. C'est le rendez-vous général de tous les vaisseaux Espagnols qui vont en Amérique, & le magasin de la marine : on y construit des vaisseaux de toute grandeur à moins de frais qu'en Espagne.

v) C'est du tabac, que produisent la petite ville nommée Trinité, & le bourg appelé Saint-Esprit, que se prépare en Espagne le tabac de Seville, qui a tant de réputation. Le tabac rend au Roi 2427803 écus de veillon.

x) Saint Domingue fabrique 300 mille quintaux de sucre évalués à 550 mille livres Sterl.

de Brésil & de gayac^{z)} & du sel. Porto-Rico charie quelque peu d'or dans quelques-unes de ses rivieres; cette île a des cuirs, des sucre, du coton filé & en bourre, du gayac, du sel, du maïs, &c. qu'elle exporte. L'île Marguerite n'est connue que par la pêche des perles, qui n'est pas considérable aujourd'hui.

Les côtes de l'Amérique Espagnole s'étendent le long de la mer du Nord, & le long de la mer du Sud: sur les bords de la mer du Nord il faut remarquer.

y) Le bois de Brésil est ainsi appelé parceque c'est du Brésil que le premier nous est venu: il y en a de différentes espèces, celui de Fernambouc, qui est le plus estimé, celui de Siam, appelé bois de Sapan, celui de Lamon & celui de Sainte-Marthe: le brésil des Antilles, est appelé bréfillet, il est le moindre de tous. Le brésil est couvert d'aubier si épais que si le tronc est de la grosseur d'un homme, il ne donne du bois que de la grosseur d'une jambe. On s'en sert pour les ouvrages de tour, à cause du beau poli qu'il prend, mais on l'emploie surtout à la teinture; il teint en rouge.

Le Gayac, ou bois saint, est pesant & résineux: il croît à la Jamaïque, dans presque toutes les Antilles, mais principalement à Saint-Domingue & à Sainte-Croix. La médecine se sert du bois & de l'écorce pour des décoctions sudorifiques dans les maladies vénériennes. On tire de ce bois, en le faisant bouillir longtems dans de l'eau, une gomme résineuse, & l'arbre en jette aussi naturellement, quand on y fait une incision au printemps.

z) La Cochenille est une matière qui sert à la tein-

x. Porto-bello, qui est peut-être la ville du monde où se fait le plus riche commerce. Pendant la foire le concours du monde y est étonnant; cette ville est un endroit fort mal sain, aussi n'y reste-t-il que fort peu de personnes lorsque la foire est passée. On tire delà une grande quantité de cochenille ¹⁾, de cacao ²⁾, de tabac, de cuirs, &c. La cargaison des vaisseaux Espagnols qui arrivent à Porto-bello, consiste ordinairement en toiles de France, de Hollande, d'Alle-

ture de l'écarlate & du pourpre. Elle vient des Indes Occidentales en petits grains. Après plusieurs conjectures sur la nature de cette drogue, on a trouvé que c'étoit une production du regne animal, ou plutôt de petits insectes cueillis avec soin, & qu'on a fait mourir dans l'eau chaude, ou dans un four, ou sur des poêles plats exposés à un feu de charbons. On n'en recueille qu'au Mexique, où on les trouve sur un arbrisseau appelé *Nopal*, espece d'*Opuntia*. Les habitans du Mexique cultivent avec soin les *Nopals*, & pour s'assurer de la récolte ils ferment, pour ainsi dire, ces insectes au retour du printemps; pour cet effet ils en amassent à la dernière récolte une assez grande quantité, qu'ils conservent sur des branches de *Nopal*, ou sur l'arbrisseau entier qu'ils ont déraciné. On fait trois récoltes: la dernière, où l'on racie les feuilles, ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles. D'après une liste, faite en 1736, il entroit en Europe, aunée commune, huit cens quatre-vingt-mille livres de cochenille: cela est évalué à près de huit millions de flor-

magne, en batistes, en toiles de coton, en étoffes de laine, d'Angleterre & de France, en camelots, en bas & bonnets, en soie à coudre, en dentelles, en étoffes de soie, en rubans, en fil, en tabac de Séville, en bleu, en épices, en coûteaux, chapeaux, gants, ferrures, cadenats, fer, acier, clous, ciseaux, musc, cire, peignes, savon, papier, épingle, vaisselle d'étain, ustenciles de cuise, vins, huile, safran, &c.

2. Carthagene, qui est la ville de l'Amérique la plus peuplée; elle a un excellent port. Malgré la vigilance des *Armadillas*, les habitans

rins de Hollande; sur cette quantité il y avoit un tiers de cochenille sauvage. Antiguera dans la nouvelle Espagne en fait le plus grand commerce.

a) Le Cacaoyer est un arbre d'une grandeur moyenne: il fleurit en tout tems, mais plus abondamment vers les deux solstices: il porte des fruits presque toute l'année. Ces fruits viennent le long de la tige & des mères branches: ce sont de petites amandes, qui au nombre de 25, plus ou moins, sont renfermées dans une grande coisse assez semblable au concombre. Le Cacaoyer croît naturellement dans plusieurs contrées de l'Amérique méridionale: on le cultive avec succès à la Martinique, à St. Domingue, à l'île de Cuba, à la Jamaïque, &c. Comme cet arbre, qui se multiplie par graine, aime les terres neuves & craint le vent, on place volontiers les vergers de cacaoyers au milieu d'un bois, dans un endroit, où l'on a fait brûler une quantité d'arbres. Dans les mois de

de cette ville & des contrées voisines font un commerce de contrebande avec la Jamaïque & Curaçao. On tire delà de l'or ⁴⁾, de l'argent, des drogues, des plantes médicinales, du poivre long, des baumes, des gommes aromatiques, des pierres précieuses, &c. Cette ville fait tout le commerce des perles qui se pêchent à la Rencheria & à l'île Marguerite.

3. Vera Cruz ⁵⁾ ville du nouveau Mexique, qui a un beau port appelé St. Jean de Ulhua. Là se rassemblent toutes les richesses de l'ancien & du nouveau monde; celles

grand rapport on cueille le cacao tous les quinze jours, dans les saisons moins abondantes tous les mois. Il ne faut pas laisser les amandes dans leur grande ⁶⁾ coisse, au-delà de quatre jours: on les fait sécher avant que de les encaisser. Il nous vient aussi d'Amérique des pains de cacao, c'est à dire du cacao rôti, broyé, & jeté dans un moule cylindrique: il ne faut plus qu'y mettre du sucre, de la cannelle & de la vanille pour en faire du chocolat. On fait aussi des confitures de cacao: pour cela on prend l'amande à demi mure, & on la prépare comme les noix confites. On tire encore du cacao une espèce d'huile, qu'on appelle beurre de cacao. Il ne faut pas oublier que le cacao est tout à la fois marchandise & monnoie dans la province de Guatimala.

b) L'or est ou en lingots, ou en pepins, ou en poudre ou en espèces: l'argent en barres ou en espèces.

c) De Vera-Cruz on fait transporter par charois, les marchandises à Xalapa, où se tient la foire.

des Indes Orientales & celles d'Europe par les vaisseaux Espagnols qui y débarquent, & toutes celles de l'Amérique y viennent en droiture ^{d).}

4. Porto-Cavallo, qui fait le commerce de la province de Guatimala avec la mer du Nord & l'Espagne. Le vaisseau Espagnol, qui y arrive tous les ans, est de 7 à 800 tonneaux : il est chargé d'une grande quantité de fer, d'acier, de verroteries, de papier, de toiles, de draps, de soieries, de fil, de serges, d'huile, de safran, &c. Les marchandises qu'on tire de la province de Guatimala, sont de l'or, de l'argent, de la cochenille, de l'indigo,

d) On a découvert, dans ces derniers temps, trois mines d'or dans le Mexique, dans la Jurisdiction de Xalapa, & cet or est à 22 carats. Burck dans son *Histoire des colonies Européennes de l'Amérique*, prétend que le Mexique livre annuellement pour quatre millions de livres sterl. d'or ou d'argent, & que toutes les possessions Espagnoles en rendent pour 24 millions.

e) Le Jalap est une racine purgative qu'on apporte des Indes Occidentales, & de l'île de Madere. La plante est une espèce de belle de nuit.

f) Le Mechoacan, autrement Macadoffin, est une racine médicinale, qui a pris son nom de la province de Mechoacan dans la Nouvelle Espagne, d'où elle a d'abord été apportée en Europe : il en vient de plusieurs endroits ; on la connaît aussi sous le nom de rhubarbe blanche. Elle est peu en usage depuis qu'on connaît le Jalap.

digo, des cuirs, du jalap ^a), du mechoacan ^b), du cacao ^c), du coton, des baumes, de l'huile de pétrole, & du pastel.

5. Maracaibo, situé dans la baie de Vénézuela: ce port est excellent. C'est de là que viennent le meilleur cacao & le meilleur tabac.
6. Buenos-Ayres ^d), situé sur le fleuve de la Plata. Ce qu'on en tire de plus important consiste en cuirs verts de taureaux sauvages, en vaches sauvages, en mulets ^e), en herbe du Paraguay, en tabac, en sucre, en coton, & en cire.

g) La quantité de cacao, qui vient par Porto-Catvallo, n'est rien au prix de celle qui vient de Porto-Bello.

h) A Buenos-Ayres on fait la contrebande par la Colonie portugaise du Saint Sacrement: les Anglois sont ceux qui y profitent le plus.

i) Plusieurs îles de l'Amérique, & quelques provinces du continent, ont une grande quantité de taureaux sauvages, dont les peaux sont un objet de commerce très-important. C'est à St. Domingue, à la Havanne & à Buenos-Ayres, qu'il se charge le plus de ces cuirs, qu'on tanne en Europe. Autrefois une peau de taureau ne coûtait à Buenos-Ayres, tous droits payés, qu'un florin d'Allemagne. On tue, vers le temps du départ des vaisseaux, jusqu'à 100 mille taureaux, & au delà: ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'au bout de quelques jours on peut passer sur les champs, où on a laissé

Tom. II.

M

7. La baie de Campêche, qui fait le commerce de ce bois *) si estimé en Europe pour la teinture en noir & en violet. On tire encore delà du bois de charpente, du miel, du sucre, de la cassé, de la falsepareille, & des cuirs.
8. Les côtes de Caracos qui sont fertiles en cacao fort estimé : les Anglois de la Jamaïque, & les Hollandais de Curaçao tirent de là, en contrebande, beaucoup d'argent & de cuirs.

ces animaux tués & dépouillés, sans y trouver autre chose que des os : les chiens sauvages & une espece de corbeaux ont bientôt devoré tout ce qui s'y est trouvé de chair. Le commerce des vaches de Buenos-Ayres n'est pas moins important. Un entrepreneur demande la permission de prendre, dans les campagnes du Roi, 30 à 40 mille vaches sauvages ; quand il l'a obtenue, il fait faire la chasse, ce qui occupe 150 personnes ou environ. Ces vaches rendues au Pérou peuvent revenir, tous frais déduits, à trois piafres, & s'y vendent huit & quelquefois plus. Pour les mulets la plupart des habitans en élèvent : un entrepreneur fait marché avec eux, les fait marquer, & se les fait livrer au jour fixé : on les fait passer au Potosi, où les Gouverneurs, ainsi que les Corregidors des bourgs, les achètent à raison de 7 à 8 piafres la pièce, & les revendent 40 à 50 aux Indiens, qui les louent ensuite aux voyageurs & aux marchands.

*) Le bois de Campêche est le bois d'un grand & bel arbre, qui croît surtout dans les environs de la Baie de Honduras, dans les îles de Ste Croix, de la Marti-

Nous trouvons sur les côtes de la mer du Sud.

1. Baldivia: ce port du Chili a un commerce considérable en cuirs verts de bœufs & de chevres, en suif, en viandes salées & en blés.
2. La conception, qui est une des villes les plus importantes du Chili: près de là sont les mines de Quilacoya, & de Quilacura¹), & le bourg Estancia del Re, où sont les principaux lavoirs. Tout l'or, tiré des mines & des

brique, de Grenade, &c. Ce bois est fort dur, il fert à la teinture en violet & en noir. Le meilleur est celui qu'on dit de la coupe d'Espagne; on le reconnoît par les bouts qui en sont hachés, au lieu que le campeche de la Jamaïque a des bouts unis, parce que les Anglois le scienc. C'est un objet de contrebande: les Anglois échangent contre leurs marchandises celui qui se coupe dans la baie de Honduras. Ce ne fut que pour cela qu'ils firent bâtir un fort dans l'ile de Ruatan. Ils ont obtenu, par la dernière paix, la permission d'en faire couper dans cette baye; & ils ont été assez prudens pour déraciner plusieurs milliers d'arbres, qu'ils ont envoyés en Géorgie, où ils réussissent très-bien le long des bords de la Savanna. L'arbre porte une graine dont on se sert au lieu d'épices; on l'appelle le poivre de la Jamaïque, ou *Amomi*; il s'en fait aujourd'hui une grande consommation. On soutenoit en Espagne en 1738, qu'il étoit entré en Angleterre, en une année, 17599 tonneaux de bois de Campêche, ce qui fait la charge de 35 vaisseaux de 500 tonneaux chacun.

Q Coquimbo est une ville maritime du Chili, d'où

terres, par le lavage, est envoyé à Saint-Jago pour y être quinté, & delà il passe autrefois à Lima ^{m)}).

3. Arica, la ville de l'Amérique où se fait le plus grand commerce dans le plus court espace de temps. On y a des bêtes de somme d'une singulière espèce ⁿ⁾). C'est de là principalement, qu'on tire le quinquina ^{o)}). La plupart des villes du Pérou qui sont éloignées de la mer, & du grand chemin de Carthagène à Lima, ne sont plus aujourd'hui que des habitations d'Indiens.

l'on tire un très-bon cuivre, dont on fond toutes les pièces d'Artillerie du Pérou & du Chili.

m) Il y a dans l'Amérique méridionale cinq villes où l'on frappe monnaie: Lima (je ne sais pas si depuis le tremblement de terre on y en frappe encore) Potosi, Santa-Fe, Sant-Jago, & Buenos Ayres. Dans l'Amérique septentrionale il n'y a que Mexico où il s'en frappe; les cinq premières en livrent pour 13 à 14 millions de piastras; & Mexico pour 16 à 17.

n) Les pécos ressemblent assez aux brebis: ils sont seulement un peu plus grands. On s'en fert comme de mulets: leur charge ne doit point excéder le poids de 150 livres; ces animaux se mettent à genoux lorsqu'on les charge, & ne se relèvent pas lorsqu'ils sont trop chargés: leur laine est excellente.

o) *Quinquina* est le nom Américain d'une écorce, qui est un remède spécifique contre la fièvre, & veut dire l'écorce des écorces: les Espagnols l'appellent *Cortega di loxa*, & *Cascarilla*, c'est à dire petite écorce:

4. Potosi, ou la cité Impériale, qui a les plus riches mines d'argent qu'il y ait au monde¹⁾: on les découvrit en 1546. On a compté dans cette ville jusqu'à dix - mille Espagnols.
5. Lima, qui fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre arrivé en 1747; son commerce étoit prodigieux²⁾. Il y a dans les environs de cette ville quelques manufactures de draps, de tapis, de tapissieries & de serges, renommées par les belles laines de vigognes & de pécos³⁾ qu'on y

l'arbrisseau vient au mieux dans le Pérou, il monte à la hauteur de nos petits cerisiers. Ce fut en 1650 que ce remède fut apporté en France par le Cardinal de Lugo.

p) Suivant quelques relations, ces mines rendirent en argent, depuis 1547 jusqu'en 1585, pour la valeur de cent-onze millions de ducats, & depuis 1585 jusqu'en 1597 pour celle de 325 millions. Toutes les mines sont au Roi, & doivent lui payer le quint ou le cinquième, après l'achat de la permission pour exploiter: mais les fraudes sont sans nombre. Le titre de l'or doit être au Pérou à 22 & demi carats, & celui de l'argent à 2376 maravedis, le marc y valant huit piastrés & six réaux.

q) Callao est un port excellent, proche de Lima: il s'y fait beaucoup d'affaires. Le Joseph, arrivé de là à Cadix au mois de Juin 1766, avoit à bord, pour le compte du Roi, en argent, pour 1639729 piastrés, & en or pour 809940: outre cela 10445 balles de cacao, 9420 arobes de quinquina, 1020½ quintaux de cuivre en barres,

employe; on tire encore de là le bois rouge pour la teinture '), & le Baume du Perou connu par son utilité '). L'Audience de Lima a des mines de vif argent ').

6. Panama qui joint l'Amérique septentrionale à l'Amérique méridionale, & qui fait le com-

100 quintaux d'étain, huit arôbes de chocolat, sept arôbes de laine de vigognes, & deux caisses de porcelaine du Chili, &c.

*) Les Vigognes sont des espèces de brebis communes dans les montagnes du Pérou, depuis Arica jusqu'à Lima. On a tenté vainement d'en transplanter l'espèce en Espagne, où l'on emploie cette laine dans plusieurs étoffes: en France il est défendu de s'en servir pour les draps, on ne l'emploie que pour les chapeaux.

s) Les Anglois l'appellent bois sanglant ou bois de Nicaragua: il vient proprement de Nicoya.

t) On compte trois espèces de baume du Pérou; il y en a une qui est blanche, c'est le baume d'incision: il y en a une d'un rouge noirâtre, qui se tire des feuilles, du bois, & de l'écorce, coupés en petits morceaux, & bouillis dans de l'eau; c'est le baume de lotion: enfin il y a le baume sec, qui distille des bouts des branches coupées. Cet arbre vient non-seulement au Pérou, mais encore dans le Brésil: les Péruviens l'appellent *Hoitziosi*. Un autre baume fort estimé est celui de Tolu, appelé ainsi parce qu'il se tire d'un arbre qui croît dans la province de Tolu: on fait une incision à l'arbre, lorsque le soleil luit, & qu'il fait bien chaud.

u) Le trésor royal s'est approprié le commerce du vif argent, dont on a besoin pour le travail des mines d'or & d'argent. Avant qu'on ait perfectionné cet art

merce des villes situées sur les côtes de la mer du Nord avec celles qui sont situées sur la mer du Sud.

7. Acapulco, ville du Mexique *), qui fait le commerce du Pérou & des Philippines *). Son port peut contenir quelques centaines

la consommation en étoit très-forte, on employoit un marc de mercure, & plus, pour un marc d'argent fin. Au rapport d'Alonso Barba on avoit porté depuis 1574 jusqu'en 1637 aux Caisses royales du Potosi 204700 quintaux de mercure, sans compter celui qui étoit entré en contrebande, ce qui fait 3249 quintaux par an. On tient pour fort riches les mines qui rendent huit à dix marcs d'argent par Caisson de 50 quintaux de mineraï; il y a des mines qui n'en donnent que cinq à six, & même que trois. Tout le vif argent se tire des mines de Guanca-Belica dans l'Audience de Lima, elles sont depuis 1735 sous l'inspektion d'un Gouverneur. Il y a d'autres mines dans la province de Quito ; mais il n'est pas permis de s'en servir.

v) Dans l'Amérique Espagnole il y a six espèces d'habitans: les Créoles, ou descendans des premiers Espagnols qui s'y établirent, ils ne peuvent parvenir à aucune charge; les Espagnols; les métifs, ou ceux qui sont nés du mariage d'un Espagnol avec une Indienne; les Nègres; les Mulatres, ou ceux qui sont nés d'un pere blanc & d'une mere noire, ou d'un pere noir & d'une mere blanche; & les Américains, ou habitans originaires du pays.

x) Les vaisseaux du Pérou qui apportent les marchandises de contrebande, vont pour les vendre mouiller au port Marquis à une lieue d'Acapulco.

de vaisseaux, & la ville est défendue par un Chateau fort, mais il y manque de bonne eau.

g. Les Espagnols possèdent encore quelques forts le long des côtes de la Californie, pays très-fertile & très-peuplé, dont les Jésuites ont su tirer parti^y).

§. 2.

Possessions des Portugais en Amérique,

Les Portugais possèdent en Amérique le

y) Les Jésuites pénétrèrent dans la Californie vers la fin du siècle passé, sous la conduite du Provincial Salvaterra: ce fut la pêche des perles, sur les parages de cette Péninsule & des îles voisines, qui les attira. On s'apperçut bientôt qu'il n'arrivoit plus de perles au Mexique, & que les barques des particuliers, qui allaient à la pêche, arrivoient toujours trop tard: le Roi d'Espagne perdoit par là son quint, qui étoit de 12000 écus ou environ. Les Espagnols du Nouveau Mexique se plaignirent à la cour de Madrid: mais Salvaterra se tira d'affaire. Les Jésuites envoyoient ces perles par le Galion de Manille, & elles se vendoient à haut prix en Asie: ces Peres ont aussi cultivé la vigne dans la Californie, & ont fait du vin qui ressemble beaucoup à celui de Madere, ils en fournisoient le Mexique & en envoyoient même aux Philippines.

z) Les Espagnols possèdent la ville de l'Assomption, Villa-ricca, & quelques autres lieux de moindre importance. Les Missions du Paraguay occupent la plus grande partie de cette province: c'est là que croît cette fameuse herbe, appelée dans le pays Coamini, dont on

Brésil, une partie de la Guiane, & une partie du Paraguay^{*)}). Le Brésil est divisé en quatorze capitaineries, dont six appartiennent à des particuliers; il y en a trois entre autres qui sont très-importantes par rapport au commerce. Un Vice-Roi gouverne le pays. La Baie de tous les Saints est la première capitainerie, vû son importance: le long des côtes est Saint-Salvador^{*)}, capitale de tout le Brésil: le port est excellent; la flotte, qui part tous les ans de Lisbonne, y arrive au mois de

ne peut se passer en Amérique, & dont le Pérou & le Mexique consomment annuellement quatre millions de livres pesant. On assuroit, en 1756, que les Jésuites y comptoient 350 mille serfs, y compris les Nègres, & que ces Peres ont poussé l'économie si loin, que dès ce temps là on ne donnoit plus aux Indiens de sel pour assaisonner leurs alimens. Il est défendu aux Indiens, sous peine de punition, de garder chez eux plus d'une livre de cette herbe ou de ce thé du Paraguay, ou une once de coton. On rapporte que les Jésuites eurent communication d'un Mémoire que l'Evêque de las Casas avoit présenté au Ministere Espagnol, pour former un établissement durable en Amérique, & qu'ils mirent ce plan en exécution: si cela est, le succès de ces Peres fait honneur à l'Evêque.

^{a)}) C'est dans les plantations qui sont aux environs de cette ville, que se cultive le tabac de Brésil si fort estimé en Europe. Autrefois on tiroit beaucoup plus de tabac & de sucre du Brésil, qu'on ne le fait aujourd'hui.

Juin: tous les vaisseaux ⁴⁾ qui s'en sont séparés pour aller à Fernambouc, à Rio di Janeiro, &c. s'y rassemblent pour le retour, qui se fait au mois d'Août. C'est aussi là que se rendent les vaisseaux qui viennent des Indes Orientales. On charge à San-Salvador du tabac, du sucre ⁵⁾, du sucre candi (qui a son nom d'un bourg du Brésil où on le crystallise), de l'indigo, des huiles & fanons de baleine:

b) Cette flotte consiste en 50 à 60 bâtimens de 12 à 36 canons. Le Roi leur donne cinq vaisseaux de guerre pour les escorter. On faisoit partir autrefois plus de vaisseaux qu'aujourd'hui.

c) On fait au Brésil quelque commerce d'eau de vie de Sucre, qu'on nomme Guildive. Les Espagnols en achetent beaucoup.

d) Le baume de Copahu est une huile balsamique, qui découlle par incision du tronc d'un arbre appelé *Copaiiba*. Cet arbre croît aussi dans l'île de Maragnan, & dans quelques unes des Antilles voisines. Il est bien rare d'en trouver; la médecine s'en fert extérieurement & intérieurement. Il y a un autre baume appelé *Cabureiba*, qui vient d'un arbre commun dans les déserts voisins du Brésil.

e) L'Ipecacuana est une racine qui croît dans quelques contrées du Brésil. La réputation de ce remède, qui est un vomitif fort doux, n'est guère établie que depuis le commencement de ce siècle: elle est due au célèbre M. Helvetius, nom à l'auteur d'un ouvrage bien fameux, mais à son grand-père, medecin d'un mérite distingué. Cette racine croît encore au Pérou, & l'on

(ce poisson vient échouer sur les côtes de cette baie), du coton, du baume de copahu^a), de l'ipecacuana^b), du para-aira-brava^f), du poivre long, du cacao^g), du saffrafras^h), du gingembre, des cuirs, de la soie, du boisⁱ) pour la teinture & les parfums, du safran, du rocou, de la laque, du crystal de roche, des noix de cocos, de l'argent, de l'or^k), des diamans^l), des amethystes, des fruits confits.

a remarqué qu'elle venoit au mieux au-dessus des mines d'or.

f) Le Para-aira-brava est une racine qui n'est guere connue que depuis cinquante ans ou environ. Elle croît au Brésil & au Mexique : elle est d'usage dans la médecine.

g) Le Cacao est la principale richesse des habitans de Para, où il tient lieu de monnoies.

h) Le Saffrafras, appelé bois de cannelle à cause de son odeur, est de quelque usage dans la médecine. Cet arbre croît dans la Floride, dans la Virginie & dans le Brésil.

i) Le bois de Brésil est au Roi : on en exporte, année commune, quatre à cinq-mille quintaux, & l'on prétend que frais faits il rend au Roi cent-mille écus par an.

k) Le quint, ou droit que le Roi tire sur l'or, monte à 9600 maces, ou à 150 arobes, l'arobe prise pour 32 livres Portugaises. L'or que le Brésil livre au Portugal, peut aller au rapport d'Anson à 12 millions d'écus, & même au-delà. Depuis le regne de Pierre II jusqu'en 1756, le Brésil doit avoir donné en or au Portugal la valeur de deux milliards 400 millions de livres de France.

On y porte des vins, des eaux de vie, de la farine "), des huiles, des draps, des étoffes, de la toile, du fer, du papier, des ustenciles de cuivre & de fer, &c. Les vaissieux qui viennent des Indes y portent des épices, des drogues: ceux qui viennent d'Afrique, des Nègres "), du morfil, de la cire, du miel, de la civette, &c.

La Capitainerie de Fernambouc a une ville remarquable, nommée Olinde: le sucre & le bois de Fernambouc font l'essentiel de son commerce.

La Capitainerie de Rio - Janeiro a pour principale ville Saint-Sebastien: elle a beaucoup de plantations de cannes à sucre "), d'indigo, de tabac, de coton: il y est défendu de cultiver plus de tabac, que n'en consomment les habitans & les Espagnols de Buenos - Ayres :

Autrefois on envoyoit de l'argent au Brésil; cela a été défendu depuis. Cet or se tire des mines & des sables: les Nègres ont un accord avec leur maître, ils sont obligés de lui livrer tous les jours un sixième d'once: il y en a d'assez laborieux pour en ramasser beaucoup plus, & pouvoir entretenir d'autres Negres qui travaillent pour eux.

1) La découverte de la mine de diamans est nouvelle. On a détruit une ville entière pour souiller la terre. La compagnie établie pour faire valoir cette entreprise eut son octroi en 1740.

2) La farine de Pan ou de Cassave, dont on fait du pain, le riz, & le suc des cannes à sucre, font la nour-

on a voulu favoriser par là le commerce de la baye de tous les Saints. On tire encore de là du brésil, des huiles de poisson, des cuirs, &c. Tout ce commerce doit se faire par les Portugais, mais il en est d'eux comme des Espagnols, avec cette différence seulement, que les Espagnols sont les facteurs de toute l'Europe, & que les Portugais ne le font guere, ou du moins ne l'ont guere été jusqu'à présent que des Anglois. Il se fait par le moyen de la riviere de la Plata un grand commerce de contrebande entre les Espagnols & les Portugais; il consiste principalement dans l'échange de l'or contre l'argent.

§. 3.

Possessions des François en Amérique.

Les îles Françoises de l'Amérique sont la Martinique ²⁾, qui est la principale, la Guade-

riture la plus commune des habitans du Brésil. Ceux qui sont à leur aise font leur provision de farine de froment, lorsque les vaisseaux arrivent.

^{a)} On transporte au Brésil au moins 15 mille Negres par an. Il n'y a point de pays où ils soient si mal traités.

^{b)} Le Brésil exportoit autrefois, année commune, environ 120 mille balles de sucre: depuis que les Anglois ont considérablement augmenté leurs plantations de la Jamaïque & des Barbades, cette exportation ne va pas au-delà de 30 mille balles.

^{c)} La Martinique est moins importante par ses productions & son rapport, que par l'abri sûr qu'elle don-

loupe, la Desiderade, Marie-Galante, Sainte Alousie, Saint-Barthélémi, Saint-Martin, la moitié de Saint-Domingue, &c. Trois-cens vaisseaux, & au-delà, du port de 100 à 250 tonneaux, font le commerce de ces îles²).

ne en temps de guerre aux Armateurs. C'est dans cette île qu'est le siège du Conseil Souverain, dont la juridiction s'étend sur toutes les Antilles, sur Saint-Domingue, & la Tortue. On cultive le cannelier à la Martinique, & cette culture provient de quelques arbres issus des Indes Orientales à Trianon, d'où ils passèrent en Amérique.

q) Le commerce de Bourdeaux, avec les colonies & les possessions des François en Amérique, occupoit autrefois 24 à 28 vaisseaux du port de 50 à 250 tonneaux: il y en avoit deux ou trois pour Québec, trois ou quatre pour la Cayenne, cinq pour S. Domingue, douze à quinze pour la Martinique & les autres Antilles. La cargaison d'un navire de 120 tonneaux est ordinairement composée de 40 tonneaux de vin, de 50 barils de farine, pesant 250 livres chacun, de 20 barils d'eau de vie, de 20 barils de lard, de 30 barils de bœuf salé d'Irlande, de 3000 aulnes de grosse toile, de 15 rouleaux de fer pour les moulins à sucre, de six fusils (cet article est d'obligation,) de formes de terre, de souliers, de chapeaux, d'étoffes, de pipes, de futaillies, &c. Le tout est évalué à 14000 livres de France. La Rochelle envoie aux îles 50 batimens du port de 80 à 150 tonneaux. Un vaisseau de 200 tonneaux coûte pour l'Amérique 20 mille livres de fret: on compte un sol par livre pesant. L'assurance est en France pour l'ordinaire à six pour cent. L'argent des colonies François de l'Amérique est d'un tiers moins fort que celui de France.

L'essentiel de ce qu'on tire des Antilles consiste en sucre"), tabac, indigo, cacao, rocou, gingembre, caisse, poivre long, ananas confits, gommes & drogues médicinales, coton, cuirs, écailles de tortue, bois pour la teinture & la

r) Le commerce des sucre est entre les mains de toutes les puissances maritimes: mais les Anglois, les Hollandois, & les François en font la plus grande partie. Les Anglois tirent leurs sucre des Barbades & de la Jamaïque: ils en font passer en Europe un million de quintaux, dont la Jamaïque fournit presque la moitié, sans compter ce qu'elle vend directement à l'étranger. Les François sont ceux qui en ont le plus grand débit au Levant. C'est en général dans les ports de France & d'Angleterre que se fait le plus grand commerce en sucre: les ports de la Hollande ne tiennent que le second rang, & Hambourg le troisième. Le Danemark en tire des îles de Ste Croix, St. Thomas, & St. Jean, une assez grande quantité. On a voulu raffiner en Europe la cassonade des îles: mais en France on a remarqué que cela nuisoit aux plantations, & le nombre des raffineries a été considérablement diminué. On estimoit autrefois beaucoup le sucre de Madere & des îles Canaries: celui de la Jamaïque & des Barbades l'a emporté depuis: celui du Brésil ne le lui cede guere. Les Anglois ont été les premiers à tirer des profits immenses de ce commerce: les François ont suivi leur exemple, & semblent même l'avoir emporté, parce qu'ils donnent leurs sucre à meilleur prix. La Martinique a plus de 300 moulins à sucre, & plus de 20 mille Nègres: elle exporta en 1756 au-delà de 20 millions de livres pesant de sucre. En 1748 les colonies François recueilloient une fois autant de sucre que les colonies Angloises.

marquetterie ¹⁾). On estime que la Martinique fournit en sucre pour plus de sept millions de livres de France: la Guadeloupe pour cinq, Marie-Galante pour un ²⁾). Les vaissaux François portent aux îles, du bœuf & du lard salés, des farines, des eaux de vie, des vins, de la morue, des harengs, de l'huile, du savon, du fer, des toiles, de la mercerie, des ouvrages de quincaillerie, des futaines, des basins, des rubans, des plumes à écrire, du fil, de la vaisselle d'étain, des souliers, du papier, des armes, de la poudre à canon, du plomb, des ustensiles de cuivre & de fer, des habits, des bas, des chapeaux, &c. On prétend qu'il sort des ports de France pour six millions de marchandises destinées aux Antilles. Le commerce des Nègres se fait ordinairement par troc: on donne quelques milliers de livres de sucre pour un Nègre, pièce d'Inde.

³⁾) Comme le bois d'Inde, le bréfillet, l'ébène verd, le fustoc. Ce dernier est un bois jaune, dont on tire un très-beau jaune doré: il sert aussi aux ouvrages de marquetterie, & vient très-bien dans l'île de Tabago. Les îles de Bahama, qui font partie des Antilles, produisent le bois de Mahagony, ou Mahony. Cet arbre croît sur des rochers à une très-grande hauteur. Sa grosseur est souvent de quatre piés de diamètre. On s'en sert sur les lieux pour bâtir des vaissaux.

⁴⁾) D'Autres évaluations portent ces sommes bien plus haut: Burck, auteur Anglois, prétend que la Mar-

Saint Domingue & la Tortue exportent du tabac, du sucre, de l'indigo, du gingembre, du rocou, du coton, du cacao, &c. La premiere de ces deux îles fournit encore des cuirs, du bréfillet, du sandal jaune, du cedre, &c. L'une & l'autre ont un commerce qui occupe au-delà de quarante vaisseaux.

La Cayenne est une île qui fait partie de la Caribanie, province de la Guiane, elle fournit beaucoup de sucre, de caffé, de tabac, de cacao *), de coton *), & quelque peu d'indigo, de vanille, de rocou, &c.

Les possessions importantes que les François avoient autrefois dans le continent de l'Amérique septentrionale, ont été cédées aux Anglois par la paix de 1763. Dans ce continent il ne leur est resté que la Louisiane, ou le Mississipi *): parmi les îles septentrionales île

tinique fabrique 300 mille quintaux de sucre qu'il évalue à 550 mille liv. Sterl.

*) Le cacao ne croît plus guère dans les autres îles Françaises.

*) Le Coton est très-beau. On pourroit cultiver la cochenille avec succès dans cette île. On y trouve encore de la canelle sauvage.

*) Les François semblent avoir entièrement renoncé à avoir des possessions dans le continent de l'Amérique septentrionale, en cédant aux Espagnols la Louisiane, qui est la seule province qui leur ait été laissée par la dernière paix.

n'ont aujourd'hui que St. Pierre & Miquelou, pour servir d'abri aux pêcheurs; encore ne leur est-il pas permis d'y bâtrir des forts, & n'y peuvent-ils avoir au-delà de 50 hommes de garde: parmi les îles neutres les Anglois leur ont laissé Sainte Lucie. La Louisiane a beaucoup de bétail sauvage, & beaucoup de bois, comme du chêne, du noyer, du cyprès, du cedre blanc & rouge, du pin'), &c: les François y font avec les Sauvages la traite des pelletteries, & leur donnent en échange des fusils

y) Le Cirier vient très-bien dans la Louisiane, & la cire qu'on en retire est d'un très bon usage, & d'un bon débit. Il croît surtout en abondance aux environs de la Nouvelle Orléans. On prétend qu'on peut tirer de cette province beaucoup de salpêtre. Le chanvre y réussit à merveille. La Louisiane produit encore du sassafras, de l'esquine, de la salsepareille, du baume de Copahu ou Copalm, qui y est très-commun, du *liquidambar* résine liquide qui décole d'un arbre qui porte le même nom, c'est un baume excellent dont l'odeur est fort agréable; on le fait sécher quelquesfois au soleil.

z) Les François ayant été obligés, par la dernière paix, de céder aux Anglois tout le Canada, l'île du Cap-Breton, les îles & côtes du Golfe St. Laurent, & n'ayant conservé que la liberté de la pêche le long d'une partie des côtes de Terre-Neuve, dans le Golfe St. Laurent, à la distance de trois lieues des côtes possédées par les Anglois, & en pleine mer à la distance de 15 lieues du Cap-Breton, il est sensible que la pêche Françoise doit avoir considérablement perdu.

de la poudre à canon, du plomb, des lames, des chaudières, des hameçons, des briquets, des pierres à fusil, des bas, du tabac, du gros fil, de la ficelle, des fers à flèche, du savon, des aiguilles, des épingle, des draps, de petites étoffes de laine, &c.

La pêche ³⁾ des François a beaucoup souffert de cette dernière guerre; & les conditions de la paix ôtent à cette nation les moyens de la rétablir.

Il ne s'agit ici que de la morue, dont la pêche, après celle du hareng, est ce qu'il y a de plus important en ce genre. Dans les pays Catholiques cette denrée est d'une nécessité absolue, le peuple ne pourroit faire maigre s'il en manquoit. La morue se trouve dans la mer du Nord, sur les côtes orientales & occidentales de l'Ecosse, au Nord de l'Irlande, &c. mais particulierement, & en grande abondance, dans l'Amérique septentrionale. Quelque grande que soit la quantité qui s'en pêche annuellement dans la mer du Nord de l'Amérique, il n'y a pas de risque que ce poisson vienne à manquer: Leuvenhoek a trouvé dans une feuille morue 9344 mille oeufs. Il y a trois pêches différentes; celle du grand Banc, qui se fait par les navires mêmes, & qui donne de grandes morues, qu'on sale beaucoup & qu'on seche peu, cest la morue verte, autrement dite morue blanche; celle en pleine mer, qui se fait proche des îles de Plaisance, de Chapeau rouge, du petit Nord, &c. par les chaloupes, chaque bâtiment en ayant une montée & dix démontées; cette pêche ne donne guère que de petites morues, appé-

lées merluches ou *Stockfisch*, après avoir été un peu salées & beaucoup séchées ; enfin la pêche sedentaire, qui se fait par les habitans le long des côtes, & qu'on appelle ainsi en opposition à la pêche errante qui se fait par les vaiffeaux ; tout le poisson de cette pêche est séché.

Une courte digression sur l'état de la pêche Françoise, avant & après la paix d'Utrecht, ne sera pas déplacée dans cet ouvrage.

Avant ce temps là, il partoit de France, pour la pêche du Grand-Banc, deux flottes d'environ 250 bâtimens chacune : ces navires étoient du port de 120 à 350 tonneaux : la première flotte partoit au commencement de Janvier, & la seconde au mois de Mai : les principaux lieux d'où partoient ces navires, étoient Rouen, Granville, le Havre, Honfleur, Dieppe, Saint-Malo, Nantes, la Rochelle, les Sables d'Olonne, Bourdeaux & Bayonne : ils arrivoient au bout de six semaines, & la pêche ne pouvoit qu'être bonne, puisqu'un bon pêcheur prend 400 morses par jour. Quelques-uns de ces navires n'allioient qu'en pêche, & n'étoient chargés que de sel & de vivres, d'autres alloient, partie en pêche, partie en sacq, c'est à dire en troc, parce qu'ils chargeoient des marchandises qu'ils échangeoient contre la pêche des habitans. La pêche en pleine mer étoit plus profitable que celle du grand Banc ; car bien qu'un navire de 200 tonneaux, destiné pour celle-ci, n'eût que vingt cinq hommes d'équipage, & qu'il fut de retour au bout de six mois, tandis qu'un bâtimen de même charge, faisant la pêche en pleine mer, avoit cinquante hommes d'équipage, & des vivres pour huit à neuf mois ; il falloit au premier une bien plus grande provision de sel qu'au second ; & à son retour il rapportoit beaucoup moins de poisson : un vaiffeau revenant de la pêche du grand Banc n'avoit que 45 à 50 miliers de morue verte ou blanche ; & un vais-

seau de pareille charge, à son retour de la pêche en pleine mer, avoit 200 milliers de morue sèche.

A la paix d'Utrecht, les François céderent Terre-Neuve aux Anglois, qui dès les premières années tirerent de cette pêche un profit annuel de 300 mille livres Sterling, & qui virent bientôt d'un mauvais oeil la France se dédommager de ses pertes par ses nouveaux établissemens au Cap-Breton. Les François, actifs à pousser une entreprise aussi utile, eurent dans peu jusqu'à mille vaisseaux, du port de deux cens à quatre cens tonneaux, dans les parages de cette île: & cette pêche rendit, année commune, au-delà de cinq millions de quintaux de morue salée. Il faut pourtant observer que cette quantité de morue qui arrivoit en France, ne provenoit pas uniquement de la pêche François; les Anglois vendoient leur morue sèche à Louisbourg & tout le long des côtes du Cap-Breton.

Outre le poisson, on tire aussi parti des noues, c'est à dire des trippes, de la langue, & des roques (ou œufs) de la morue: les œufs servent d'appât, surtout dans la pêche de la sardine: on tire encore de l'huile du foie de la morue, & cette huile sert dans les tanneries, comme aussi à brûler; ce n'est pas un petit objet; il en entre en Angleterre au-delà de mille tonneaux par an. Pour juger des profits que rend cette pêche, je vais présenter ici un état des frais & de la recette d'un navire équipé à Saint-Malo pour la pêche du petit Nord. Un vaisseau de 200 tonneaux, prêt à mettre à la voile, revient, sans compter les vivres & le sel, à 30 mille livres: il y faut 20 pêcheurs, huit habilleurs, huit décolorants, huit caplaniers, quatre saleurs, quatre garçons, 25 à 28 matelots. On ne paye l'équipage qu'au retour de la pêche: on lui donne seulement un à compte, qui peut aller à 120 livres par tête, l'un portant l'autre; les vivres sont évalués à 3000 livres, le sel à mille. Un navire de cette espèce a communément

§. 4.

Possessions des Anglois en Amérique.

Parmi les îles que les Anglois possèdent en Amérique, celle des Barbades a sans contredit,

vingt-deux chaloupes, tant pour la pêche, que pour les caplaniers & chaufaudiers, & pour le foie des morues: ces chaloupes toutes équipées peuvent revenir ensemble à 3500 livres, ou environ. Les ustensiles coûtent environ 9000 livres. L'équipage a pour lui le cinquième de la pêche, ce qu'on appelle lot, & cela est payé sur le pié de 25 francs le millier pesant. Un vaisseau ainsi équipé pourra pêcher aisément 400 milliers de morues, qui vendues sur le port rendoient, en France, au commencement de ce siècle, 38000 livres. D'après ce calcul il paroît qu'à la première course il n'y a que de la perte; mais sans dire qu'on n'achète pas tous les ans un vaisseau neuf, & que les ustensiles servent plus d'une fois, on n'a point compté dans la recette le produit de l'huile, ni celui des tripes & des œufs, ni le produit des retours de la Méditerranée; les vaisseaux qui vont vendre leur poisson, chargeant à leur retour des marchandises sur lesquelles on gagne beaucoup. Si la France, bien loin de fournir à présent du poisson à l'étranger, est obligée d'en acheter, que n-a-t-elle pas perdu en perdant la sureté & l'étendue de la pêche dans le nord de l'Amérique? La consommation des poissons secs & salés est étonnante: la Bretagne consomme 6000 quintaux de morue seche, & 1200 milliers de morue fraîche.

Les Anglois ont gagné la supériorité; cependant la pêche sédentaire de leurs Colonies nuit à la pêche erante. Aujourd'hui, indépendamment de la pêche de Terre-Neuve & du Cap-Breton, ils pêchent encore à la nouvelle Angleterre, où les habitans font un très-

la plus forte colonie, puisqu'on y compte cent-mille habitans ^a). Le commerce y est aussi très-considerable ^b), & occupe au-delà de 600 vaisseaux. On en tire des sucre, du rum, du

grand commerce de merluches: cela peut aller au tiers de toute la pêche que les Anglois font en Amérique. Terre - Neuve & Cap - Breton, avec la pêche en pleine mer, occupent au moins 17000 matelots; la nouvelle Angleterre & la nouvelle Ecosse en occupent au moins 1700: voilà près de vingt-mille matelots, quelle ressource pour la nation! Combien les Anglois ne tirent - ils point d'argent d'Espagne & de Portugal pour une denrée aussi nécessaire! on a compté qu'il se consommoit en Espagne 4875000 quintaux de morues: en évaluant le quintal, rendu en Espagne, à cinq piastrs, ce qui est à très-bas prix puisque c'est la valeur ordinaire à bord des vaisseaux étrangers; cela feroit deux millions 437500 piastrs: ajoutez à cela le hareng, le faumon, les sardines, &c. & vous jugerez du trésor de la pêche.

Le Cabliau n'est autre chose que la morue: les habitans d'Islande en pêchent beaucoup. Salé on l'appelle à Hambourg *Laberdan*, c'est de la morue verte; séché on l'appelle *Klipfisch & Stockfisch*, c'est de la merluche. Le Klipfisch differe peu du Stockfisch. Le *Lünger* est séché sans être salé: il y a encore quelques autres façons de préparer la morue dans le Nord de l'Europe.

a) Il n'y a point de proportion entre le nombre des Nègres & celui des Blancs.

b) Le Commerce de toutes les Colonies de l'Amérique est un objet de cinq millions de liv. &c. il occupe 30000 matelots, & il lui faut 150000 Negres. Les Anglois

tabac, de l'indigo, du rocou, du coton, de la laine, du gingembre, du *lignum vitæ*, des cuirs, des confitures, l'eau des barbades, liqueur faite de l'écorce de citrons, des bois pour la teinture & la marquetterie.

Saint Christophle, une des Antilles comme la précédente, a des salines & une souffrière, du tabac, de l'indigo, des sucre, &c. Les autres Antilles comme Barboude, Anguille, Antigoa, Mont-Sera, Nieves, Rodonda, ainsi que la Grenade & les Grenadines, cédées par la France dans cette dernière paix, ont à peu près les mêmes marchandises. La Jamaïque est, après l'île des Barbades, la plus importan-

te

ent trouvé le véritable secret d'affurer leur empire en Amérique. Cromvel, guidé par Thomas Gaige, Dominicain, qui après avoir quitté plusieurs bénéfices dans le Mexique, vint changer de religion en Europe, avait formé le projet d'envalir les îles de Cuba & de Saint Domingue, & de se frayer par-là une entrée dans la mer du Mexique, pour pouvoir faire la conquête de ces riches contrées: ce projet manqua, les vents furent toujours contraires à la Flotte angloise, qui allarma l'Europe. Si jamais ce projet s'exécute, les Anglois sauront tirer plus de parti que les Espagnols des richesses du Potosi & du Pérou. Les Anglois ont aujourd'hui en Amérique plus de navires, & de navires qu'ils y ont fait construire, que toutes les autres nations ensemble.

c) Le sucre fait le grand revenu de la Jamaïque. Toutes les îles à sucre de l'Angleterre en rapportent

te des colonies Angloises. Les Anglois y construisent des vaisseaux, ainsi qu'à St. André, petite île située près de là, & qui a les plus beaux cedres & les meilleurs bois de construction qu'il y ait en Amérique. La Jamaïque fournit ¹⁾ des sucre, du tabac, du cacao, du gingembre, de l'indigo, du coton, du poivre long, de la cassé, des tamarins, de la vanille, du guacum, de la falspareille, du bois de teinture & de marquetterie, des écailles de tortue, des cuirs, du suif. Les Anglois de la Jamaïque font la traite des Negres avec le Pérou, & un commerce de contrebande fort considérable avec Carthagene & Porto-bello ²⁾. On fait

environ un million de quintaux, dont la Jamaïque en fournit 400 mille à l'Angleterre, & quelques milliers à l'étranger: on évalue l'exportation du sucre, du coton, du café, du bois de mahony, &c. à 940 mille livres Sterl. cela fait la charge de 450 vaisseaux. Cette île a plus de 12 mille esclaves.

¹⁾ Les Espagnols prennent toutes les précautions imaginables pour empêcher la contrebande: ils ne sont quartier à personne. Les Anglois arrivent ordinairement de nuit, & dans des lieux détournés, pour éviter les Armadillas. Ce commerce interlope fait passer beaucoup de piastres à la Jamaïque, & de là en Angleterre. Les Espagnols, jaloux du commerce des Jamaïquains, ont prétendu que celui qu'ils font avec les Indiens de la Rivière de Daria, de la Baye de Honduras, & de la côte de la Rencheria, étoit un commerce de contrebande. Le Ministère Anglois vient de défen-

Tom. II.

N

dans cette île jusqu'à cent-mille boisseaux de sel, & on en pourroit faire d'avantage. On tire aussi de là du salpêtre.

Les îles Bermudes fournissent de la soie, du tabac, de la cochenille, des oranges, des écailles de tortue, de l'ambre gris, &c.

Terre-Neuve est une île stérile, mais que la pêche rend importante : le grand Banc en est à 40 lieues. Les Anglois ont permis aux François la pêche sur une petite partie des côtes de Terre-Neuve.

Le Cap-Breton est une île, dont le principal lieu est Louisbourg. Le sol en est peu fertile. On tire de là une quantité de charbon de terre, qui est d'un très-grand débit, & qui fert aux raffineries de sucre ; on y trouve aussi du marbre, du bois, &c. le havre de Ste. Anne est excellent. Les François viennent de céder cette île aux Anglois, qui trouvent à

dre récemment aux colonies Angloises d'entretenir un commerce direct avec les Espagnols : ceux de la Jamaïque ont beaucoup remué pour faire lever cette défense, mais inutilement.

e) La Caroline exporte au moins 60 mille barils de riz, qui lui rendent 90 à 100 mille livres Sterling. Les Anglois se flattent de tirer de grands avantages des vignes qu'ils ont sur les coteaux qui s'élèvent le long de la mer. Ils ont essayé d'y faire des plantations de thé, & il paroît qu'elles réussissent.

f) En général les Anglois trouvent dans leurs colonies septentrionales de l'Amérique tout ce qui est né-

Louisbourg une retraite assurée pour leurs vaisseaux, qu'ils peuvent encore y radoubler à meilleur prix que par-tout ailleurs. Les Anglois envoient à ces colonies à peu près les mêmes marchandises que les François envoyent aux leurs.

Les possessions Angloises dans le continent sont très- considérables: ils possèdent aujourd'hui presque toute l'Amérique Septentrionale.

La Caroline est un pays extremement fertile: tout ce qu'on y a transplanté d'Europe y a réussi. En 1663 Charles II. donna cette province à huit Seigneurs, qui la posséderent jusqu'en 1728, où sept d'entre eux vendirent leur part pour 17500 livres Sterling. Le Lord Carteret fut le seul qui garda ce qu'il possédoit. Cette province produit beaucoup de riz, dont on fait du pain & une boisson ¹⁾). On y cultive la vigne & le mûrier: le bétail y prospère: on exporte beaucoup de poix ¹⁾, de gou-

ceffaire pour la construction & l'entretien des vaisseaux, poix, goudron, brai, matures, vergues, bois, fer, & chanvre. L'Angleterre y encouragea les fabriques, & les entreprises pour ces différens objets, mais supprima bientôt après ces encouragemens, qui ont été renouvelés par un acte du Parlement de 1751. Les deux villes de Boston & de Philadelphie ont à elles plus de deux-mille bâtimens de mer: les colonies du Nord en général en ont plus actuellement que Londres n'en avoit au commencement du siecle passé: aussi sont elles dans une concurrence très- nuisible à l'Angleterre; elles transportent en Europe, & en particulier en Por-



dron^{*)}, de térebenthine, & surtout quantité de peaux, de fourrures & d'indigo^{**)}. On y fait de la colle de poisson avec le Requin.

La Géorgie produit toutes sortes de fruits; le riz, le bois de charpente, la cire, la potasse, le goudron font un objet considérable de commerce. On y a trouvé des carrières de marbre, & de la terre propre à faire de la porcelaine. On y fait des cordes de l'écorce d'un

tugal, du riz, du blé, de la morne. Nous voyons aujourd'hui combien peu ces Anglois transplantés dans un autre hémisphère sont éloignés d'une indépendance, qui privera l'Angleterre de tout le fruit de ses conquêtes & de ses possessions en Amérique. Ces Colonies ont 28910 Mariniers, leur exportation annuelle est estimée à 3370900 liv. st., & leur importation à 3924606. Il est fâcheux que Halifax, qui est un port fort propre pour y faire hiverner les vaisseaux, soit si fort exposé aux incursions des sauvages.

g) En 1756 il arriva en Angleterre 800 barils de goudron provenant de la Caroline.

h) La Caroline cultive trois espèces d'indigo: elle en exporta 200 mille livres pesant en 1754.

i) Le tabac du Maryland est appelé *Oroneko*; il n'est pas aussi bon que celui de la Virginie, cependant il est fort estimé: l'exportation en monte à 400 mille quintaux, & occupe 200 bâtimens. Ce que la Virginie & le Maryland exportent peut aller à 100 mille bouqueaux, dont l'Angleterre retient la moitié pour elle. Les Anglois brûlent leurs tabacs lorsqu'ils craignent que la quantité n'en fasse baisser le prix. En France les fermiers généraux qui ont obtenu, qu'il seroit défendu, dans tout le royaume, de planter du tabac, achetent des

arbre. En 1731 Urlspurg y conduisit une quantité de Salzbourgeois exilés pour cause de religion. Ces gens laborieux font espérer qu'ils formeront, avec le temps, une bien bonne colonie : ils cultivent les mûriers avec succès, & recueillirent, en 1748, quatre cens trente sept livres de foie.

Le Maryland a de grandes plantations de tabac, qui est estimé¹⁾). On l'a planté dans les

Anglois la plus grande partie de celui qu'ils font passer en Europe ; ils demanderent cependant cette défense sous prétexte de favoriser les plantations des Colonies François. Voilà un grand abus pour un pays qui en consomme annuellement au-delà de vingt-quatre millions de livres. Ce que les Anglois gagnent dans ce commerce est très-confidérable ; ils vendent leur tabac aux fermiers généraux à raison de quatre sols la livre, & il ne leur revient qu'à un sol : en voici la preuve. Un Negre, qui n'est pas détourné de son travail, peut faire trois-mille livres de tabac par an : or les vivres qu'on lui fournit peuvent valoir à peu près 40 livres de France, l'achat du Negre a coûté 800 livres : la durée de sa vie au fort du travail est de huit ans. D'où il paraît que trois-mille livres de tabac reviennent à 140 livres, & la livre à un sol. Cette ferme coûte à la nation François au-delà de 200 millions de livres, que les Anglois ont gagnés, sans compter la perte qu'elle a faite en renonçant à la culture du tabac. La ferme fut établie en 1720, on détruisit peu après les plantations, & on défendit, sous peine des galères, de cultiver le tabac dans le royaume. Le tabac revient aux fermiers six sols la livre, rendu en France ; il faut compter un sou par livre pour frais de fabrication & de régie, & ils le vendent l'un portant l'autre à 40 sols.

forêts, que les Anglois ont beaucoup éclaircies. On compte dans cette Colonie 80 mille Anglois. Les forges promettent beaucoup ⁴⁾.

La Virginie est fort peuplée, on y compte 500 mille ames, y compris les François réfugiés & les Nègres. Son tabac, estimé le meilleur que l'Europe connoisse, est d'un grand produit; l'exportation de cette marchandise occupe 400 vaisseaux & quatre mille matelots: on en exporte au moins 60 mille barils de 800 livres chacun. On tire encore de cette province des grains, des légumes, du coton, du gingembre, de l'indigo, des fourrures, &c.

La Nouvelle-Yorck, autrefois la Nouvelle Hollande, fournit des peaux d'élangs, de daims, d'ours & de castor ¹⁾, &c. du tabac, des grains, des bois ²⁾, du poisson sec, &c. Les manufactures de laine y réussissent ³⁾. Il y a beaucoup de Juifs dans cette colonie: on leur y permet d'avoir une patrie, & d'y jouir

¹⁾ Il y a dans l'Amérique septentrionale plusieurs fourneaux & plusieurs forges: les principaux établissements sont dans le Maryland sur les bords du fleuve Principio, sur le fleuve Huitleer, sur les fleuves Skulkell & Delavare.

²⁾ C'est à Oswego que les Sauvages viennent porter leurs peaux: ils les troquent contre du Rum, ou eau de vie de sucre, que les Anglois tirent de la Jamaïque & des Barbades.

de tous les droits de citoyens. L'Europe peut prendre des leçons en Amérique.

La Nouvelle-Angleterre fournit aux Anglois d'excellent bois, de la poix, du goudron, du fer, des grains, des légumes, du lin, du chanvre, du tabac, des fruits, des peaux, du poisson sec, &c. ^{m)}). Boston est la ville principale, & c'est aussi de toutes les villes du continent de l'Amérique septentrionale celle qui fait le plus grand commerce. Son port pourroit contenir tous les vaisseaux de l'Angleterre: cinq cents vaisseaux peuvent y ancrer. On y a cinq imprimeries. L'importation des marchandises Angloises dans la Nouvelle Angleterre, qui avoit été portée jusqu'à la valeur de 550 mille liv. sterl. est réduite à 395 mille: son exportation actuelle monte à 370500 l. st.

La Pensilvanie doit à Guillaume Pen l'état florissant où elle se trouve. Charles II. lui donna cette province en 1680. Elle produit beaucoup de légumes, du chanvre, du lin; elle

^{m)} Il y a une chose à remarquer, c'est que ces bois de l'Amérique ne durent pas.

ⁿ⁾ On en peut juger par l'envoi de 500 balles de laine que fit la Nouvelle Angleterre en 1765, & qui étoient destinées pour la Nouvelle Yorck.

^{o)} Les Anglois de la Nouvelle-Angleterre fournissent de poisson les colonies Angloises du continent & des îles: & ils en envoyent 60 à 80 chargemens tant en Espagne, qu'en Portugal & en Italie.

a beaucoup de bois & de cuirs, du poisson, du fer^r). On y compte 200 mille habitans, & 2000 maisons à Philadelphie.

L'Acadie, ou la Nouvelle Ecoffe, a aussi une quantité de bois de charpente, des salines, des légumes, du gros & du petit bétail, des fourrures, du poisson, &c.

Le Canada François^s), cédé à l'Angleterre par la paix de 1763, est une vaste province : autrefois on entendoit par là le Canada propre, la Nouvelle France, & la Louisiane. Le Canada fournit abondamment des légumes, des grains, du bois de charpente, des planches, des fourrures, particulièrement des peaux de castor. Montréal est le lieu du plus grand commerce : Québec, les trois Rivières, Tadouac, Richelieu, & Chamblie sont les principaux lieux où les Sauvages vien-

p) Quelques autres colonies Angloises de l'Amérique fournissent du fer : la Pensilvanie en a exporté quelques années avant la dernière guerre, pour 60 mille livres Sterling.

q) On accuse les Ecclésiastiques Catholiques de soulever les sauvages contre les Anglois. On voudroit que le Canada françois fut mieux cultivé.

r) Suivant un état, qui a paru en Angleterre, le Canada a rendu aux Anglois, dans le courant de 1761, sans compter la pêche, & malgré les troubles de la guerre, la somme de 81913 livres Sterling. On trouve dans le Canada l'Erále, qui donne une liqueur dont on fait du sucre : il faut deux cents pintes de liqueur

nient porter leurs fourrures. La perte que les François ont faite est irréparable ⁵⁾.

La Baye de Hudson donne des pelleteries, de la colle de poisson, du poisson sec, &c. ce commerce rapporte beaucoup ⁶⁾.

La Floride Espagnole, que les Espagnols viennent de céder aux Anglois, a le fort St. Augustin & la baye de Pensacola. Ce pays est aussi fertile que toutes les autres provinces, que nous venons de nommer. Entre les mains des Espagnols il a manqué de culture: il produit de très-bon riz & de l'indigo. On pourra juger, par un fait, de l'étendue & de l'importance des possessions Angloises en Amérique. Au mois d'Octobre 1763, la seule ville de Londres ⁷⁾ fit sortir de son port pour 200 mille liv. sterl. de marchandises, tirées des manufactures & fabriques du royaume, & destinées pour

pour dix livres de sucre. On prétend qu'on y en fait 120 à 150 quintaux par an. On y fait aussi une liqueur très-faine avec les branches de l'Epinette blanche. La Gualterie y tient lieu de thé, & elle convient beaucoup à l'estomac.

8) On troque les pelleteries contre de mauvais draps, & la compagnie qui fait ce commerce, gagne là-dessus mille pour cent. On prétend que la pêche de la baleine, & l'exploitation des mines de cuivre pourroient y rendre de bien plus grands profits. On dit aussi qu'il seroit fort utile de faire des établissemens au détroit de David, & à la baye de Hudson.

*) C'est à Bristol que se font la plupart des char-

l'Amérique. Notez qu'il ne s'agit ici que de ce qui a été déclaré à la douane.

S. 5.

Des Possessions des Hollandais en Amérique.

Les Hollandais ont quatre colonies en Terre-Ferme, celle de Surinam, la plus importante, celle des Berbices, de Temeran, & d'Essequebo. Elles fournissent les mêmes marchandises, savoir beaucoup de sucre ^{u)}, de caffé, & de tabac, une assez grande quantité de cacao, de gingembre, de coton & quelque peu d'Indigo. Le Quaffi ^{v)} mériteroit d'être connu d'avantage.

Parmi les îles il y a St. Eustache & Saba, dont le tabac est fort bon; St. Martin, dont la moitié est aux François & qui a de bonnes sa-

gemens pour l'Amérique. Un vaisseau peut se trouver quatre mois en chemin pour faire l'allée & le retour. Ces voyages se font avec si peu de risque, que la prime d'assurance n'est qu'à deux pour cent.

u) Le sucre des plantations de Surinam est estimé: il est de dix pour cent meilleur & plus cher, que celui des Barbades; mais le caffé n'en est guere recherché. On prétend que ce furent les Hollandais qui portèrent les premiers le caffé en Amérique, dans le dessein de l'y cultiver, ce qu'ils firent d'abord à Surinam.

v) Le Quaffi est un bois fort commun dans le Surinam: un Negre, nommé Quaffi, qui en indiqua le premier les propriétés, lui a donné son nom. On s'en fert, avec succès, dans les fièvres malignes; il n'a point d'odeur, mais un goût fort amer.

lines; Bonaire & Aruba, d'où l'on tire beaucoup de maïs, & de la chair de chevres salée; enfin Curaçao la plus importante des îles Hollandaises, & pour ainsi dire la seule qui le soit; son commerce interlope avec les Espagnols est d'un profit immense; aussi les Hollandais ont-ils grand soin d'y avoir leurs magasins remplis de ces marchandises d'Europe que les Espagnols recherchent avec le plus d'empressement, & qu'ils y trouvent au meilleur prix possible.

§. 6.

Des Possessions des Danois en Amérique.

Les Danois ont l'île St. Thomas *), celle de Ste Croix, & celles de St. Jean & de Krabbe, toutes deux fort petites. Ces îles donnent du sucre, & de l'indigo, & font un commerce de

*) Les Danois s'établirent à saint Thomas en 1672: cette île a un port où 50 vaisseaux peuvent être à l'abri de la tempête. L'île de Saint-Jean n'a commencé à être cultivée qu'en 1719. L'île de Krabbe est déserte; les Espagnols ne veulent pas y souffrir de colonie, ils en chassèrent les Anglois à deux reprises, & cela à cause du voisinage de Porto-ricco. L'île de Sainte-Croix a été achetée des François en 1733 pour la somme de 164 mille écus Danois. Quoiqu'elle manque d'eau douce, & que l'air y soit mal sain, on en a tiré de grands profits, surtout par le commerce du bois de Mahoni: elle est divisée en 350 plantations de 150 acres chacune; l'acre évalué à 40 mille piés carrés. Chaque propriétaire peut employer 80 acres à la culture du sucre, ce qui rend annuelle commune 1230 quin-

contrebande fort lucratif. Les Hambourgeois y ont un comptoir. Les Danois vendent beaucoup de Negres aux Espagnols. On compte que les plantations de sucre des îles Danoises occupent 15000 Negres, & l'on en compte pour chacune 100 à 120').

taux de sucre brut. L'île a encore beaucoup de déserts & de terres en friche, malgré cela elle est estimée valoir les cinq septièmes de toutes les possessions danoises en Amérique. Comme les habitans ont la permission d'exploiter leurs forêts pour agrandir leurs plantations, les Hollandais de St. Eustache & les Anglois de St. Christophe, de Nevis, de St. Martin, &c. y viennent acheter leur bois de chauffage & de charpente. En 1766 l'île de Ste Croix a expédié 35 vaisseaux dont la charge étoit principalement en sucres: 28 de ces vaisseaux étoient pour Copenhague, cinq pour la Hollande, un pour la Norvège, & un pour Flensbourg. Les Danois ont eu l'adresse d'attirer dans cette île un planteur Anglois, qui leur a rendu de grands services.

¶) Tout ce qui est envoyé aux îles ne paye point de droit de sortie, si ce sont denrées ou marchandises du Danemark, ou denrées & marchandises étrangères tirées de la première main & venues sur vaisseaux Danois: toutes celles qui ont été apportées sur des vaisseaux étrangers payent 4 pour cent. Les marchandises étrangères payent aux îles cinq pour cent de droit d'entrée: & celles de retour payent en Danemark, outre 20 écus d'ancre, deux & demi pour cent de droit, si elles se consomment dans le pays.

Fin du second volume.

Ld 331

8

(2/3.)

ULB Halle
006 913 830



3

SL

W





INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQUE,

des Finances & du Commerce,

PAR
M. DE BEAUSOBRE

CONSEILLER PRIVÉ DU ROI, MEMBRE DE
L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE PRUSSE, &c.

Tome II.



NOUVELLE EDITION.

A BERLIN,
CHEZ CHRETIENT FREDERIC VOSS.

1771.